

CLÉMENTINE AUTAIN

ELLES

SE MANIFESTENT

VIOL
100 FEMMES
TÉMOIGNENT

 **DON QUICHOTTE**

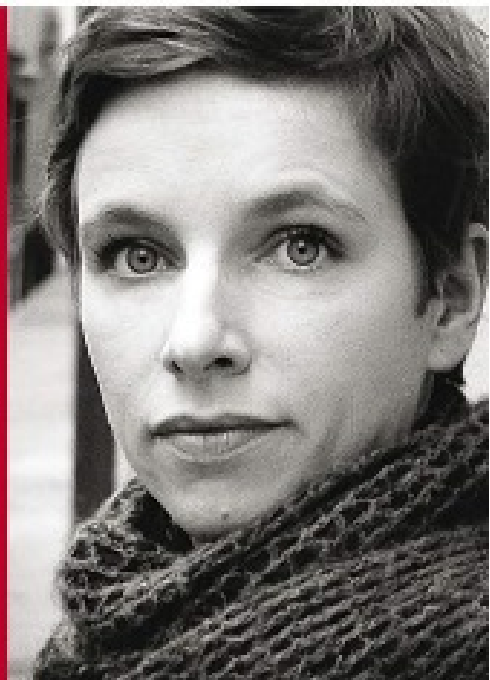


CLÉMENTINE AUTAIN

ELLES
SE MANIFESTENT

VIO
100 FEMMES
TÉMOIGNENT

 **DON QUICHOTTE**



www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-149-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Table des matières

[Couverture](#)

[Copyright](#)

[Préface - Clémentine Autain](#)

[Cent femmes témoignent](#)

[Anonyme](#)

[Claudine Jacquemain](#)

[Aude](#)

[Alexandra C. – 37 ans](#)

[Amandine](#)

[Anonyme](#)

[Alex – 27 ans](#)

[Aurora – 22 ans](#)

[Bettina](#)

[Emily](#)

[Mathilde – 54 ans](#)

[Béatrice – 36 ans](#)

[Cam](#)

[Catv](#)

[Charline](#)

[Charlotte – 27 ans](#)

[Charlotte](#)

[Claire](#)

[Claude – 80 ans](#)

[Corinne](#)

[Dorothée – 31 ans](#)

[Sophie – 32 ans](#)

[Fred](#)

[Jocelyne](#)

[Julie – 32 ans](#)

[Anonyme](#)

[Lettre de colère](#)

[#jesuislunedelles](#)

[Lætitia](#)

[Magalie](#)

[Petite Marie](#)

[Martine](#)

[Mishell](#)

[Muriel](#)

[Mathilde](#)

[Lucie – 21 ans](#)

[Cha](#)

[Françoise](#)

[Nathalie – 41 ans](#)

[Nathalie – 42 ans](#)

[J.-J. – 28 ans](#)

[Ninon](#)

[Marie-Ange – 50 ans](#)

[Sand – 41 ans](#)

[Soizic](#)

[Sylvie](#)

[Jeanne – 50 ans](#)

[Martine](#)

[Zineb](#)

[Anonym](#)

[Isabelle A.](#)

[Josette](#)

[Lilou](#)

[Mathilde](#)

[Une bouteille à la mer](#)

[Papillon](#)

[Anonyme](#)

[Laurence](#)

[Aude](#)

[Marie Ange – 57 ans](#)

[Sophie – 50 ans](#)

[Colette – 52 ans](#)

[Émilie – 32 ans](#)

[Thérèse](#)

[Florence](#)

[La petite Sara – 32 ans](#)

[Virginie](#)

[Petite fille](#)

[Lydie](#)

[Lucie](#)

[Laure – 28 ans](#)

[Élyse – 18 ans](#)

[Céline](#)

[Marjolaine](#)

[Marie-Amandine](#)

[#jesuislunedelles](#)

[Alexandra – 21 ans](#)

[Mélodie](#)

[Audrey](#)

[#jesuistunedelles](#)

[Nathalie](#)

[Fabienne](#)

[Anonyme](#)

[Gisèle M.](#)

[#jesuistunedelles](#)

[Chia](#)

[Le Petit Prince](#)

[Alda](#)

[Christine S. – 49 ans](#)

[Manon](#)

[Véronique](#)

[Veece](#)

[Pauline – 23 ans](#)

[Isabelle](#)

[Yasmine](#)

[Julie – 30 ans](#)

[Laura](#)

[Anonyme](#)

[Marilyn – 33 ans](#)

[Anonyme](#)

[Sylvie](#)

[Veroo – 39 ans](#)

[Grace](#)

Les hommes aussi...

[Pascal](#)

[Pascale](#)

[Stéphane](#)

[Allo](#)

[Bernard](#)

Viol : parler pour éduquer la société - Andrea Rawlins-Gaston,
réalisatrice à l'agence CAPA

Une double peine - Karine Dusfour, réalisatrice de Viol, double peine

Le « Manifeste des 313 » : « Je déclare avoir été violée »

Remerciements

L'ensemble des témoignages présents dans ce recueil sont tirés de la plateforme Web « Viol, les voix du silence ». À ce jour, la plateforme présente plus de sept cents témoignages de femmes et d'hommes qui ont souhaité partager leurs histoires. Nous avons publié ici plus d'une centaine de ces textes et nous tenons à remercier chacune et chacun de leurs auteurs pour leur participation et leur courage. Vous pouvez retrouver tous les témoignages et/ou venir témoigner en vous connectant à l'adresse :

www.viol-les-voix-du-silence.fr

Préface

Clémentine Autain

Pouvoir le dire, tout simplement. Ne plus se cacher, cesser d'avoir honte, donner à comprendre ce que l'on a subi, ce que le viol a cassé, ce qu'il en coûte de se remettre en vie. Des femmes ont apposé leurs mots sur leurs maux. Publiquement. C'est un événement. Rassemblant plus d'une centaine de témoignages recueillis sur la plateforme Web mise en place par France Télévisions à la suite du « Manifeste des 313¹ » et aux deux documentaires diffusés sur France 2² et France 5³, ce livre participe d'une démarche subversive. Oui, notre parole contre le viol dérange tant elle bouscule les codes, les habitudes. Mais quelle peut être la représentation de ce crime si les victimes n'ont ni voix ni visage ? Comment être debout, vivantes, si nous restons murées dans le silence ? Pourquoi se taire, se terrer, accepter l'invisibilité et faire ainsi le jeu des violeurs ? Le temps est venu de briser l'omertà.

La coutume, c'est l'évocation du viol par des femmes floutées, aux voix tronquées, aux noms anonymes, s'exprimant davantage dans la rubrique faits divers que dans les séquences politique et société. La règle, c'est de ne pas perturber l'ambiance et la bienséance en évoquant le déroulé, les détails plus ou moins crus, les séquelles d'une agression sexuelle. Pourtant, le viol est un fait banal, massif, qui porte profondément atteinte à la personne humaine. Il fait partie de notre quotidien par l'ampleur de sa réalité et par la menace qu'il représente pour toutes les femmes qui voient ainsi leur liberté entravée. En France, un viol a lieu

environ toutes les huit minutes. Ce chiffre, cet ordre de grandeur est assommant. Qu'importe visiblement : le silence est d'or. À tel point que, dans plus de neuf cas sur dix, les victimes ne portent pas plainte. C'est dire si les violeurs peuvent dormir tranquilles... Comme l'écrit Aude dans cet ouvrage : « Le silence est complice de crime contre mon humanité [...]. Je me tais, mon violeur se tait. Avantage pour lui. » « Si je me tais, il gagne », renchérit une autre victime. Notre parole constitue le point de départ pour en finir avec ce crime. « Ne les laissons pas gagner et osons parler », conclut Véronique. L'objectif est de sortir le viol des clichés, libérer les victimes du sentiment de honte et de culpabilité qui les envahit et nuit à leur reconstruction, rendre possible la poursuite des violeurs. La dramaturge américaine Eve Ensler, qui a révélé avoir été violée par son père, résume dans ses fameux *Monologues du vagin*⁴ le sens d'un tel témoignage : « Je le dis parce que je crois que ce qu'on ne dit pas, on ne le voit pas, on ne le reconnaît pas, on ne se le rappelle pas. Ce qu'on ne dit pas devient un secret et les secrets souvent engendrent la honte, la peur et les mythes. » Le récit à visage découvert marque une rupture et ouvre une nouvelle ère dans la lutte contre le viol et, avec elle, contre l'assujettissement des femmes et la domination masculine.

Comment avons-nous franchi cette étape ? Pourquoi aujourd'hui, même si le mutisme reste prégnant, de plus en plus de femmes osent s'exprimer ? Soudainement ou petit à petit, je ne sais pas très bien, quelque chose a changé. Tout fonctionne désormais comme si la chape de plomb qui entourait le viol s'était soulevée. L'affaire DSK⁵, en mai 2011, a provoqué un électrochoc. Elle a fonctionné comme un catalyseur car, si l'événement a pris une telle ampleur, c'est qu'il cristallisait une maturation, celle d'un moment historique où la question posée par le viol était à même de passer de façon significative la frontière politique. Le viol a bel et bien fait irruption dans le débat public, à la télévision avec les éditorialistes et les politiques qui en ont débattu même aux heures de grande écoute, mais aussi à la machine à café, dans les dîners en famille, sur le Web et ailleurs. Fin 2012, l'écho rencontré par la mobilisation indienne contre le viol collectif d'une étudiante dans un autobus, morte des suites de ses blessures, fut tout aussi révélateur. L'émotion et la révolte ont gagné les esprits, nous touchant aux quatre coins de la planète. Le réveil des Indiennes portait une exigence de liberté : pouvoir se mouvoir dans les rues de New Dehli et d'ailleurs sans

craindre d'être violées. Jusque-là cantonné au privé, relevant de ces sujets que l'on évite tant il suscite le malaise, le viol est devenu un thème de société, un enjeu politique.

Cette possibilité est née d'un double mouvement de fond. La deuxième vague féministe, celle qui a déferlé dans les années 1968, a saisi combien le privé est politique. À partir de l'expérience des femmes mise en partage au sein du MLF⁶, des sujets jusque-là confinés à l'espace intime, à la querelle individuelle, se sont mus en questions collectives, liées aux rapports sociaux entre les sexes. Les témoignages pionniers comme celui d'Emmanuelle de Lesseps – non signé à l'époque⁷ –, le procès d'Aix-en-Provence à la suite du viol de deux jeunes femmes dans un camping, les « dix heures contre le viol » à la Mutualité en 1976 ou encore le film de Yannick Bellon, *L'Amour violé*, sorti en 1978 et évoquant le viol collectif subi par une infirmière décidée à porter plainte, ont permis de poser de premiers jalons. À la faveur de cette mobilisation, une loi fut adoptée en 1980 pour définir juridiquement le viol – désormais caractérisé par l'acte de pénétration –, afin de permettre à ce crime d'être réellement jugé. À cette époque, le viol est apparu comme l'expression ultime de la domination masculine appréhendée comme un système politique. Dans le même temps, la destruction morale et psychologique des individus est devenue une préoccupation grandissante. Comme l'a montré Georges Vigarello⁸, le viol a pu être réprimé dans la loi à partir du moment où la violence morale a été prise en compte, progressivement au cours des XIX^e et XX^e siècles, en commençant par la considération des agressions sexuelles sur mineurs, jugés trop fragiles pour se défendre. Aujourd'hui, nous comprenons davantage que la violence n'est pas seulement physique et qu'une torture psychologique peut causer des douleurs profondes et durables. Le viol abîme par l'atteinte à l'intégrité et à la dignité, le déni du désir, la mise en cause de l'existence qu'il constitue pour les victimes. Si le viol s'accompagne parfois de coups et blessures pouvant conduire jusqu'à la mort, l'attaque de la personne humaine d'un point de vue psychique se révèle massivement destructrice. Il nous est maintenant possible de mieux percevoir ce qu'engendre le viol car notre attention et notre considération ont progressé sur ce type de blessures.

À la faveur de cette double préoccupation émergente, féministe et psychologique, le viol sort, doucement mais sûrement, du tabou dans lequel il était enfermé. La parole se lâche. Cet an-ci, ce qui m'a frappée, c'est qu'elle s'est faite littérature et surtout succès de librairie⁹. J'y vois le symptôme de ces voix qui s'élèvent et de ces oreilles qui se tendent. Contrairement à ce que l'histoire de la fiction nous avait jusqu'ici réservé sur le viol à la manière de *Lolita* de Nabokov ou des intrigues policières, le récit prend le parti de la victime. Nous sommes avec elle. En 1986, on se souvient du succès du témoignage d'Eva Thomas dans *Le Viol du silence*, qui avait rencontré un vaste public mais de façon isolée. Là, ces récits – au pluriel – épousant le point de vue de la victime se sont particulièrement bien vendus, ils ont été largement remarqués. Le plus emblématique, sans doute le plus fort, fut *Une semaine de vacances* de Christine Angot¹⁰, qui a fait la une de *Libération* et concouru pour le prix Goncourt. Ce livre est le récit clinique d'un viol incestueux. Pas de pathos, ni pudeur ni émotion : c'est le viol dans sa version la plus crue. Le livre commence par une description détaillée, minutieuse, de la fellation imposée à la narratrice, dans les toilettes. Sa force, c'est sans doute de susciter immédiatement un sentiment de malaise, comme une nausée, chez le lecteur, la lectrice. La victime ne ressent rien, en tout cas le texte ne dit rien de ses sensations : l'adolescente est comme inerte, totalement chosifiée par l'imposition du désir masculin, celui de son père. Il parle, il exige. Elle est muette, elle subit. *Une semaine de vacances* fonctionne comme une leçon de choses, courte, brutale mais magistrale. Christine Angot nous force à voir l'insoutenable. Le roman autobiographique de Margaux Fragoso, dont Marie Darrieussecq a assuré la traduction, propose le parti pris inverse, une plongée dans la psychologie des personnages, dans la complexité des sentiments et des situations. Dans *Tigre, tigre* !¹¹, roman-fleuve, nous vivons le viol de l'intérieur en accompagnant la pensée de la victime, une jeune fille de sept ans violée jusqu'à l'adolescence par un homme d'une cinquantaine d'années profitant de son environnement familial fragile. Margaux Fragoso nous emmène dans le dédale d'une manipulation qui se termine par des relations sexuelles imposées quotidiennement. Nous sommes embarqués dans sa chute libre. C'est aussi vertigineux que glaçant. Le flirt avec la mort est omniprésent. Je pense aussi à ce très joli roman de Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*¹², qui fut lauréat du Grand Prix des lectrices de *Elle*. Ici, c'est la

destruction d'une famille qui est en jeu. L'auteure cherche, remonte l'histoire familiale pour comprendre la maladie et le suicide de sa mère. Un père violeur a détruit dans un climat d'omertà symptomatique. Delphine de Vigan brise le tabou familial et montre le pouvoir de destruction du silence. Enfin, dans *Oh !* de Philippe Djian¹³, le personnage principal subit un viol. Ce n'est pas le sujet du livre, mais le viol est ainsi réintroduit dans sa terrible banalité.

Au total, ce que la société peine tant à croire, à comprendre, à regarder en face, le roman s'en saisit, se mettant à lui donner corps, chair, sens. J'y vois le signe d'une époque, celle du tournant dans la lutte contre ce crime. Le viol est bien souvent renvoyé dans la réalité à une fiction : la parole des victimes fait très souvent l'objet de suspicion et son ampleur est globalement niée. Je l'ai dit, les victimes n'avaient jusqu'ici ni nom ni visage : elles n'existaient pas. Avec ces romans à succès, ces femmes sont incarnées. Des récits littéraires, essentiellement autobiographiques, leur donnent de l'écho, de la force, de la crédibilité. Ils traduisent le mouvement de fond qui s'opère et jettent une pierre dans le jardin du silence brisé. Dans ce climat nouveau, rien d'étonnant que les documentaires de France Télévisions aient pu voir le jour et connu un tel succès d'audience. Nul doute que d'autres documents, des recherches plus poussées vont suivre... Pour l'heure, les études sont rares, les essais sur le viol se publient au compte-gouttes, ce qui est fortement regrettable¹⁴. Une chercheuse féministe faisait circuler il y a peu sur des mailings listes une demande de bibliographie sur le viol tant elle ne trouvait rien. Voilà qui en dit long sur l'état de la production. La recherche pluridisciplinaire sur les violences faites aux femmes devrait être encouragée par les pouvoirs publics mais, pour l'instant, nous sommes à l'âge de pierre. Dans ce contexte, les témoignages bruts rassemblés dans ce livre constituent une source de connaissance particulièrement précieuse.

Dire haut et fort : je suis convaincue depuis longtemps que là réside la clef d'entrée de la lutte contre le viol. J'ai pourtant moi-même mis plus de dix ans à assumer de révéler publiquement le viol que j'ai subi à l'âge de vingt-deux ans et qui fut à l'origine de mon engagement féministe. Mes proches m'ont longtemps dissuadée de m'exposer ainsi, afin de me protéger. Pourtant, « mon » viol présente un scénario des plus crédibles, acceptable. C'était un inconnu armé d'un couteau. Les faits ont été jugés

aux assises, l'homme multirécidiviste a avoué ses crimes – il a violé entre vingt et trente femmes – et a été condamné à treize ans de réclusion. Cette configuration rend ma parole tellement plus simple à énoncer que celles, largement majoritaires, mettant en jeu un proche, la famille, et/ou n'ayant pas débouché sur une reconnaissance devant la loi. « Il y a viol et viol », entend-on souvent. Comme si la présence d'une arme, le fait de ne pas connaître son violeur, étaient des indicateurs du viol véritable. Le reste, qui constitue en réalité l'écrasante majorité des cas, serait suspect. Savez-vous que bien plus de la moitié des viols sont perpétrés par une personne connue de la victime, et sans arme ? Nous pensons communément que le viol se passe la nuit, dans une ruelle sombre où une jeune femme est agressée par un inconnu, pistolet sur la tempe ou couteau sous la gorge. Dans la « vraie vie », les viols se passent plutôt le jour et sont majoritairement commis par des hommes connus de la victime dont l'arme pour agresser n'est autre que l'autorité symbolique, la pression économique ou le chantage affectif. Dès lors, sans armes ni coups violents, l'imprudente l'a peut-être un peu cherché... Une minijupe ? Un verre accepté à une heure tardive ? Un homme avec lequel on a déjà couché ? Un mari ? Tant d'indicateurs suscitent le doute sur la véracité des faits, comme si le respect du désir n'était pas le seul critère, comme si la liberté des femmes était négociable. Nous touchons du doigt toute la difficulté du viol qui implique de désigner ce qui est de l'ordre du consentement et ce qui ne l'est pas¹⁵. Susciter le désir ne signifie pas consentir à un rapport sexuel, et la libido masculine mériterait d'être perçue, imaginée, façonnée autrement que comme un besoin impérieux.

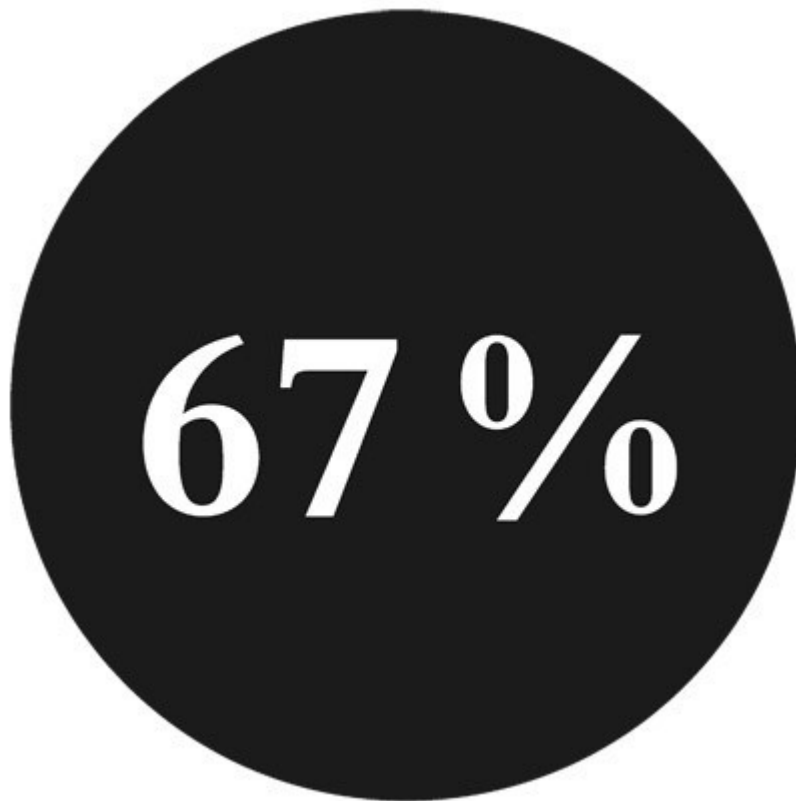
Comprendre ce qui se joue lors de ces viols les plus banals suppose d'avoir conscience du processus de sidération à l'œuvre et de l'asymétrie des rôles masculin/féminin. Je suis frappée par la méconnaissance de ces processus. Le journaliste de renom Ivan Levaï, qui a commis un livre assez stupéfiant pour défendre son ami DSK¹⁶, l'intellectuelle médiatique Marcela Iacub et tant d'autres ne cessent de confiner le viol à un acte commis par un homme physiquement menaçant et armé. Or la sidération produite chez une femme que l'on tente de violer l'empêche précisément de se défendre. Combien de fois ai-je entendu qu'il est impossible de forcer une femme à une fellation car elle n'a qu'à mordre le sexe de l'homme ! C'est ne pas comprendre que la stupéfaction et la peur de mourir la privent des moyens

de réagir. Les femmes violées ne consentent pas mais cèdent sous la pression. Leurs réflexes salvateurs se révèlent neutralisés. Pendant le viol, les femmes s'exécutent souvent inertes, coupées de leurs sensations, à telle enseigne que l'effet sur la mémoire peut être considérable, allant dans certains cas jusqu'à l'amnésie complète de l'événement durant plusieurs années, comme l'a montré la psychiatre Muriel Salmona. Ces phénomènes psychiques mériteraient d'être affinés par la recherche et largement connus. De nombreuses femmes, après coup, ne comprennent pas pourquoi elles n'ont pas réussi à résister à l'homme violent et ressortent terriblement culpabilisées. En réalité, elles n'en avaient pas les moyens, psychologiquement et culturellement. Hommes et femmes possèdent de par leur éducation, leur histoire sociale, des ressorts asymétriques pour faire face à de telles situations. Les rapports sociaux entre les sexes ont modelé une identité féminine passive et une sexualité masculine prédatrice. Acte de possession, le viol est le produit du système politique historiquement ancré de la domination d'un genre sur l'autre. Le sexe n'est que le lieu, le prétexte, le point de passage de l'oppression. Rien d'étonnant qu'il soit utilisé comme arme de guerre, au Kosovo hier, à Goma aujourd'hui. Pénétrer l'ennemi par son féminin pour l'exterminer : tout un programme... Ces viols massifs ne sont pas des reliques du passé mais des réalités contemporaines, clairement sous-estimées dans un monde qui croit aux « guerres propres » et qui minore les violences faites aux femmes. Comme l'affirme Virginie Despentes, « le viol est un programme politique précis : squelette du capitalisme, il est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir¹⁷ ».

En attendant, la suspicion règne sur la parole des victimes de viol qui sont sommées de donner des gages solides de leur non-consentement. La peur d'affronter ce regard suspicieux des autres renvoie bien des femmes dans leur tanière. Elles se renferment d'autant plus qu'une angoisse les taraude souvent, celle de n'être vues désormais que comme des femmes violées : une étiquette difficile à assumer dans notre société telle qu'elle ne va pas. Comme Sophie, longtemps je n'ai pas « supporté l'idée que ce mot « viol » me soit associé ». Être perçue comme une victime, assimilée à cet acte odieux, craindre de n'être réduite qu'à cet événement dans l'imaginaire des autres : cette idée me faisait violence. Mais, plus forte personnellement, plus déterminée dans mon engagement, j'ai choisi de franchir le Rubicon.

Ce fut une manière d'être en cohérence avec moi-même, de raccorder mon discours et ma pratique. Ce fut surtout un acte politique. Ma conviction était et reste que, plus nous serons nombreuses à le faire, plus cette parole sera facile à énoncer. Le combat contre le viol n'est pas une affaire individuelle mais collective. Dès lors, comment faire mouvement ?

L'idée d'un manifeste de femmes, notamment connues du grand public, déclarant avoir été violées circulait dans les milieux féministes depuis quelques années. J'y avais pensé, comme d'autres : pourquoi ne pas interpeller la société sur le viol à la manière dont le « Manifeste des 343 » l'avait fait sur l'avortement en 1971 ? Dans les premières heures du MLF, *Le Nouvel Observateur* avait rassemblé de belles signatures, parmi lesquelles Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Jeanne Moreau, Françoise Sagan, Brigitte Fontaine ou Catherine Deneuve. Ces « 343 salopes », comme les avait surnommées *Charlie Hebdo*, posaient ensemble un acte fort car, en déclarant avoir avorté, elles se mettaient hors la loi. La droite gouvernementale ne se voyait pas enfermer toutes ces femmes et fut ainsi mise devant une vraie difficulté, celle de la contestation de sa capacité à faire appliquer ses lois. Le mouvement féministe mit un point d'honneur à entretenir ce désordre public à coups de grandes manifestations et de happenings remarquables, jusqu'à l'obtention du vote d'une loi libéralisant l'avortement en 1975. Le « Manifeste des 343 » a contribué à arracher une avancée sociale et à changer les mentalités. Joli modèle.



des viols ont lieu au domicile de la victime ou de l'agresseur

Sur le viol, il s'agirait de briser le silence et d'exiger du volontarisme politique pour que soient mis en œuvre des dispositifs publics à même de l'enrayer. L'idée faisait son chemin... En novembre 2010, un manifeste de femmes déclarant « avoir été violées ou susceptibles de l'être » a été initié par trois associations : le Collectif féministe contre le viol (CFCV), Mix-Cité et Osez le féminisme. « Chaque année en France, plus de cent quatre-vingt-dix-huit mille femmes sont victimes de viol ou de tentatives de viol. Soixante-quinze mille sont violées. Je suis l'une d'elles, je peux être l'une d'elles », déclaraient ainsi ensemble plusieurs milliers de femmes, dont une centaine de personnalités publiques¹⁸. Des clips vidéo avaient été réalisés, chutant sur ce slogan : « La honte doit changer de camp. » Si la campagne menée par ces trois associations a participé du combat au long cours contre le viol et n'est pas passée inaperçue, elle n'a pas eu l'écho mérité. À tel point que j'ai souvenir d'avoir été interpellée à plusieurs reprises au moment de l'affaire DSK sur ce que les féministes n'auraient pas fait avant : « On vous entend beaucoup maintenant mais pourquoi n'avez-vous

pas mené campagne contre le viol auparavant ? » me disait-on en substance. Déchaînées contre le patron du FMI, nous serions restées les bras ballants toute la période précédente... Eh bien non. Mais est-ce notre faute si les micros se sont tendus au moment du scandale du Sofitel new-yorkais et si les médias peinaient avant à relayer nos colères, nos actions, nos espoirs ? Le Collectif national pour les droits des femmes (CNDF) n'a pas attendu les déboires du patron du FMI pour proposer une loi-cadre contre les violences faites aux femmes. Ses colloques, ses manifestations et ses interpellations des pouvoirs publics n'ont pas manqué¹⁹. Mais, ainsi va la vie sociale et politique, c'était avant le tournant de l'affaire DSK. Cette fièvre médiatique internationale a ouvert une brèche en invitant le viol sur la scène publique. Et depuis, mon obsession, c'est qu'il y reste.

Cela vous étonnera peut-être, mais deux hommes furent à l'origine du « Manifeste des 313 ». Pascal Manoukian de l'agence CAPA a eu l'idée, à la suite du drame new-yorkais, de combiner la réalisation d'un documentaire avec un manifeste contre le viol. Fabrice Puchot, responsable des documentaires pour France 2, a immédiatement cru au projet et s'est investi pour qu'il aboutisse et fasse événement. Lors de nos différents échanges alors qu'ils me proposaient de marrainer l'opération au printemps 2012, j'ai senti une confiance réciproque : nous défendions bien la même idée, celle d'une interpellation grand public contre les stéréotypes qui entourent le viol, pour que la parole se libère véritablement, quitte à bousculer. J'étais enthousiaste à l'idée que le service public s'implique ainsi, remplissant ce que je considère être sa mission. Dans le même temps, j'ai rencontré Andrea Rawlins-Gaston, la réalisatrice du documentaire *Viol : elles se MANIFESTEnt*. Il fallait une femme de son intelligence, talentueuse, fine, à l'écoute, pour réussir ce film, pilier de notre campagne contre le viol. Des heures et des heures passées avec des dizaines et des dizaines de victimes lui ont permis d'aboutir à ce documentaire, qui est un manifeste politique, une performance de salubrité publique. Six femmes dont je fais partie racontent à visage découvert – à l'exception d'une mineure – le viol qu'elles ont subi, ce qu'elles ont enduré et ressenti, comment elles vivent ou survivent avec. Pas de racolage, ni voyeurisme, ni raccourcis trompeurs. Nous sommes là, face caméra, avec nos histoires et nos personnalités fort différentes. Les voix se mêlent peu à peu, se répondent, pour s'accorder et se muer en démonstration. *Le Nouvel*

Observateur portait également l'opération. La journaliste Elsa Vigoureux, très investie, savait parfaitement ce qu'il fallait soulever comme montagne de préjugés. Andrea, Elsa et moi avons partagé cette aventure, avec nos tripes, avec conviction.

Nous espérions, à l'instar du « Manifeste des 343 » sur l'avortement, décrocher des signatures de femmes célèbres. C'était pour nous le gage d'une large audience, la possibilité de faire basculer le regard sur les femmes violées et la certitude de marquer un point politiquement. Nous pensions même que l'implication de quelques « stars » serait la condition sine qua non de la réussite du manifeste. Au regard de la banalité du viol, nul doute que des comédiennes, des chanteuses, des romancières, des intellectuelles, des mannequins, des femmes politiques de renom avaient été victimes de viol. Et nul doute qu'après l'affaire DSK nous réussirions à les convaincre de parler. Nous avons donc passé beaucoup de temps à les chercher, à tenter de les rallier à notre cause. Je dois dire mon trouble de n'avoir pas atteint l'objectif. La tenniswoman Isabelle Demongeot a tenu bon et témoigne dans le film, comme l'écrivaine Frédérique Hébrard. Marie-Laure Viebel-de Villepin a également accepté de signer. Mais, à terme, le niveau de notoriété des signataires reste globalement très en deçà de nos espérances. Lors des discussions que j'ai pu avoir avec certaines femmes célèbres hésitantes, j'ai compris que c'était la peur du regard des autres qui les freinait, un doute sur l'impact pour leur carrière. Leur image en serait modifiée, ce qui les inquiétait, comme si, désormais, elles se verraient affublées de l'étiquette « femme violée » et réduite à cela, comme si le viol décidément souillait et renvoyait sur les victimes une appréciation dégradée. Je me disais que franchir ce pas collectivement, avec des femmes aux images rayonnantes, associées à la réussite, qui s'affranchiraient ainsi de ce regard injuste porté sur elles, sur nous, amènerait le plus grand nombre de victimes à se considérer différemment et la société tout entière à revisiter son jugement. Mais je n'arrivais pas à convaincre une ou deux pionnières qui auraient permis à d'autres de se décider. Je sentais en premier réflexe qu'elles ne voulaient pas livrer une part de leur intimité. Je faisais valoir qu'il s'agissait d'un acte politique et non d'un déballage de vie privée. Quelque chose de profond, de commun, retenait leur décision, alors même que je sentais chez elles l'envie que le combat aboutisse : « Mais je suis de tout cœur avec vous », concluaient-elles. Certaines

femmes célèbres m'ont dit ne pas pouvoir s'exposer parce que leur entourage n'était pas au courant. Le dire publiquement suppose d'avoir pu, au préalable, l'exprimer à ses proches. Le cercle du silence est vraiment infernal... Et puis, certaines redoutaient de ne pas se sentir assez fortes, assez à l'aise avec cette histoire, pour l'assumer au grand jour. Comment ne pas entendre que, dans la situation actuelle de tabou résistant, parler peut fragiliser ?

Devant la difficulté, parfois, nous baissions les bras. Mais l'appel lancé sur le site du *Nouvel Observateur* rencontrait progressivement une telle audience qu'il n'était pas question de décevoir toutes ces femmes qui laissaient des messages pour témoigner, signer, nous inviter à ne pas lâcher. Aller jusqu'au bout, il le fallait. La masse des femmes inconnues du grand public suffirait à faire événement. En effet ! Nous avons passé le mur du son. Et ce que j'ai entendu, lu, m'a non seulement bouleversée mais confirmée dans mon engagement. Je remercie du fond du cœur toutes les femmes qui se sont associées, d'une manière ou d'une autre, à cette mobilisation. Pour certaines, c'était une évidence, un besoin. Pour d'autres, le pas à franchir ne fut pas simple, et je le comprends. Mais notre nombre et la nécessité de cette parole collective inédite ont fait et feront notre force.

Rapidement, nous avons été interpellées, à juste titre, par des hommes violés. Pourquoi ne pouvaient-ils pas signer ? Nous ne les avons pas oubliés, loin s'en faut, mais, pour cette première étape, nous voulions donner à voir de façon clairement perceptible la dimension sexuée du viol, son ancrage profond dans les rapports de domination du masculin sur le féminin. L'écrasante majorité des victimes sont des femmes et les violeurs sont quasi exclusivement des hommes. Les hommes violés le sont souvent dans l'enfance et, quand ils subissent ce crime à l'âge adulte, la reproduction des schémas sexistes s'opère en réalité. Ces hommes décrivent souvent leur sentiment d'avoir été traités « comme une femme ». Stéphane écrit ironiquement dans ce livre que « les garçons ne sont jamais violés [...], officiellement ». Il a raison de souligner le tabou d'entre les tabous qui frappe le viol commis sur des hommes.

Pour autant, fondamentalement, c'est l'ordre des sexes et des sexualités qui est contenu dans le viol, minant la liberté véritable. De ce fait, comme je l'ai défendu dans *Un beau jour...*²⁰, mettre en cause le viol, c'est libérer le désir. Car, en sortant la séduction et la sexualité du régime de

la domination masculine, nous pouvons entrer dans une nouvelle ère, celle de la négociation et du jeu. Exprimer ou respecter un « non », c'est donner plus de saveur au « oui ». Loin de l'imposition d'une volonté univoque et de la quête d'une possession de l'autre, le moteur des relations sentimentales et sexuelles devrait reposer sur la recherche du désir de l'autre, pour enclencher un cercle vertueux : plus tu me désires, plus je te désire, plus tu me désires, etc. Je crois profondément que cette vision est démultiplicatrice de l'envie, du plaisir, du fantasme. Or, nous avons beaucoup entendu ces derniers temps se développer l'idée selon laquelle, sans la domination masculine, il n'y aurait plus de séduction ni de sexualité. Et les féministes ne seraient finalement que des puritaines. Quel contresens historique quand on pense aux combats menés pour libérer la sexualité de l'épée de Damoclès d'une grossesse non désirée ! Dissocier procréation et sexualité est décisif pour émanciper les relations sexuelles. Le féminisme, aussi porteur d'une critique de la norme hétérosexuelle, me paraît résolument du côté de la libération sexuelle. Nous avons maintenant besoin d'imagination pour sortir nos rêves et nos pratiques en matière de drague et de sexualité du régime de la domination masculine. Ce que nous avons à construire, ce sont des codes d'un nouveau genre qui en finiraient avec l'assignation à des rôles imposés en fonction de l'appartenance de genre.

À la lecture des témoignages, un élément me frappe sans doute plus que d'autres : c'est l'évocation de la mort. J'ai toujours pensé que là résidait le cœur du problème, à la fois par la peur de mourir qui permet le viol, par la négation de l'existence de la victime au cours de l'acte lui-même et par le sentiment post-viol d'être quelque part entre la vie et la mort. Dorothée utilise exactement les mêmes termes que moi²¹ pour désigner ce qu'elle a ressenti : « Je me suis vue morte ce jour-là. » Quelque chose se brise, comme le résume Lætitia en une phrase : « Violée en août 2009, [...] je suis morte à l'intérieur. » Lola Lafon dans *Une fièvre impossible à négocier*²² l'exprime ainsi : « Il y a des fois où ce n'est pas qu'on veut en mourir, c'est juste qu'on ne veut pas continuer à vivre avec ce qu'il a fait, c'est tout. » La rage de vivre, qui s'exprime aussi fortement dans tous ces témoignages, est l'envers de la mort approchée, de la mort qui nous hante. Comme le dit Claire, « à la mort qu'on a voulu me donner, j'oppose ma furieuse et tenace envie de vivre ». La morbidité lancinante et envahissante est parfaitement décrite par Virginie Despentes dans *King Kong Theorie*²³ : « Post-viol, la

seule attitude tolérée consiste à retourner la violence contre soi. Prendre vingt kilos, par exemple. Sortir du marché sexuel, puisqu'on a été abîmée, se soustraire de soi-même au désir. En France, on ne tue pas les femmes à qui c'est arrivé, mais on attend d'elles qu'elles aient la décence de se signaler en tant que marchandise endommagée, polluée. » Beaucoup de



des viols sont commis par une personne connue de la victime

femmes racontent qu'il y a un avant et un après, comme si une faille intime s'était durablement infiltrée. Car, pour reprendre les termes de Charline, « on n'oublie jamais... des traces sont gravées dans mon corps et dans ma tête ». L'enquête ENVEFF²⁴, la masse des récits récoltés au numéro vert SOS Viols-femmes-information²⁵ ou encore certaines recherches en France et surtout dans les pays anglo-saxons ont montré combien les somatisations sont légion, combien la dépression, le dégoût de son corps, la perte de confiance en soi sont monnaie courante après un viol. « Je ne me

regarde plus dans un miroir », raconte Sylvie. Les douches à répétition sont d'une grande banalité, comme si elles pouvaient laver, purifier après avoir été salies. Parmi les symptômes classiques tant le rapport au corps est altéré, l'anorexie et la boulimie se développent fréquemment après un viol, révélant le besoin de retrouver de la maîtrise sur soi. Oui, le viol peut rendre malade et même conduire au suicide. « Cette horreur qui m'habite dans mon intimité la plus secrète », comme l'écrit Dominique, modifie souvent le comportement, la personnalité, le rapport aux autres. Bien sûr, des femmes violées disent ne pas être traumatisées. Mais c'est une minorité. L'ampleur des blessures dépend pour une part des fragilités antérieures de la victime. Ce qui est sûr, c'est que la possibilité de parler et d'être soutenue constitue un élément déterminant pour surmonter cette violence.

Si j'ai choisi de témoigner, avec d'autres, c'est aussi pour dire qu'il est possible de revivre, et non seulement de survivre, après un viol. S'en sortir, sans trop de séquelles, ne diminue en rien la gravité des faits. Le message se veut combatif, porteur d'espoir, et certainement pas enfermant dans une vision mortifère et plaintive. Les femmes subissent des violences et des discriminations spécifiques, fruits du patriarcat, ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont aucune marge d'autodétermination, qu'elles sont des victimes à vie et en toutes circonstances, qu'elles ne peuvent pas se défendre. Cette problématique, sorte de tension entre la dénonciation des inégalités et un discours potentiellement victimaire, est celle de toutes les catégories opprimées qui doivent connaître les mécanismes de la domination non pour y être emmurées mais pour mieux s'en affranchir.

Alors qu'elles sont si nombreuses, vous n'imaginez pas combien les femmes victimes de viol se sentent seules. Noyées dans un océan de préjugés et de silence. À travers la polyphonie des voix rassemblées dans ce livre, se dresse un message commun : reconnaissez-nous, entendez-nous. « Quand nous parlons de « briser le silence », explique la féministe américaine Andrea Dworkin²⁶, les gens conçoivent parfois ce « silence » comme superficiel, comme s'il y avait de la parole – du bavardage en fait – et, par-dessus cette parole, un niveau superficiel de silence, qui serait affaire de bienséance ou de politesse. Il est vrai qu'on apprend aux femmes à être belles et à se taire. Mais le silence dont je parle est plus profond : il va au cœur de la tyrannie, de sa nature. Il existe une tyrannie qui dicte non seulement qui peut dire quoi mais particulièrement ce que peuvent dire les

femmes. Il existe une tyrannie qui détermine à l'avance qui n'a pas le droit de parole, une tyrannie où l'on enlève aux personnes le droit de dire les choses les plus importantes pour elles sur la vie. » Ici et maintenant, nous prenons le droit de parler. Ce n'est qu'un début.

« TOUT ACTE DE PÉNÉTRATION, DE QUELQUE NATURE QU'IL SOIT, COMMIS SUR LA PERSONNE D'AUTRUI, PAR VIOLENCE, CONTRAINTE, MENACE OUSURPRISE, EST UN VIOL. »

ARTICLE L.222-233 DU CODE PÉNAL

- [1.](#) Paru dans *Le Nouvel Observateur* le 22 novembre 2012. Voir le texte et les signataires pp. 177. La plateforme Web mise en place sur le site de ce journal dans le cadre du « Manifeste des 313 » a également recueilli de très nombreux témoignages qui, parfois, se recoupent avec ceux de la plateforme de France Télévisions.
- [2.](#) *Viol : elles se MANIFESTEnt*, d'Andrea Rawlins-Gaston, diffusé le 25 novembre en prime time.
- [3.](#) *Viol, double peine*, de Karine Dusfour, diffusé le 20 novembre en prime time.
- [4.](#) Créés aux États-Unis en 1996 et joués dans le monde entier. Eve Ensler, *Les Monologues du vagin*, Denoël, 2005.
- [5.](#) Dominique Strauss-Kahn accusé de viol par Nafissatou Diallo.
- [6.](#) Mouvement de libération des femmes.
- [7.](#) *Partisans*, numéro 54-55, juillet-octobre 1970.
- [8.](#) *Histoire du viol*, Seuil, 1998, collection « Points Histoire », 2000.
- [9.](#) Je reprends ici des éléments de l'une de mes chroniques parue dans le trimestriel *Regards* (hiver 2013) que je codirige avec Roger Martelli et Catherine Tricot.
- [10.](#) Flammarion, 2012.
- [11.](#) Flammarion, 2012.
- [12.](#) JC Lattès, 2012.
- [13.](#) Gallimard, 2012.
- [14.](#) À noter, la parution d'une synthèse des connaissances très accessible : *Le Viol, un crime presque ordinaire* d'Audrey Guiller et Nolwenn Weiler (Cherche-Midi, 2011).
- [15.](#) Sur les enjeux et la complexité de la notion de consentement : Geneviève Fraisse, *Du consentement*, Seuil, 2007.
- [16.](#) *Chronique d'une exécution*, Cherche-Midi, 2011.
- [17.](#) *King Kong Theorie*, Grasset, 2006.
- [18.](#) Parmi elles : Isabelle Alonso, Anne Alvaro, Zabou Breitman, Isabelle Carré, Eva Darlan, Mercedes Erra, Giulia Foïs, Marina Foïs, Florence Foresti, Geneviève Fraisse, Violaine Gelly, Brigitte Gresy, Benoîte Groult, Gisèle Halimi, Natacha Henry, Françoise Héritier, Agnès Jaoui, Marie-Ange Le Boulair, Nolwenn Leroy, Marie Moinard, Florence Montreynaud, Orlan, Michelle Perrot, Muriel Robin, Olivia Ruiz, Nathalie Rykiel, Sabine Salmon, Marion Sarraut, Colombe Schneek, Coline Serreau... Je figurais également parmi les signataires de ce texte.
- [19.](#) www.collectifdroitsdesfemmes.org
- [20.](#) *Un beau jour... Combattre le viol*, Indigène éditions, 2011.
- [21.](#) Dans *Un beau jour... op. cit.*
- [22.](#) Flammarion, 2003.
- [23.](#) *Op. cit.*
- [24.](#) Enquête nationale sur les violences faites aux femmes, commanditée pour la première fois par le Service des droits des femmes et le secrétariat d'État aux Droits des femmes en 1997.
- [25.](#) 0 800 05 95 95.
- [26.](#) *Pouvoir et violence sexiste*, Sisyphe, 2008.

Cent femmes témoignent

Anonyme

La première fois qu'un garçon m'a embrassée sur la bouche, c'était mon grand-père, à onze ans.

Claudine Jacquemain

C'était l'heure de la pause. Pas le genre de pause que l'on attend et que l'on cogite depuis des heures. Non. La pause du col blanc. Cette pause-là pourtant, le notable l'avait préparée depuis plusieurs semaines. Il avait hâte. Il avait faim. Il avait chaud. Les gouttes de sueur ruisselaient sur son visage pour s'arrêter sec sous le gosier, au passage de son vieux mouchoir.

J'avais sept ans la première fois. J'étais seule. La maladie ayant gravement affecté ma mère, mon père ne vivait presque plus. Il ne la quittait d'ailleurs jamais.

Le notable, premier magistrat, ami de la famille, a profité de l'absence et de la proximité de mes parents. Il a abusé sexuellement de mon corps. Des années durant. Chaque fois, après les sévices, c'est mon esprit encore qu'il abusait, et qu'il hantait. Toujours le même discours : « Tu ne dois rien dire à personne », ajoutant : « Tu ne veux pas qu'il arrive du mal à ta

famille ? » Lorsque j'avais treize ans, mon grand frère, alors pilote de ligne, s'est écrasé en avion dans des circonstances mystérieuses. Je n'avais pourtant jamais parlé.

À la mort de mon agresseur, dressée devant le cercueil à moitié ouvert, devant ma mère, j'ai craché sur son visage. Le regard de ma mère, épuisée par la maladie, oscillait entre incompréhension et suspicion. Comme si, ce jour-là, elle avait fini par comprendre. Nous n'en avons jamais parlé. Quelques années plus tard, mon père est parti. J'avais dix-sept ans. Un an après, c'est ma mère qui s'en allait. Quarante années se sont écoulées ; [...] veuve, c'est finalement à mes trois enfants que je me suis confiée. Un temps, je l'ai regretté, pour eux. Mais le dire, et l'écrire, est ma seule vengeance. La seule voie de guérison possible. Et la seule justice. Quand il est temps.

Aude

Silence... Je hais le silence ! Le silence est le seul témoin de mon viol. Le silence est complice de crime contre mon humanité. Le silence étrangle ma gorge, il étouffe ma voix. Le silence est le fantôme d'un passé qui ne passe pas. Le silence est le complice que mon violeur envoie pour me faire comprendre qu'il ne me lâchera pas. Le silence me poursuivra jusqu'à dans ma tombe. Je me tais, mon violeur se tait. Avantage pour lui. Ce satané silence, ce putain de silence est ce qui enchaîne victime et bourreau. On est encore ensemble dans le silence. Si vraiment le silence avait une voix, il dirait ce qu'il a vu ces jours-là. Si vraiment le silence avait une voix, il hurlerait ce qu'il voit encore aujourd'hui quand j'ai si mal. Si vraiment le silence avait une voix, il serait la preuve qui me manque. Si vraiment le silence avait une voix, j'oserais le procès et c'est face à notre chorale que les juges se trouveraient. Si vraiment le silence avait une voix, il serait mon meilleur ami. Non, le silence ne parlera jamais ! Le silence est un lâche ! Mais silence, je t'aurai un jour ! Puisque tu as encore la force de briser mes cris, je fais de l'écriture mon porte-voix. Mots pour maux, elle me soulage un peu en me permettant d'évacuer ma souffrance. Mon écriture est encore une petite fille, pas totalement mature. Mais elle grandit. Quand elle sera

adulte, elle sera plus forte que toi, maudit silence. Quand elle sera grande, elle t'étouffera. Mon écriture porte la promesse qu'un jour il y aura enfin du bruit ! Et ce jour-là, je serai libre ! Libérer la parole est un tel combat ! Parfois l'espoir d'une vie. Attendre le déclic, le choc, ça peut marcher pour certain(e)s mais pas pour tout le monde. On ne peut pas attendre sans rien faire, surtout lorsqu'on ne sait pas combien de temps cela durera. C'est invivable ! Il faut trouver un plan B, avancer, même si les pas que nous faisons ne sont jamais assez grands à nos yeux. Il faut défier, déranger le silence. On ne peut le battre par hasard. Il faut garder en tête que des plus forts que nous ne sont pas parvenus à le battre. Il faut de l'entraînement pour être à la hauteur, et de la ruse aussi. L'écriture est notre alliée, bien qu'encore une fois elle ne fasse pas tout. Elle ne nous guérit pas mais apaise un peu la douleur. Alors, à vos stylos, pinceaux, claviers... tout ce qui vous permet d'é-cri-re. Courage !

Alexandra C. – 37 ans

Le poste de police se trouve en bordure d'un parc. Enfin, disons, le service des faits de mœurs. Le service jeunesse et famille de la zone de police de ***. Tout un programme. On est le *** 2012, vers 10 h 30. Le PV indiquera 10 h 47. Je rentre, fébrile, [...] consciente de vivre des instants d'une intensité extrême. J'explique l'objet de ma visite à l'officier qui se présente à moi : « Je viens porter plainte pour maltraitance durant ma jeunesse. » Maltraitance. Il n'est pas question de révéler au premier abord la véritable nature des faits. On me demande de patienter. Je patiente [...], consciente de vivre des instants d'une intensité extrême. Un autre officier vient me chercher et nous pénétrons dans un bureau qu'occupe également un de ses collègues. Mon interlocuteur prend place et je m'assieds en face de lui. Les yeux bougons plantés sur son écran d'ordinateur, il me lance : « Vous avez parlé de maltraitance, mais ici ce sont les faits de mœurs. » Je saisis la balle au bond : « C'est bien de cela qu'il s'agit : d'abus sexuels, je ne voulais pas l'annoncer à l'accueil, mais c'est pour ça que je porte plainte. » Le commissaire se tourne vers moi, me regarde, hausse la voix pour m'adresser sa réplique sans détours, avec un naturel déconcertant :

« Vous avez été abusée sexuellement ? » Son collègue est toujours dans le bureau. Je ressens la honte en moi mais ne la laisse pas s'incruster. J'emprunte un ton similaire au sien : « Oui ! » Puis l'émotion me submerge. Il le voit, s'adoucit et m'invite à le suivre dans une pièce plus appropriée. Lui baigne dans ce genre d'affaires à longueur de journée, me dit-il ; moi, je l'ai vécu... [...] Sa question fait écho à l'ambiguïté qui est la mienne : tiraillée entre ce désir de parler, que la vérité soit dite, et le sentiment de honte qui colle au corps. La honte doit changer de camp. [...] L'entretien se passe bien. Il m'écoute avec bienveillance, je ressens l'empathie qui l'anime, la reconnaissance qu'il manifeste. [...] Je lui explique avoir été violée enfant par mon géniteur (ni « papa » ni même « père » ne sont des mots qui conviennent pour le qualifier), complètement coupée de moi, de mes émotions, de mes sensations, de mon corps pendant vingt-cinq ans. Résultat : une enfant brisée, construite sur de fausses bases, qui a survécu à l'innommable, grandi dans une ambiance exécration de violence, pour, à l'âge de trente ans, commencer à déconstruire cette pseudo-vie de survivante, et enfin apprendre à vivre. Vivre avec. Un pas après l'autre. Un jour après l'autre. J'ai trente-sept ans. Je suis une parmi tant d'autres. Les détails des abus sont difficiles à sortir. [...] On dirait que j'expulse un énorme amas de déchets du fond de ma gorge. Au mur, je vois une carte postale du film *Polisse*, de Maïwenn. Je me demande quand j'arriverai à le voir. [...] Pendant que je parle, je regarde souvent par la fenêtre. [...] La nature m'apaise. [...] Un ado dans le parc est occupé à son entraînement de boxe. Il boxe contre les « pattes d'ours » [...] que porte aux mains son entraîneur. Je le regarde plusieurs fois, en me disant qu'il n'y a décidément pas de hasard, qu'il devait être là ce jour-là, à ce moment-là : le voir frapper avec hargne, la ressentir, me permet de rester connectée à ma colère à moi. Celle qui a longtemps été refoulée. Ce sentiment interdit caché sous des dizaines de couches de honte et de culpabilité. Ce sentiment qui me fait penser « oui, c'est juste, tu as raison d'être ici, tu as raison de parler ». Il y a prescription des faits – quelle aberration, l'imprescriptibilité est de mise pour les crimes sexuels commis contre les enfants – mais j'ai porté plainte. En sortant du commissariat, je me sens libérée. L'impression d'être quand même un peu reconnue par les institutions – alors que je n'y croyais plus. Que ne soient plus jamais tabous le viol, le viol d'enfant et ce tabou des tabous qu'est l'inceste.

Amandine

C'était un ami. C'est arrivé une fois, j'étais à moitié inconsciente. J'ai fait semblant de rien pendant un certain temps. Et puis j'ai raconté mon histoire aux autorités. Mais la vérité, c'est que je me sens toujours coupable, comme si j'aurais dû être capable que cela n'arrive pas. Alors je fais toujours semblant de rien, parce que cela me dérange et dérange les gens.

Anonyme

J'avais treize ans. J'ignorais ce que voulait dire « fellation ». Il en avait seize et une tête de plus que moi. Il m'a assuré que cela ne servirait à rien de crier, que personne ne viendrait. Six mois plus tard, il a recommencé. Comme il n'était pas question que je mette son sexe dans ma bouche, il m'a pénétrée. De force. Il était beaucoup plus fort que moi. La honte, le désir de quitter ce corps pourri de l'intérieur. Je me suis donné dix ans pour accepter ou me suicider. Dix ans plus tard, j'ai fait une grave dépression. Je n'avais même pas la force de me suicider. Vers l'âge de trente ans, j'ai été entendue par la police à la suite du signalement que ma mère leur avait fait. Cela a duré quatre heures. Et j'ai vécu ce traumatisme une fois de plus. Lui n'a pas été inquiété. Il y avait prescription... J'aimerais tant que la souffrance puisse disparaître avec la prescription.



des viols sont commis par un membre de la famille

Alex – 27 ans

J'avais dix ans. C'était mon cousin. Dix-sept ans après, je n'ai toujours pas parlé, je fais toujours des cauchemars, je ne supporte pas d'être touchée et n'ai toujours pas de vie sexuelle. Il est des blessures qui ne guérissent jamais, peu important les pansements, les pommades ou les antidouleurs qu'on leur applique.

Aurora – 22 ans

2005. J'avais quinze ans, j'étais en seconde. Un après-midi en sortant des cours, « un ami » de dix-huit ans me demande si je veux aller voir un DVD chez lui. J'accepte. Une fois dans sa chambre, il ferme la porte à clef... J'ai essayé d'oublier, je n'ai rien dit. Ensuite, ça a été la descente aux enfers : crises d'angoisse, éloignement des autres, enfermement dans le silence, tentatives de suicide... Sept ans que cela s'est passé et pourtant la douleur est encore là.

Bettina

Un vieil ami me propose de m'héberger pour la nuit, un pote de pub, ces lieux où les générations se mélangent : j'ai vingt et un ans, lui cinquante-deux... Cent deux kilos. C'est difficile à repousser cent deux kilos, une fois écrabouillée sur un canapé. Mais c'est la terreur de l'incompréhension qui pèse le plus lourd. Cette nuit-là est comme un de ces cauchemars où on n'arrive pas à courir contre un vent trop fort, à sortir d'une mer trop gluante, à se faire entendre malgré ses cris. J'ai dit non souvent, pleuré beaucoup, mais il n'a fait que répéter d'une voix douce que je n'avais rien à faire. [...] Alors j'ai quitté mon corps, j'ai flotté au plafond. N'oubliez pas : ils n'ont pas gagné ! Ils ne vous ont pas eues ! Vous n'êtes pas mortes ! La beauté gagne... et vous êtes toutes belles !

Emily

« Envoyer un message »... on aimerait bien [...]. C'est comme si on le cachait à chaque instant de sa vie. Il est partout, et partout on le rend invisible aux yeux des autres. C'est comme un cri silencieux, [...] assourdissant de l'intérieur. Il y a ce sentiment de honte. On tente de le faire taire, on se force à croire que c'était normal. Et puis il y a la culpabilité. Celle de n'avoir pas su résister, de se sentir complice de quelqu'un à qui on faisait confiance depuis toujours, et qui nous a volé ce qu'on aurait dû découvrir par amour.

Mathilde – 54 ans

J'ai cinquante-quatre ans et je n'ai pas oublié : tous mes jours sont marqués de ce sceau maudit. Un cousin invité, j'avais sept ans. Plus aucun souvenir, si ce n'est qu'en sortant de la cave où je l'avais suivi, le soleil était éclatant, et son « tu ne dois pas dire ce qui s'est passé ». [...] J'ai oublié ce qui s'est passé mais je sais, mon corps sait. [...] Les fellations. Les cadeaux. Le pire a suivi car le père de mes enfants a instrumentalisé ces faits pour, lors de notre séparation, me salir, selon la règle qui dit que celui qui a été violé viole. [...]

Béatrice – 36 ans

J'avais six ans. Mon père. La chambre de mes parents. Pendant deux ans. L'enfer ! Trente ans après, une reconstruction douloureuse et longue : vingt ans de psychanalyse, une plainte classée sans suite, une rupture définitive avec ma famille qui sait mais qui m'a imposé le silence. Ma double peine, mon mariage, mon mari, ma grossesse et une dépression, ma merveilleuse fille, mon travail, mes amis... ma vie. *Ma parole pour maintenant, pour le futur, pour ne pas oublier.* Mon devoir de vivre, de

transmettre et de protéger. Mon envie de bonheur, de joie et de continuer.
J'ai gagné.

Cam

J'ai été violée, tout en douceur, par un masseur professionnel. Le plus dur, c'est d'admettre qu'on a été naïf et qu'on ne le sera plus jamais.

Caty

J'ai été violée par mon mari. J'ai déposé une plainte à la gendarmerie. J'ai demandé le divorce et dénoncé les harcèlements dont j'ai été victime : insultes, violences physiques... J'ai pris un avocat, puis une avocate. L'affaire est passée devant les tribunaux, il a fait appel, a demandé une pension alimentaire, a produit des faux témoignages. J'ai porté plainte contre ces faux témoignages. Le jugement est tombé : divorce à torts partagés ! Le viol a disparu ! La pension alimentaire qui avait été accordée (!) s'est transformée en un versement de 7 500 euros (il demandait 40 000) de dommages et intérêts. Depuis ? Je ne supporte pas l'idée d'avoir une relation suivie et sereine avec un homme. J'estime avoir été flouée, et par mon mari et par la justice. Que faire ?

Charline

J'avais neuf ou onze ans. Je ne sais plus... Certainement pour me protéger, j'ai tenté d'oublier. Mais on n'oublie jamais. Les traces restent gravées dans mon corps et ma tête.

Charlotte – 27 ans

J'avais douze ans quand mon frère aîné m'a violée. Cela a duré quelques années et puis j'ai oublié. C'est à dix-neuf ans, quand j'ai été confrontée à la mort d'un proche, que tout est remonté... Alors j'ai parlé, pour me *libérer* ! Certains proches, pour qui il était trop difficile d'entendre cette réalité, m'ont violemment évincée, mais j'ai résisté. Aujourd'hui, à vingt-sept ans, tout n'est pas cicatrisé, mais je me sens enfin libre.

Charlotte

J'ai été violée lorsque j'avais huit ans et je vis désormais chaque jour comme une lutte contre mes crises d'angoisse, mes peurs irrationnelles, les symptômes que j'ai développés pendant les seize années où je n'ai pas parlé de ces viols. Chaque jour est également une victoire que je remporte grâce à une psychanalyste qui me suit depuis trois ans et qui me coûte 400 euros par mois. Comme toutes les victimes de viol ancien, je n'ai droit à aucune aide financière, à aucun remboursement de la Sécurité sociale. Une victime de viol est toujours seule, face au violeur, puis seule dans une société où rares sont ceux qui l'aident.

Claire

Dans les vingt-quatre heures qui ont suivi : « Comment se fait-il que vous ayez mal ? » (Le gynécologue de l'hôpital, cinq heures après mon viol.) « Quand tu touches à la virilité d'un homme, il réagit, ça m'est arrivé à moi aussi. » (Une amie.) « Papa, je te téléphone parce qu'hier je me suis fait violer. » Réponse du père : « Mais comment as-tu laissé faire ça ? » J'avais vingt-trois ans depuis deux jours, et comme cadeau, vingt-quatre heures d'humiliations, de violences et de négation. C'était [...] en 2001, je venais d'être violée par mon ex-compagnon. Plainte déposée, expertise, témoignage d'une fonctionnaire de police qui connaissait le

bonhomme et tremblait encore en l'évoquant. Confrontation : il m'a forcée, il le reconnaît, mais personne ne le note dans le procès-verbal. Classé sans suite. Ma vie aura une suite, je suis victime mais ce n'est pas mon identité. Je suis une femme, j'ai des désirs, de la force et de l'amour. À la mort qu'on a voulu me donner, j'oppose ma furieuse et tenace envie de vivre.

Claude – 80 ans

[...] Ce devait être normal puisque ma mère et ma sœur, qui étaient présentes, ne disaient rien. Mon père, les mains dans ma culotte et sur mes seins, me tripotait. J'avais onze ans. À dix-neuf ans, mariée depuis deux heures, mon mari m'a violée, puis m'a laissée seule en me disant : « Fais ce qu'il faut pour ne pas avoir d'enfant. » Déchirée, victime d'une énorme hémorragie, j'ai dû saisir tous les récipients qui me tombaient sous la main, bols, casseroles, pour ne pas salir le sol de la pièce. J'étais sûrement fautive. Je n'ai rien dit. Des années sans sexualité, des années de psychanalyse, des années sans jamais oublier, dans mon corps et dans mes images intérieures, la souffrance physique et le désastre moral.

Corinne

Il est bien long de se reconstruire après le viol. Je n'ai pas vraiment réalisé à dix-sept ans que mon patron [...] m'avait violée. [...] J'avais peur de perdre mon boulot. Je n'en ai parlé que rarement et beaucoup plus tard. Ma fille a été victime d'inceste de la part de son père. [...] Je ne peux plus rester muette [...], j'ai soutenu ma fille [...]. J'ai repris des études à trente-trois ans : je suis éducatrice spécialisée et je travaille [...] dans les quartiers dits sensibles. J'espère au moins à mon petit niveau remettre du sens au milieu de toutes ces horreurs, écouter, alerter, informer...

Dorothée – 31 ans

En 2002, j'avais vingt ans. Face à une arme, vous ne faites pas longtemps la maligne. Je n'ai pas honte de ce qui s'est passé, en parler délie les langues : dans votre entourage, il y a toujours « la fille de... », « la sœur de... » qui a vécu la même chose. J'ai poursuivi mes études, me suis mariée, suis devenue maman... Ma vie est belle et, pourtant, j'ai peur dans les sous-sols, dans les couloirs, dans mon hall d'immeuble, au travail quand je suis seule, quand je rejoins ma voiture le soir, dans les trains... J'ai toujours mes clefs d'appartement ou de voiture à portée de main pour ne pas avoir à les chercher et baisser ma garde. Je me suis vue morte ce jour-là, sa menace me hante toujours dix ans après.

Sophie – 32 ans

J'ai été violée à vingt et un ans. Cela va faire onze ans maintenant et je ne suis pas guérie. Peu de gens dans ma famille et mon entourage le savent. Uniquement les plus proches. Je voudrais le crier sur les toits, pour que le monde comprenne pourquoi je ne supporte pas le sexisme, pourquoi je suis si féministe. Mais j'ai peur, je suis terrorisée et paralysée ; je ne veux pas que l'on me plaigne ou que l'on me traite en bête curieuse. Je ne veux plus être seule et abandonnée, je veux oublier, je veux passer outre, je ne peux simplement pas supporter l'idée que ce mot « viol » me soit associé. J'ai porté plainte mais il n'y a pas eu de procès. J'ai vu deux avocats, aucun ne m'a prise au sérieux. On m'a dissuadée, on m'a dit que l'affaire risquait de se retourner contre moi. J'ai attendu sept mois pour porter plainte. Et on n'a cessé au commissariat, à l'hôpital pour l'expertise psychiatrique, de me demander pourquoi je n'avais pas porté plainte tout de suite.

Fred

J'ai été agressée sexuellement à l'âge de quatorze ans par un jeune homme en Tunisie alors que je rentrais de la plage avec une amie. Nous avons vu qu'il nous suivait mais nous ne nous sentions pas en danger, nous étions jeunes, nous étions deux, il paraissait si gringalet, c'était en plein après-midi. Il s'est d'abord attaqué à mon amie en lui mettant la main aux fesses. Je lui ai dit de partir, et comme il nous hurlait dessus dans une langue que je ne parlais pas, j'ai joint le geste à la parole et je l'ai poussé légèrement à l'épaule. Alors il a bondi, m'a plaquée au sol, ses mains étaient partout sur moi. J'étais tétonisée, sidérée par sa force, sa violence, mais j'arrivais encore à crier. Mon amie essayait de m'aider mais il était déchaîné [...]. C'est alors que j'ai vu le deuxième homme arriver ; je me suis dit que c'était foutu, qu'on n'y arriverait jamais, qu'on allait mourir sous le soleil. Mais le miracle s'est produit : il m'a lâchée et s'est enfui. L'autre homme m'a aidée à me lever, à me rhabiller, et nous a dit que nous devions aller à la police. Il ne nous a pas reproché notre tenue de plage, notre imprudence, mes larmes qui ne s'arrêtaient plus. Il m'a dit que j'étais comme sa sœur, que cet homme n'en était pas un, que c'était un animal. Il nous a accompagnées au commissariat, qui était fermé, puis chez ma tante où j'ai passé des heures à essayer de me laver encore et encore sans jamais y parvenir. Les mains de cet homme paraissaient tatouées sur moi, pourtant il m'avait à peine pénétrée de son doigt... Ce jour-là j'ai compris trois choses : que n'importe quel homme même une brindille serait dix fois plus fort que moi et qu'il faudrait faire avec, qu'il existait deux catégories d'hommes : les *Homo sapiens* et les êtres humains, et qu'il faudrait apprendre à les identifier, que je n'étais pas coupable, même pas d'être en maillot de bain dans un pays musulman. [...] Les hommes aussi doivent agir contre les violences faites aux femmes, [...] ils sont tous concernés.

Jocelyne

Pendant vingt ans, j'ai subi un homme violent, pervers, destructeur. Aux violences verbales et physiques s'ajoutaient les rapports sexuels

« consentis » à coups de poing. Un travail de destruction porté à son paroxysme. J'en ai parlé, n'ai rien caché, pour revivre, la tête haute.

Julie – 32 ans

J'avais seize ans quand c'est arrivé, j'en ai le double aujourd'hui, et il y a définitivement eu une fracture entre l'avant et l'après : le temps de l'insouciance et le temps de l'errance (et aussi, heureusement, de la « reconstruction » et de la joie retrouvée, mais je ne crois pas avoir passé un jour de cette « deuxième vie » sans y penser). Après le viol, mes yeux se sont voilés. Moi qui étais gaie et gourmande, je suis devenue triste et sans envie. Fêtarde, je suis devenue asociale. J'ai coupé les ponts avec ma meilleure amie, je me suis isolée de tout ce et tous ceux que j'aimais, je suis devenue une automate. Je suis restée très bonne élève, parce qu'en classe au moins j'étais un cerveau et pas un corps. Je me suis mise à maigrir, j'étais incapable d'avoir des relations intimes avec un garçon, je ne supportais pas qu'on me touche. Pendant quatre ans, je n'ai rien dit, incapable de mettre des mots sur ce qu'il s'était passé, stupéfaite et humiliée, tellement honteuse de n'avoir pas su résister, de ne pas m'être sauvée. Parce qu'il n'y a pas eu de sang, il ne m'a pas tapée, il ne m'a pas menacée avec un flingue, il n'a même pas vraiment crié : il m'a « simplement » ordonné de me déshabiller, de me mettre à genoux, de lui faire une fellation, de me mettre dans telle et telle position, de faire ci et ça, en se comportant avec une telle autorité, comme s'il était dans son droit le plus total de me traiter comme un bout de viande, ou plutôt comme une poupée désarticulée qu'il pouvait manipuler à sa guise. J'ai effectivement réagi comme une marionnette, comme un lapin immobilisé par les phares d'une voiture, incapable de protester et de m'échapper. Une vierge même pas effarouchée, car je n'ai même pas crié tellement sa voix me terrorisait ; j'étais sous son emprise, comme si je m'échappais de mon corps pendant que cet inconnu s'en occupait. Le jour où c'est arrivé, il pleuvait, j'attendais le bus, une voiture est arrivée, le conducteur m'a demandé son chemin, puis m'a proposé de me déposer puisque c'était le trajet du bus, qui n'arrivait pas. Le type, l'air parfaitement inoffensif, avait l'âge de mon père, je suis montée. Il m'a raconté qu'un de

ses amis s'occupait d'une agence de mannequins, que je devrais faire des photos, qu'elles, elles savaient comment se comporter avec les hommes... Je ne voyais pas où il voulait en venir, j'étais d'une naïveté confondante, je n'avais jamais couché avec un garçon et je ne comprenais rien aux allusions sexuelles. Et puis sa voix a changé, il m'a pris la main pour la mettre sur son sexe, m'a ordonné de l'embrasser. Ça m'a dégoûtée, mais je l'ai fait. Puis il a arrêté la voiture, à ce moment-là j'ai voulu partir mais il m'a plaquée contre le mur, poussée dans un hall d'immeuble, a bloqué la sortie et commencé à me donner des ordres. Pourquoi lui avoir obéi ? Pourquoi n'être pas sortie de la voiture tout de suite ? J'avais très peur, certainement, mais je crois que cela va plus loin : dans *King Kong Theorie*, Virginie Despentes raconte l'étonnement des types qui l'ont violée quand ils ont découvert qu'elle avait un cran d'arrêt dans sa poche et qu'elle ne s'en était pas servie. Car tout, dans la société, nous conduit à cette scène où la fille, forcément fragile, forcément faible, se soumet au désir de l'homme, qui est dans son droit d'en faire ce qu'il veut. On grandit sans savoir quoi faire de notre féminité, alors que la virilité est partout. On se retrouve avec des seins, des fesses qu'on essaie de cacher, et le regard des hommes sur nous que l'on ne sait pas interpréter. On n'apprend pas aux petites filles à dire « non » mais à être dociles, et sages, et douces, et souriantes, et bien élevées. Alors qu'on devrait leur apprendre à se battre, à crier, à se défendre, à se méfier, à ne pas se laisser marcher sur les pieds ; leur dire qu'elles ont autant le droit que les garçons d'être là où elles sont. À défaut d'avoir pu s'exprimer, la violence que l'on porte toutes ne disparaît pas pour autant ; à la suite d'un événement traumatique comme un viol, elle se retourne contre nous. Par ailleurs, elle se transmet de génération en génération, si on n'en parle pas. J'apprendrai plus tard que ma mère, adolescente, avait été forcée de faire une fellation à un supérieur hiérarchique qui avait raccompagné en voiture (l'histoire se répète...) la jeune stagiaire qu'elle était, mais qu'elle « n'en avait pas fait tout un plat » et que « le passé, c'est le passé ». Pour ma part, je me suis mise à prendre des extasys, à sortir tout le temps, à ne plus travailler, à mentir, à esquiver. À vingt ans, je me disais : « Je suis morte et personne ne le sait. » Mais comment expliquer aux autres que l'on est en deuil de soi-même ? Comment leur dire la dépossession ressentie, la crainte d'être atteinte de schizophrénie, quand on ne sait même pas mettre des mots sur ce qui a eu

lieu ? Une émission de radio, consacrée au viol, a été le révélateur. En appelant au numéro donné dans cette émission, je me souviens avoir dit : « Je n'ai pas été violée, mais il s'est passé ça et ça... » À la fin de la conversation, la femme au téléphone m'a très doucement fait remarquer que ce que je décrivais était un viol. En parler a été une libération énorme. J'ai suivi une thérapie de groupe dans un centre, savoir que c'était arrivé à d'autres, parfois plus âgées, plus fortes ou plus expérimentées que moi, m'a beaucoup déculpabilisée, et donné la force d'en parler à mes parents et d'aller déposer plainte. Au commissariat, on m'a donné un classeur à consulter avec des visages de types déjà condamnés pour agression sexuelle. Quatre ans après, je ne pensais pas pouvoir identifier celui qui m'avait fait ça. Et pourtant, cela a été fulgurant. J'avais déjà tourné une vingtaine de pages, et son visage m'a tétanisée. Je l'ai reconnu instantanément. Une confrontation a eu lieu, qui m'a permis de me mesurer à celui dont les gestes et les propos m'avaient hantée pendant toute la fin de mon adolescence, et de réaliser que c'était un pauvre type, un lâche que j'aurais pu terrasser si j'avais su me battre. J'ai trouvé un avocat, qui m'a convaincue que c'était plus simple et plus rapide de passer en correctionnelle. À ce moment-là, cela m'a paru la meilleure solution, mais les faits auraient dû être jugés aux assises. Au moins ai-je eu la « chance » de pouvoir me confronter avec l'agresseur, ce qui m'a aidée à tourner la page. Même si, au fond, quelque chose a été irrémédiablement cassé, de l'ordre de l'innocence et de la confiance, que je ne retrouverai jamais tout à fait. Le viol est comme une pierre tombant dans un lac calme : il y a le bouleversement initial, mais surtout les cercles de perturbation consécutifs à l'entrée de la pierre dans l'eau, et tout l'environnement qui est affecté. En apparence, le calme perdure, mais des lames de fond ébranlent durablement les fondements de votre personnalité. Dans la décennie qui a suivi le procès, j'ai eu des amoureux, des histoires d'une nuit, mais c'était toujours « compliqué ». Parce que mon corps ne me concernait plus vraiment, que mon estime de moi était bousillée, je me laissais souvent faire, et plusieurs fois j'ai eu des relations alors que je n'en avais pas envie. En un sens, le viol continuait. Avoir entamé une psychanalyse l'an dernier m'a aidée à prendre conscience du schéma que je répétais et à arriver à dire « non », reprendre contact avec mes envies, mieux m'entourer et m'occuper de moi,

me dire que j'étais digne de considération. Ça prend du temps, mais on y arrive.

Anonyme

C'était l'été 1969 ; j'allais rejoindre en stop la communauté de l'Arche de Lanza del Vasto, le cœur plein de projets et d'idéal spirituel ; un homme a arrêté sa voiture pour m'emmener au lieu-dit ; au moment où j'ai ouvert la portière, j'ai hésité ; que n'ai-je suivi mon intuition. Aujourd'hui, c'est la première fois que j'écris au sujet de ce viol ; quarante-trois ans de souffrance, de thérapie, trois divorces, pour arriver enfin à briser le silence de cette horreur qui m'habite dans mon intimité la plus secrète.

« Le viol est un programme politique précis : squelette du capitalisme, il est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir [...]. Quand le garçon se retourne et déclare "fini de rire" en me collant une beigne, ça n'est pas la pénétration qui me terrorise, mais l'idée qu'ils vont nous tuer. [...] De la peur de la mort, je me souviens précisément. Cette sensation blanche, une éternité, ne plus rien être, déjà plus rien. Cela se rapproche davantage d'un trauma de guerre que du trauma de viol, tel que je le lis dans les livres. C'est la possibilité de la mort, la soumission à la haine déshumanisée des autres, qui rend cette nuit indélébile. Pour moi, le viol, avant tout, a cette particularité : il est obsédant. J'y reviens, tout le temps. »

Virginie Despentes (*King Kong Theorie*, 2006)

Lettre de colère

Ce soir-là, j'étais une petite fille. Je suis incapable de dire quelle saison [...]. Le temps s'arrêta ainsi que ma naïveté d'enfant. Ce soir-là, mes rêves se transformèrent en cauchemars. Ce soir-là, tu m'as sacrifiée. Ce soir-là, j'aurai dû ouvrir les yeux et te crier « *non* ». Ce soir-là, je me suis tue, et ce n'était que le début. Je sais, tu t'es excusé [...], je t'ai même pardonné avec le temps. Je sais, tu as payé [...], en espérant que la justice t'a sauvé de l'homme malade que tu as été. À présent, je dois [...] reprendre ce pardon. Pour sauver la femme qui est en moi. La souffrance danse avec la douleur depuis la première fois où tu as posé ta main tremblante et hésitante sur mes cuisses, à côté de ma mère. Et cette mère, qu'a-t-elle fait de ma première

plainte, cette plainte que j'ai désespérément formulée, enfant, afin de l'alerter ? J'ai besoin que tu me le dises. [...] Je ne reparlerai pas de ce qui s'est ensuivi, parce que je ne veux pas revivre ces traumatismes à travers mes écrits. Vingt et un ans après, après avoir gâché mon enfance, mon adolescence, mes études, mes relations sociales, amicales, amoureuses, ma sexualité et ma vie, je suis seulement capable de faire sortir ma colère de sa cachette, de ce lieu profond où elle demeure. Pour la ressentir dans mon vide. Je suis incapable de la vomir, de la cracher, de la hurler. [...] J'ai su à mauvais escient la contenir, la renier, la masquer, l'écraser par différents stratagèmes néfastes pour mon être. Aujourd'hui, je ne peux et je ne veux plus vivre ainsi, mon corps ne suit plus. Ce corps que tu as abusé, pénétré, souillé, que tu as sacrifié. Je ne veux plus ignorer ma colère, je veux la vivre et te la cracher à la figure. Je veux vivre, parce que la vie, c'est maintenant. [...] Accepte ma colère, prends-la et éloigne-toi avec pour qu'elle ne puisse plus reprendre place dans [...] son lieu de naissance. Cours vite, garde-la ou jette-la, peu importe, mais accepte-la. Je déteste Brel, je déteste Dire Straits, je déteste « Une maison bleue ». Heureuse que tu n'aies pas fredonné Brassens. Je bannis de l'audiothèque de mes enfants cette comptine, « Petit enfant, tu trouveras dans... ». [...] Je déteste les grosses cuillers, je déteste l'herpès. Voir mon mari cliquer à plusieurs reprises sur le bouton du frein à main me fait bouillir [...]. Je déteste être un bout de femme. Je déteste sentir l'excitation tremblante ainsi que la tachycardie de mon mari. Je déteste avoir besoin de prendre mon pouce et mon chiffon de Nylon afin de me rassurer lors de nos rapports sexuels, comme si je redevais cette petite fille que tu as abusée, pénétrée, souillée et sacrifiée. Je déteste l'homme que tu as été ou que tu es. Mais je dois accepter la rencontre de ces choses dans ma vie que je déteste. [...] Aujourd'hui, je dois vivre [...], avec les valeurs que tu m'as inculquées à travers la souffrance. [...] Et cette odeur de savon pour routard me hante les narines, je la hais, je l'aime. Ces doux sons de guimbarde, je les hais, je les aime. Ce son de guitare sèche, je le hais, je l'aime. La pelle dans notre coffre de voiture familiale, je la hais, je l'aime. Et ce nœud de pendu qui me suit tout le long de ma vie, je le hais, à cause de mon mal-être, et je l'aime, par l'utilité qu'il a dans mon quotidien. Quelle bêtise d'apprendre le nœud de pendu à celle que tu as abusée, pénétrée, souillée et sacrifiée ! [...] Je sais que je dois vivre chaque jour avec les conséquences de ton emprise

mais je sais que je ne suis plus obligée de vivre avec la colère. Tu as volé mon enfance, mon innocence, ma virginité, ma sexualité, mon corps, ma vie, mes limites, mes valeurs, mon quotidien, mes pensées, ma maternité, ma vie de femme, tu m'as volée moi, tout simplement. [...] J'aimerais te vomir, j'aimerais vomir ce virus. Accepte ma colère, prends-la et éloigne-toi avec pour qu'elle ne puisse plus retrouver le chemin de [...] son lieu de naissance. Cours, cours vite, encore plus vite. Garde-la ou jette-la, peu importe, mais accepte-la. [...] Aujourd'hui, je vais pouvoir avancer sereinement en slalomant à travers les conséquences, sur mon chemin de vie. Aujourd'hui, nous pouvons avancer sereinement sur notre chemin de vie. N'oublie pas, la vie, c'est maintenant. C'est maintenant que l'on écrit le passé. Aujourd'hui, je me donne le droit d'écrire mon histoire.

#jesuislunedelles

J'avais douze ans, lui dix-sept. J'aurais dû crier, sûrement, ses parents étaient dans la pièce d'à côté.

Lætitia

Violée en août 2009 par un chauffeur de taxi, je suis morte à l'intérieur. Humiliée, blessée, salie dans mon intimité, j'ai tout de même porté plainte. À ce jour, j'attends toujours de savoir s'il y aura procès ou non. La justice est lente, trop lente... Et en attendant je ne vis pas, je survis.

Magalie

J'avais douze ans. J'avais peur. J'étais seule. On m'avait dit que j'irais bien avec lui. J'avais dit « non ». On m'avait dit que c'était un passage obligatoire pendant les vacances, j'avais dit « non ». Il m'a emmenée dans sa chambre, a fermé la porte, et j'ai voulu hurler. Il a sorti un couteau et l'a

posé sur ma joue, il a fait de moi son objet. Le sang chaud qui coulait était un réconfort comparé à son corps qui suait sur le mien. J'avais seize ans. Il en avait dix-huit. J'étais amoureuse. Je le croyais. J'ai voulu tout lui raconter car il avait le droit de savoir. J'aurais dû me taire. Apprendre seule. Me relever seule. Il m'a frappée, m'a traitée de putain. M'a dit que je l'avais mérité. Le soir même, il m'a prise de force. Si un autre avait pu le faire, pourquoi pas lui ? Tout ce que j'avais tenté de reconstruire en quatre années s'est effondré sur ces belles paroles. Je n'étais plus rien. Juste un corps sans vie. Sans rien. J'ai fermé les yeux et attendu qu'un jour, enfin, cela s'arrête. Après tout, s'il le dit, c'est que je l'avais mérité. [...] Durant un an et demi, souffrance, torture. Chaque jour encore les mêmes gestes. Les mêmes mots. N'être qu'un jouet. Se haïr plus que tout être au monde. Croire que tout est notre faute. [...] Vouloir juste dormir un soir sans ces cauchemars incessants. Se regarder dans la glace sans se faire horreur, sans voir cette cicatrice, encore et encore. Un jour, on se demande si cela aura une fin. Si on pourra sourire à nouveau. Si on verra le bout de notre calvaire. Un jour, je me suis posé ces questions. J'attends encore la réponse.

Petite Marie

Pourquoi ? Aujourd'hui encore je me le demande. Pourquoi ? Par un doux matin d'automne, je suis partie confiante et pleine d'espoir en des jours meilleurs. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. [...] Je vous ai fait confiance, mais vous m'avez trahie. [...] J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Nous sommes arrivés, tout bêtement, j'avais révisé. Vous m'aviez promis la sécurité d'un meilleur emploi. Cet examen, je l'ai passé, j'étais fière d'avoir tout su. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Puis vous m'avez demandé d'aller signer des papiers. Vous étiez « haut placé » au ministère des Finances. Cinquante ans, vous auriez pu être mon père ! J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Vous avez poussé la porte, je n'ai pas eu le temps de crier. Vous m'avez frappée si violemment que j'ai perdu connaissance. Ce terrible regret de n'avoir même pas pu me défendre. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Je me suis réveillée, allongée sur un

matelas, face contre terre, pieds et poings liés, bâillonnée, entièrement dévêtue, tremblante. Sur un immense drap blanc, une tache de sang, j'ai compris. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Vous m'avez séquestrée, violée, torturée des heures entières. Indescriptibles et insoutenables souffrances. Corps meurtri. Pourquoi ? Je ne le saurai jamais ! Je voulais mourir, vous m'avez épargnée. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Examen réussi, vous m'avez proposé ce poste tant convoité. Naturellement, j'ai refusé, je sentais encore votre arme sur ma tempe. Une année de soins, abandon de mon métier de photographe et du flamenco. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. *Viol*, ce terrible mot tabou, j'arrive enfin à le prononcer. Des années de silence, de combat, mais aujourd'hui une grande force. J'ai réalisé que vous étiez un malade et que je n'étais en rien coupable. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans. Quel bonheur de ne plus être jugée, d'être enfin reconnue « victime ». Joie de pouvoir me regarder face à un miroir, sans aucune honte. Vous avez volé ma virginité, mais mon âme est restée pure, ma foi immense. J'avais la fraîcheur, l'innocence de mes dix-sept ans.

Martine

Trois ans et demi la première fois, par un « ami » de la famille, et l'odeur de la mort. Sidérée, amputée, impure, le silence familial, le silence pour moi, un corps et un cœur mutilés, la violence d'un mari, ses viols... Le difficile combat pour vivre. On oublie tout, on n'oublie rien, on ne s'y habitue pas.

Numéro vert Viols femmes informations :

0
800
05
95
95

Mishell

Ils ont détruit mon existence, ceux qui m'ont violée, ceux qui en ont profité et ceux qui étaient censés me protéger. Je suis remontée seule, totalement seule à la surface mais je ne sais toujours pas nager. Et je suis encore dans l'eau à me débattre. Et personne ne paiera pour ça !

Muriel

Comment se construire lorsque l'agresseur est celui qui doit vous protéger ? Que veut dire « papa », ce monsieur autoritaire qui me trouble du haut de mes six ans, lorsqu'il pénètre dans ma chambre, lorsqu'il me dit : « Ne le répète pas ou tu feras du mal à maman » ? Aujourd'hui, il me laisse la culpabilité de n'avoir rien dit, d'avoir gâché ma vision de l'homme, de ne pas pouvoir enfanter.

Mathilde

J'étais ivre, je suis allée me coucher. À mon réveil, ma vie avait changé. C'est à la suite de ma plainte que j'ai pu apprendre la vérité de ce qui s'est passé. Certains diront que je n'avais qu'à moins boire, et confondent les mots « inconsciente » et « consentante ». Mon agresseur reste impuni, et moi je me reconstruis petit à petit.

Lucie – 21 ans

C'était un soir de juin 2010. J'avais dix-huit ans, c'était la première année de fac, je venais de terminer mes partiels. Je n'étais pas très sûre de moi, je ne l'avais jamais été, complexée (entre autres) par mon corps et ma démarche claudicante. Pourtant, j'avais réussi à sortir en jupe, à surmonter la honte de ma jambe atrophiée. Cette année, je sortais beaucoup, je buvais

beaucoup, quittant enfin la maison des parents où j'étouffais. Ce soir-là, une amie m'avait suppliée de venir avec elle et un homme qu'elle convoitait. [...] Un ami de cet homme nous accompagnait. Nous avons bu quelques bières, j'ai dû tirer sur un joint à un moment. Nous sommes entrés dans un bar, cet ami m'a offert une bière. Je l'ai acceptée. [...] Je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison que je n'accepte pas cette bière ; féministe, je n'appartiens à personne. Je crois que je l'ai embrassé, comme ça m'arrivait relativement fréquemment lors des nuits que je passais dans les bars à cette époque. Vers trois heures du matin, je décide de rentrer chez moi, mon appart où je vis seule est à quelques centaines de mètres. Mon amie reste avec l'homme qu'elle convoite. Celui qui m'a offert une bière veut me raccompagner, il habite tout près de chez moi. Je refuse plusieurs fois, pas envie de coucher, je suis encore quasiment vierge, malgré les deux ou trois relations sexuelles que j'ai eues auparavant. [...] Il est très insistant pour que je monte chez lui, « juste cinq minutes ». Je finis par céder, en me disant que je n'ai qu'à partir quand je le souhaite. [...] J'ai un peu conscience du danger, mais je me dis que je suis dans mon bon droit. [...]

On monte chez lui. Il me montre sa carte de séjour, me parle de son pays, on boit un verre de vin, il me fait tirer sur un autre joint. À un moment je sens que j'ai trop bu, trop fumé, j'ai envie de vomir. Je me lève, il se met entre moi et la porte, et me crie dessus : « *Après ce que je t'ai payé, tu vas pas partir !* » Je le supplie de me laisser sortir, il me repousse du bras. Je me précipite à la fenêtre et vomis. Il mesure un mètre quatre-vingts, très musclé, je n'ai aucune chance. Je m'affale dans le lit, dans un état second, en priant pour qu'il me laisse en paix. Je suis incapable de réfléchir. Trois fois de suite, à dix minutes d'intervalle, je sens ses mains sur mon corps, je le repousse à chaque fois, le plus violemment que je peux, j'envoie des coups de pied dans l'air, incapable de viser. Il doit être sept heures du matin. À un moment, j'entends qu'il monte dans le lit, je me débats, je n'ai aucune force. *Black out*. Je me souviens juste qu'il enlève mes vêtements, que j'ai mal, très mal. [...] Un peu plus tard, je récupère mes habits, je sors, je ne sais pas comment, je parcours les vingt mètres qui séparent son appart du mien en pleurant, je vois les gens me regarder dans la rue. Je cours sous la douche, ma chair est meurtrie, j'ai envie de me vider de l'eau de Javel dans le vagin. Un peu plus tard, le jour même ou le lendemain, je retrouve mon amie, je lui raconte ce qu'il est arrivé, je prononce le mot viol. Elle me dit

que ça ne sert à rien de porter plainte, qu'elle-même a été violée, que ce n'est pas très grave. [...]

Depuis quelques mois ma conscience féministe s'est réveillée, je connais les chiffres. Une femme violée sur dix porte plainte, je décide d'être celle-là. J'appelle ma sœur pendant le week-end, ses amies, étudiantes en sciences humaines et sensibilisées au féminisme, me proposent leur aide. Le lundi, en revenant de chez mes parents (auxquels je n'ai rien dit, persuadée qu'ils n'allaient pas m'aider, et que ce dont j'avais besoin était des gens déjà acquis au mode de pensée critique féministe), je vais au commissariat, accompagnée d'une amie de ma sœur. La psychologue de la police me demande si j'ai des craintes, je lui dis que j'ai peur de ne pas être crue. Elle me répond sèchement que si j'ai peur qu'on ne me croie pas, on ne me croira pas. Ensuite, je vais dans le bureau de l'agent chargé du viol. Le bureau est très petit, il y a des affiches de rugby sur les murs. Je raconte les faits au commissaire, je ne suis que larmes depuis quelques jours. Je suis incapable de marcher seule dans la rue. Ses collègues et lui, tous rugbymans, me disent que, si j'avais été leur fille... quelle idée de mettre une jupe... on ne rentre pas chez les inconnus... Je leur cite sèchement les articles de loi concernant le viol, que je connais par cœur, et leur rappelle leur unique fonction, qui est de prendre ma déposition. [...] Ils me demandent la description physique de l'agresseur, je la leur donne. Réponse d'un policier : « Je note, un individu de race noire. » Puis ils m'engueulent, m'expliquent les critères d'un vrai viol : ça aurait dû se passer en pleine rue, avec des témoins, une caméra de vidéosurveillance à proximité, j'aurais dû venir au commissariat en n'ayant rien touché, ni à mes fringues ni au sperme du violeur, avec des coups sur la gueule. Ils m'emmènent à l'appart du violeur, qui est à la fenêtre et me voit débarquer dans la bagnole des flics. Il se met à hurler : « Je vais te tuer ! » Je suis terrorisée. Le policier me dit de me barrer, je cours, chope un bus, arrive chez l'amie de ma sœur. J'appelle le Collectif féministe contre le viol [...].

Le lendemain tôt, je vais au service médico-légal de l'hôpital public, à l'autre bout de la ville. [...] Je passe l'examen médical : la femme médecin me demande ce qui m'est arrivé. Je lui raconte, elle m'enfonce un spéculum dans le vagin, très brutalement. Je m'effondre en larmes. Elle me fait dégager dans le bureau d'à côté, chez la psy, « victimologue », assure l'écrêteau. Je lui raconte mon agression, en mentionnant les termes

« domination masculine », « patriarcat ». Réponse : « Qu'est-ce que vous avez dans la tête ? Vous êtes complètement folle. » Je crois rêver. Je vais retrouver mon amie qui m'attend dehors, je lui dis que j'ai effectivement l'impression d'être folle, que je dois l'être ; si l'État, la police, l'hôpital public [...] me le disent, ils doivent avoir raison. [...] Je retourne à la police l'après-midi, je leur donne le compte rendu de lésions, avec les mentions de déchirures, ils me rétorquent que ce n'est qu'un rapport sexuel un peu brutal, en aucun cas un viol. Ils me préviennent qu'ils sont allés voir le patron du bar, que j'étais bien avenante ce soir-là, que l'amie avec laquelle j'avais passé la soirée leur a dit que j'étais une « féministe avec des idées bizarres, que j'avais un problème avec les hommes ». Que ce n'est pas une raison pour faire chier le premier mec venu. Devant moi, un flic passe un coup de téléphone : « Oui, il dit qu'elle était consentante, alors qu'elle prétend qu'il l'a violée. » Le mec veut porter plainte contre moi pour diffamation, « maintenant, vous arrêtez vos conneries ». Je n'en crois pas mes yeux. Je gueule sur le flic, qui me reconduit à la sortie, « vous n'avez pas intérêt à revenir ». Le soir même, je rejoins ma sœur à Paris. Je suis restée plusieurs semaines à pleurer, les nerfs à vif, épuisée.

Quelques semaines plus tard, de retour dans ma petite ville de province, je l'annonce à mes amies. Elles changent de sujet et parlent des super affaires qu'elles ont faites pendant les soldes. Une autre réagit, me crache que je l'ai bien mérité, que je ne suis pas toute blanche et que ça la démange de me filer une baffe. Je ne leur adresserai plus la parole. Deux ans plus tard, elles ne comprennent toujours pas et considèrent que ça serait sympa que je mûrisse un peu et que j'arrête mes gamineries. [...]

Je pensais qu'il existait une justice, je connaissais les chiffres d'élucidation des viols, je les avais étudiés en cours de socio à la fac. J'avais appris, théoriquement, ce que veulent dire patriarcat, domination masculine, appropriation du corps des femmes. Maintenant je comprenais dans ma chair ce que ça signifiait.

Par la suite, je suis restée deux ans avec un homme qui, devenu à moitié fou, me menace depuis que je l'ai quitté. Lui aussi m'a violée, il y a un an. Je dormais, j'ai été réveillée par la douleur, il était en train de me pénétrer. J'ai pleuré sur le moment mais je n'ai pas crié, je n'ai pas remué, je me suis laissée faire, tétanisée. Le lendemain, il ne s'est rien passé. J'ai oublié pendant des mois. Moi, la féministe toujours prête à dénoncer la

domination masculine, j'ai intériorisé que mon corps ne m'appartenait pas. Le devoir conjugal est toujours en vigueur en 2012. Une de mes forces pour m'en sortir, en plus du soutien de ma sœur et des deux ou trois amies qui m'ont crue, a été le féminisme, qui m'a permis d'objectiver ce que je vivais, de mettre des mots sur ce qui m'arrivait, et de me décharger de la culpabilité et de la honte. Savoir que nous sommes des dizaines, voire des centaines de milliers par an rien qu'en France, qu'il y a un système d'oppression derrière ces corps, ces têtes, ces vies brisés. Que j'ai été violée, pas parce que je l'ai cherché, pas parce que je suis une petite allumeuse inconsciente – et d'ailleurs, aurait-ce été le cas, je n'aurais aucune raison d'en avoir honte – mais [...] parce qu'il était temps de me remettre dans le droit chemin : non, Lucie, tu ne peux pas impunément être femme dans cette société, et si jamais tu enfreins la règle et que tu crois avoir le droit d'aller où tu veux avec le taux d'alcoolémie que tu veux et la jupe que tu veux, tu as tort. Ton corps ne t'appartient pas. Et quand bien même tu obéis, quand bien même tu dors dans ton appart avec ton copain légitime, ton corps ne t'appartient toujours pas. [...] Si tu es avec lui, ça veut dire qu'il te plaît et que tu veux te faire baiser. Tout le temps. [...] Les hommes ont des besoins, petite, on est là pour ça. J'ai réussi à identifier mon traumatisme, [...] je m'en suis très rapidement débarrassée, je suis forte, forte de toutes ces femmes sacrifiées, et de l'espoir qu'un jour le viol soit inconcevable, qu'un jour avoir un vagin ne signifie pas être un sous-humain, forcément coupable de ce qui lui arrive.

Cha

L'argument : « Maintenant que tu m'as allumé, faut aller jusqu'au bout ! » Du sang, partout.

Françoise

Âgée d'environ une dizaine d'années (je suis incapable de me souvenir de l'année), j'ai été violée par mon frère. Durant plus de quarante ans, j'ai

gardé ça pour moi, enfoui, caché, pour oublier. Allant même jusqu'à lui demander d'être le parrain de mon premier fils. Au cours d'une psychothérapie, j'ai pu en parler. Il a fallu encore dix années pour que j'arrive à en parler à mon autre frère et à ma sœur. Aujourd'hui, à soixante-deux ans, j'en ai parlé à ma mère... qui a eu pour seule réaction de fermer les yeux et de se boucher les oreilles pour ne plus entendre ! Malheureusement, je ne suis pas la seule victime de cet individu. Sa propre fille aussi, et une jeune fille élevée par mes parents, et d'autres suspicions. Le délai de prescription étant écoulé, aucune action n'a pu être menée contre lui. Ce viol a détruit ma vie, impossible d'en ressortir indemne, même si l'on fait bonne figure. Quant à sa fille, elle est complètement détruite.



des viols sont commis de jour

Nathalie – 41 ans

J'ai dix-huit ans... Bien sûr que c'est sympa que le meilleur ami de mon père vienne me chercher à la fac pour me ramener à la maison. Il veut faire un détour et passer chez lui récupérer des papiers ? Bien sûr, c'est possible. Alors pourquoi, à cet instant, une intuition me dérange, ce genre d'intuition qui alerte d'un danger ? Il fait beau ce jour-là. Je rigole comme

j'ai l'habitude de faire, surtout quand j'ai peur. Nous montons dans son appartement, et là les choses vont très vite. La porte est fermée à double tour, je ne dis rien et vis un moment non désiré. J'ai trente-trois ans. Je viens de raconter cette scène à mon analyste, et je suis encore en colère contre moi-même. Pas question de se victimiser, après tout « qui ne dit mot, consent ». J'ai quarante et un ans aujourd'hui et je suis enfin apaisée et libre... libre pour désirer, libre pour aimer.

Nathalie – 42 ans

Je me bats depuis cinq ans avec un souvenir atroce qui m'est revenu en mémoire et que j'avais complètement enfoui pendant plus de trente années. J'ai été abusée par mon oncle alors que je n'avais que cinq ans. Pas de violence, pas de menaces, juste du chantage affectif. La petite fille que j'étais n'a pas su et pas pu dire non à la demande de cet homme qu'elle aimait comme un frère. Aujourd'hui je porte encore la honte et la culpabilité de cette histoire. Lui n'a jamais été inquiété puisque je n'ai pas parlé à cette époque. Lorsque j'en ai parlé à mes proches il y a cinq ans, j'ai senti que je mettais tout le monde en difficulté. Ils auraient préféré que je me taise. Mon agresseur n'a jamais voulu reconnaître que je disais la vérité : il a menacé de se suicider après que j'ai parlé sans jamais vouloir se confronter à mes accusations ni à mon regard. La justice ne peut plus rien pour moi car il y a prescription. Je ne serai jamais reconnue victime... et le chemin est très long et pénible. Je suis marquée à jamais dans mon âme. Il ne faut plus que cela arrive ! Il faut écouter et croire celles et ceux qui parlent.

J.-J. – 28 ans

Tout s'est terminé pour moi le soir de ma majorité. Il y a dix ans, donc. Depuis, je ne sais que lancer des bouteilles à la mer. Ma vie n'est qu'une imposture. Porter plainte... à quoi bon ? Le faire payer ne me rendra pas ce que j'ai perdu, ce qu'il m'a arraché, ma vie, ma féminité, ma virginité. Depuis, je n'ai qu'une confiance superficielle en l'être humain. J'ai donné,

après cela, mon corps à qui voulait le prendre ; salie, je n'ai aucune estime de moi ; je ne vois personne lorsque je croise un miroir. J'ai peur, souvent. Parfois, je sens son odeur, je vois ses yeux, sur moi, je sens ses mains sur mon corps, et je me revois, inerte, incapable de lutter. Je me sens coupable. Ma tête a quitté ce soir-là mon corps. Depuis, elle erre. Je ne parviens pas à avoir d'enfant. Comment un être pur peut-il sortir d'un endroit où le mal est entré ? Et puis il y a eu les « peut-être l'as-tu cherché ? », et le trophée qu'il a emporté, une pince en forme de fleur qui ornait mes cheveux. Vivre après un viol n'est pas vivre mais survivre. Je pense à vous toutes, à vous tous (on oublie souvent que des hommes sont aussi victimes de cette barbarie). En ce qui me concerne, il n'y a pas eu d'avant, il y a en revanche un après. Sombre. Que je ne dépasserai que le jour où je parviendrai à donner la vie.

Ninon

Ma petite Marie a vingt-sept ans aujourd'hui, et sa vie de femme est loin d'être un long fleuve tranquille. Elle nous a annoncé, à son père et à moi, alors qu'elle venait de fêter ses dix-huit ans, qu'elle avait été violée, l'année de ses douze ans. Elle n'a jamais voulu faire aucune démarche contre son agresseur, dont elle ne nous a jamais révélé l'identité. Nous, ses parents, avons été bouleversés par cet événement qui a marqué au fer rouge la vie de notre fille. Nous portons le poids de n'avoir rien vu lors des faits alors que nous aurions dû. Tout est devenu clair quand nous avons su : son adolescence agitée, son refus d'aller au lycée, sa tentative de suicide et son instabilité sentimentale et affective. Moi, sa mère, je me débats encore avec ma culpabilité et mes souvenirs qui me rappellent qu'un jour, moi aussi, alors que j'avais à peine huit ans, un vieil homme, allongé dans un lit, à la veille de sa mort, demandait à la petite fille que j'étais de le masturber. Les deux personnes à qui j'ai parlé sont ma sœur qui s'est moquée de moi (à l'époque) et mon mari qui partage ce secret depuis des années. Je tenais à parler pour être solidaire de tous les destins brisés des femmes et des hommes qui n'ont pas la force de raconter, afin d'avoir une chance de se

reconstruire. Je voulais leur demander de refuser ce silence, qui protège les vrais coupables.

Marie-Ange – 50 ans

J'ai cinquante ans. Moi, j'ai été violée par mon père. J'avais neuf ans, et jusqu'à l'âge de treize ans. J'ai appris il y a trois ans par des anciennes voisines que ma sœur jumelle avait été violée à douze ans. Mais ma sœur s'est suicidée, à vingt-cinq ans... J'ai enfin porté plainte contre mon père mais prescription. Tant qu'il y aura prescription, on ne pourra pas se soigner.

Sand – 41 ans

Je venais d'avoir dix-neuf ans. Vingt-deux plus tard, ce qu'il en reste, ce sont la peur, et les mots : les mots prononcés par mon agresseur mais aussi les mots soupçonneux du policier qui a enregistré ma plainte. S'est ensuivie une enquête, j'ai dû retourner sur les lieux des faits, guetter, cachée dans la voiture des policiers, si je l'apercevais. L'enquête n'a jamais abouti, malgré les nombreuses informations que j'avais fournies aux policiers, car j'avais passé une partie de la soirée avec mon futur agresseur. Je connaissais son prénom, sa nationalité, le cercle d'amis et certains lieux qu'il fréquentait (dont celui où a eu lieu le viol, une « boîte » clandestine). Sept ans après l'agression, devenue mère, j'en parle avec le père de mon enfant (déjà au courant depuis longtemps) et il décide d'appeler le commissariat qui avait entendu ma plainte pour savoir comment l'enquête n'a pu aboutir avec les nombreux éléments fournis, et surtout pourquoi on ne m'en a jamais informée. On lui répond que l'inspecteur X chargé de l'enquête n'a jamais exercé dans leurs services (!). Aujourd'hui, il y a prescription. Il me reste la peur et les mots, ces petites phrases assassines qu'on a un jour prononcées à votre rencontre et qui restent à jamais gravées. Les mots qui font peur et les mots qui font honte.

Soizic

J'avais vingt-sept ans, il était « thérapeute ». J'allais mal, il a profité de moi, de ma confiance, de ma détresse, et a détruit quelques années de ma vie. De longues années pour oser porter plainte, treize ans exactement pour être capable d'en parler. Des faits prescrits, la loi est ainsi faite, alors que les traces des actes ne s'effacent pas. Porter plainte m'a libérée, les traces sont là, peu de jours sans que j'y pense, mais ne pèsent plus. Le coupable, c'est lui. Je suis maintenant dans la vie, je vis.

Sylvie

Je suis une morte-vivante au milieu des vivants depuis que j'ai été violée. Je me suis installée dans un silence tenace pour me protéger des autres et pour que l'on ne me mette pas d'étiquette. Ce choix m'a isolée des autres qui n'ont pas compris mon désert affectif et ma boulimie de travail. Ce qui m'a sauvée : le procès et l'attitude des policiers formidablement compréhensifs et révoltés. Du côté de la justice, cela n'a pas été pareil, et l'épreuve a été terrible. Je n'ai pas peur de la mort, je la considérerai comme une libération, enfin.

Jeanne – 50 ans

Mon premier souvenir, je suis dans un champ de maïs, hauts. Je suis allongée. Je crie et me débats. Ils me déshabillent et rient. Ma mère, avertie (par qui ?), arrive, m'attrape par le bras et me gronde. Je traverse ainsi le village. J'apprends qu'être une fille peut être honteux. J'ai cinq ans, ils en ont quatorze.

Quelques années passent, j'ai huit ou neuf ans. Un après-midi de grève d'usine, il fait beau. Ma mère me conduit au lac du parc. Beaucoup d'enfants y jouent. Moi aussi, avec mon bateau gonflable. Maman bouquine assise dans l'herbe. Une situation exceptionnelle, si chouette. Que d'eau,

que d'eau : il faut que j'aille aux toilettes. Du monde, et personne, en fait. Mon tour. Un adulte entre avec moi, alors que j'ai ôté mon maillot ; il m'embrasse, partout. Puis il part. Surtout ne rien dire.

Je fais du stop, j'ai dix-huit ans, j'ai décidé de traverser la France en 1981. Je découvre le sordide, je découvre les hommes. C'est laid. Ma guérison ? Lorsque ma fille me dira que l'amour, c'est beau.

Martine

Beaucoup de mal après cinquante ans à dire que le meilleur ami de mon père s'est livré à des attouchements sexuels sur moi alors que j'avais environ sept ans. Je n'en ai jamais parlé, j'avais peur et j'avais honte ! Aujourd'hui, après cinquante ans, je n'ai rien oublié et ne peux, ne pourrai jamais pardonner. Ma vie sentimentale a été une catastrophe.

Zineb

Voilà vingt années que mon monde s'est écroulé : du stade d'enfant, je suis passée à celui d'objet. L'objet d'un autre différent mais pourtant si ressemblant. L'objet d'un désir qu'il tentait de réprimer mais qu'il a fini par laisser s'exprimer. Bientôt cela fera dix années que mes proches ont été mis au courant. Dix années durant lesquelles ils n'ont de cesse de m'interdire d'exister, car accepter cette réalité reviendrait à assumer leur part de responsabilité. Six années, voilà le temps qui s'est écoulé depuis ce procès, et ma vie semble tout aussi désorganisée. Alors, je vous demande, encore combien d'années avant de vivre et non pas survivre ?

Anonyme

Douter, c'est bien le mot. Douter de la vérité, douter de sa propre innocence. Vivre dans une prison de silence, une prison qui ne fait pas de

bruit mais dont toi tu entends bien les échos incessants.

Personne ne peut amoindrir la saleté, personne pour se délivrer du fardeau, ne rien dire, jamais rien dire. Parler ou se taire, souffrir ou souffrir [...]. C'est un meurtre, c'est un assassinat, et nous sommes mortels.

Comment vivre, renaître, alors que la vie a disparu ? Depuis plus de trois ans, c'est un cadavre qui vit pour moi, et je ne sais pas si un jour on me réanimera.

Isabelle A.

En parler, un acte symbolique. Difficile de ne pas se murer dans le silence. Le mutisme de la société pèse lourd. Seule devant l'inavouable, pourquoi n'ai-je pas crié ? Parce que mon esprit refusait de croire ce que mon corps subissait. Phénomène bien connu des psychothérapeutes : la dissociation. Pour se protéger, l'esprit abandonne notre corps, on ne ressent alors plus rien, on veut provoquer un « bug », que ça s'arrête, qu'il en finisse ! État de choc, l'impression que l'esprit ne veut plus réintégrer ce corps sali, souillé. Vite une douche ! Regagner son cocon, se glisser sous la couette, dormir pour effacer les images, ne plus penser, ne surtout pas penser. Reprendre sa vie là où elle en était avant, comme si de rien n'était. Trois semaines avant de pouvoir parler à quelqu'un. Trois mois avant d'avouer un crime qui n'est pas le mien. Responsable mais pas coupable. Responsable d'être allée à ce pot de départ d'un collègue pompier pour m'enivrer. Besoin de me faire mal, la perte de mon bébé trois ans auparavant me déchire encore le ventre.

« Quand nous parlons de **“briser le silence”**, les gens conçoivent parfois ce **“silence”** comme superficiel, comme s'il y avait de la parole – du bavardage en fait – et par-dessus cette parole un niveau superficiel de **silence**, qui serait affaire de bienséance ou de politesse. Il est vrai qu'on apprend aux femmes à être belles et à se taire. Mais le **silence** dont je parle est plus profond : il va au cœur de la **tyrannie**, de sa nature. Il existe une **tyrannie** qui dicte non seulement qui peut dire quoi mais particulièrement ce que peuvent dire les femmes. Il existe une **tyrannie** qui détermine à l'avance qui n'a pas le droit de parole, une **tyrannie** où l'on enlève aux personnes le droit de dire les choses les plus importantes pour elles sur la vie. »

Andrea Dworkin (1995)

Je veux boire ce soir. J'assume, j'ai bu. Il a profité de cet instant de souffrance ultime, rare moment de faiblesse. Je suis entrée chez les pompiers il y a dix-huit ans pour battre ce père violent sur son propre terrain. Erreur de jeunesse, à vingt ans on se révolte.

Combat vain, je n'ai jamais été respectée en tant que femme dans ce milieu misogyne. Je n'aurais cependant jamais imaginé être violée par un de mes collègues. Un de ces bons pères de famille, gentil, dévoué, serviable. Un collègue tout aussi gentil, serviable. Je n'ai rien vu venir. Il m'a même déclaré qu'il rêvait de moi quand il prenait sa douche. Allant jusqu'à me suggérer : « Pourquoi ne changerais-tu pas d'équipe pour que l'on fasse "ça" toutes les nuits ? » Comme si j'étais partie prenante de ses fantasmes et que j'allais donner suite à son délire. Ulcérée, écœurée, je ne trouvais même pas de mots pour hurler, appeler à l'aide. J'étais venue me saouler, faire taire cette douleur atroce comme une bombe qui m'avait perforé le ventre, je voulais pleurer mon bébé seule. Au petit matin, je suis rentrée vidée. Vidée de toute substance. Je n'existais plus. Je ne ressentais plus rien. Plus rien n'avait d'importance. Il ne m'a pas fait mal. Il ne pouvait pas me faire aussi mal que la mort de mon enfant ; rien n'aurait pu plus me toucher. Il a juste détruit le peu d'estime de moi qui me restait encore. Aujourd'hui, j'ai pris la décision d'arrêter ce métier. Je ne crois plus aux valeurs humanistes. L'image du héros, sachez-le, est un leurre. Jamais une femme ne sera respectée dans sa chair, au sein de cette corporation. Il a « tiré son coup » et s'en est retourné à sa petite vie tranquille de bon père de famille. Moi, j'ai payé triple peine : ma vie personnelle anéantie, ma vie professionnelle réduite à néant, et financièrement le début d'une galère sans fond. Aujourd'hui, je quitte donc ce métier sans regret. J'ai vendu ma maison. J'ai rencontré quelqu'un qui a su m'écouter, m'aimer avec mes failles abyssales, et nous partons faire un tour d'Europe, puis un tour du monde. J'ai choisi de ne pas porter plainte, un procès, c'est sale. Ma victoire sera d'être heureuse, de vivre intensément, de ne pas laisser cette histoire régenter ma vie. Je suis plus forte et plus humaine qu'eux. Ils ont eu ma peau mais ils n'auront pas mon âme. La colère est destructrice alors soyez doux avec vous-même. À vous tous et à vous toutes qui me lirez, je dis merci, je vous invite à parler pour qu'ensemble, un jour, les choses changent. Ne laissez personne diriger votre vie. Chacun a ses failles, mais il

a aussi la force en lui de les surmonter. On devient ce qu'on veut être. Je veux être une belle personne.

Josette

Je parle pour mes petits-enfants qui subissent des viols de la part de la concubine de leur mère depuis quatre ans avec la complicité de leur mère. La justice a classé l'affaire sans suite. Mais où est donc la protection des enfants ? Je voudrais que cela cesse et que mes petits-enfants retrouvent leur dignité.

Lilou

C'est dès l'âge de huit ans que mon beau-père a commencé ses attouchements, et ça a duré jusqu'à mes dix-huit ans, où je suis partie de la maison. Jusqu'en 2010, où là j'ai tout révélé à ma mère, et l'engrenage de la justice s'est mis en route. Il a pris douze ans de prison et il m'a fallu plus de deux ans de psychothérapie pour m'en sortir. À cause de tout ça, j'ai failli briser mon mariage. C'est tellement dur de dire ces horreurs devant un jury. Maintenant, je peux dire que je suis fière de moi, que je suis fière d'avoir osé parler et de m'en être sortie...

Mathilde

Je ne veux plus parler. Juste crier ma colère et mon désarroi. Je ne le voulais pas, mais j'ai fini par parler. Je n'ai pas eu l'impression d'être entendue, juste écoutée, quelquefois. J'ai cru que porter plainte me donnerait le droit à un peu d'aide.

Du commissariat au tribunal en passant par l'Unité de consultation médico-judiciaire (l'UCMJ), pas d'association, pas de psychologue spécialisé. « Les voix du silence » : ce silence n'est pas le nôtre. C'est celui

qui reste quand on a osé avouer. Je me sens coupable, oui. Mais je ne me sentirai pas coupable de me taire.

Une bouteille à la mer

Nous portons notre « honte », notre « culpabilité », notre « mort d'âme », notre « fardeau », notre « douleur », notre « impuissance » et surtout notre *silence*, et la plupart du temps seules ! *Pourquoi ?* Parce que même encore aujourd'hui, en 2013, vous prenez conscience que parler est un luxe que vous ne pouvez pas toujours vous permettre, car nombreux sont encore ceux et celles qui jugent les « victimes » ! Pas seulement en doutant d'elles, ou en pensant qu'elles ont « provoqué », mais tout simplement parce que les gens ne vous voient plus comme des « êtres humains » à part entière mais vous collent une étiquette !

Vous passez de personne bien à « cas social » ! De personne « normale » à personne « à problèmes »... Il m'est arrivé de parler de ce qu'on m'a fait, et j'ai constaté, à mes dépens, le changement du « regard » de l'autre. Il n'y a pas pire chose que ce « regard » !

Nous sommes toujours humaines ! Nous ne devons pas juste *parler*, nous ne devons pas juste *briser le silence*, nous devons être *entendues, écoutées, acceptées, comprises*.

Ma vie s'est arrêtée il y a trente-quatre ans mais mon cauchemar a continué et continue, car personne ne me voit ni ne m'entend ! *Derrière les plus beaux sourires peuvent se cacher les plus grands maux*.

Il est grand temps que cela change, alors oublions tous ces « gens » et crions haut et fort « *stop* » ! [...] *Nous serons plus fortes ensemble !*

Papillon

J'ai été victime d'un pédophile quand j'étais petite fille, en rentrant de l'école. Je le connaissais, c'était un « grand », le fils du voisin. On l'appelait car il allait reprendre la ferme de son père, et mes parents l'admiraient ou l'enviaient, je ne sais pas. Je n'ai rien dit, je ne pouvais pas,

jusqu'à maintenant. Trente-cinq ans après, où la mise en mots est possible, après une dépression et les traitements qui vont avec. Je ne suis pas encore sortie du tunnel mais je peux maintenant en parler et comprendre pourquoi je me suis toujours sentie anormale, sale, avec un corps qui n'existait pas et pas encore. J'espère que vous publierez ce témoignage et que surtout ce sera utile pour briser le silence et les tabous des violences faites aux femmes, aux hommes et aux enfants. Merci.

Anonyme

Viol, la loi : minimum quinze ans de prison ferme. Mais combien de condamnations inférieures, en pourcentage de tous les procès ? De toutes les condamnations ?

Laurence

Il y a dix-neuf ans, je pense. Un entretien avec un homme qui m'est recommandé. *Homme* influent qui devait m'aider à trouver du travail. Très rapidement, il sort une arme et me fait répéter que je dois me plier à tout ce qu'il me demande. Je ne me souviens plus de son nom. Je m'étais empressée d'oublier. Il y a un an, tout est revenu à la surface.

Aude

J'ai vécu l'inceste de l'âge de quatre ans à onze ans de la part de mon grand-père. Je ne peux plus l'appeler comme ça... je parle de « l'autre ». « L'autre » m'a manipulée, traitée comme un objet. Je n'étais rien pour lui, un simple corps où il pouvait se faire ses propres films.

Moi, enfant, je ne comprenais pas. J'étais terrifiée. Je n'arrêtais pas de me dire « est-ce normal ? », « si maman te laisse avec lui, c'est qu'il est gentil ». Comment s'en sortir ? Comment survivre à ces violences qui

détruisent une partie de son âme ? J'essaie tous les jours de me raccrocher à ce que je peux. C'est dur... J'ai de nombreux troubles psycho-traumatiques. J'essaie plein de méthodes pour m'en sortir... mais que c'est dur !

Marie Ange – 57 ans

Je vous écris aujourd'hui pour vous parler de ma fille Anne, trente ans, maman d'un petit garçon de neuf ans.

Ma fille fut victime de mon beau-père (le second mari de ma mère) entre quatre et seize ans (cela s'est arrêté lorsqu'elle a enfin décidé de parler, quand elle s'est aperçue que le monstre s'en prenait aussi à son petit frère, Théo, trois ans et demi au moment des révélations).

Nous n'avons jamais rien soupçonné tant cet homme est manipulateur. Surtout, il a le pouvoir de se faire aimer de tous. Bref, nous pensions que la justice allait le punir vu que ma nièce avait parlé, mais elle s'est aussitôt rétractée quand elle a vu la réaction de sa famille.

Selon les expertises judiciaires auprès des tribunaux,
10 % seulement des violeurs souffrent de pathologies psychiatriques.

Cet homme a été si bien défendu par son avocat qu'il y a eu non-lieu ; nous avons fait appel de cette décision, mais comme cet homme est une pupille de la nation [...], nous n'avons pas pesé lourd dans la balance du juge, et la parole de deux enfants n'a pas été entendue.

Aujourd'hui, ma fille a pris quarante kilos, elle menace toutes les trois semaines de se suicider, elle est très agressive envers moi – je suis son défouloir. Et ma santé ne me permet plus d'encaisser, je suis à bout et n'arrive plus à lui venir en aide ; elle mène la vie dure à tout son entourage, elle est écorchée vive. À la moindre contrariété, elle part en vrille !

J'aimerais tellement retrouver ma fille, mais à ce jour, l'envie de disparaître également me trotte dans la tête. Déjà, le fait de n'avoir pas su la protéger... et de ne trouver aucune solution à toute cette souffrance. Que dois-je faire et comment peut-on encore se projeter dans l'avenir avec un tel poids sur nous tous ? La famille entière est en détresse, ses frères, mon

mari, nous sommes tous très mal ; notre vie a basculé en 1998 avec cette révélation qui nous a tous mis K.-O.

Sophie – 50 ans

J'avais seize ans, lui aussi. Il m'a sodomisée dans un garage souterrain. Je le considérais comme mon meilleur ami d'enfance. J'ai hurlé *non* sous la douleur, mais je ne me suis pas défendue, alors que j'étais aussi forte que lui. Je n'ai jamais compris pourquoi, même après dix-sept ans de psychanalyse payante et inutile. Je ne serai jamais celle que j'aurais dû être, j'ai raté ma vie, je ne travaille pas. J'étais brillante à l'école, ma sexualité est morte, ma santé va mal, je n'ai pas d'amis, je reste chez moi. J'ai cinquante ans.

Colette – 52 ans

Enfin, je peux m'exprimer : oui, j'ai été violée. J'avais huit ans. Par mon père et mes deux frères et ce, jusqu'à mes seize ans. C'était l'horreur : mon père était ivre, mes frères handicapés.

Aujourd'hui, j'ai cinquante-deux ans et un fils de vingt-deux ans. J'ai vécu avec le père de mon fils peu de temps, trois ans seulement. Je souhaite désormais venir en aide à des personnes dans le même cas que moi [...]. J'ai trouvé un exutoire en écrivant des poèmes. Mais ma famille pense que je suis folle, je n'ai plus de contact avec elle.

Émilie – 32 ans

« Si ta grand-mère apprenait notre secret, elle pourrait en mourir. »

Moi, Émilie, j'ai été agressée sexuellement et détruite psychiquement. Pas violée par mon agresseur, mais abusée sexuellement entre ma sixième

et ma dixième année. Le coupable était mon grand-père paternel. J'ai vécu l'inceste.

Moi, petite Émilie, j'ai aussi été agressée par l'indifférence, par le silence et par la gêne de ma famille en réponse à mon profond mal-être. La famille réduite, car seuls mes parents et ma sœur aînée sont au courant. Je n'ai effectivement rien dit à ma grand-mère pour la protéger.

Vingt ans après, je crois encore que je peux la tuer si je lui avoue mon secret... Étouffée dans l'œuf. J'avais à peine six ans. J'étais déjà dépossédée de mon corps, de mes pensées et de mes émotions. Finalement, c'est moi que le grand-père était en train de tuer...

J'ai six ans. J'aime mon grand-père, mais pas les moments où je me retrouve sous ses draps. J'aime pas quand Mamy m'abandonne seule avec lui en s'endormant tout près dans la chambre à côté. J'aime pas non plus le matin quand elle se lève pour aller préparer le petit déjeuner et que je ne peux pas me lever pour l'accompagner. Je déteste me réveiller à côté du GP et le sentir respirer. Je déteste savoir ce qu'il va se passer, ces mêmes gestes qu'il va répéter, son odeur qui me donne la nausée... Je ne veux pas l'entendre me parler, je ne veux pas savoir l'effet que je lui fais. Je déteste ce qu'il est en train de me faire et de m'imposer. Je n'aime pas être obligée !

Mais je fais plaisir à mon GP. Précisément parce que c'est mon GP. Et parce qu'il me répète sans cesse qu'il m'aime et sait parfaitement me laisser penser que je suis sa préférée. Je le laisse faire, alors que j'étouffe de ne pas arriver à lui dire *non*. Alors que je sens que ce n'est pas normal et que quelque chose ne va pas. Je ressens plein de choses en même temps, tout se mélange et je n'arrive pas à suivre une direction. Je ne sais pas ou plus ce qui est bon pour moi... alors je finis par « m'éteindre » en mettant de côté ce que je ressens. Je m'éteins parce que trop de sentiments confus et contradictoires sont en moi. Je m'éteins et m'abandonne à sa folie. Je ne sais plus, mais le GP a l'air de savoir, lui... Il est déterminé, et je vais le laisser décider. Et me bouffer. Aucun adulte pour dire que ce n'est pas normal que la marionnette que je suis partage son lit ! Pour dire que la toilette intime, ce n'est pas normal qu'il me la fasse. Des adultes éteints, eux aussi... nuls. Je finis par m'habituer et ça tient. On est fort quand on ne ressent plus rien, quand on s'arrête de penser. Les mois... les années suivent.

J'ai dix ans. On est le soir du 6 décembre 1990 et, pour la première fois, je dis *non* au GP. Au lieu de passer la nuit dans son lit, comme lui et mes parents l'avaient gentiment prévu, je change le programme et lui demande de me ramener chez moi. Il me raccompagne et je me cache pour ne pas lui dire au revoir. J'entends qu'il me cherche, ma mère est avec lui. Il repart et je ne le reverrai plus jamais. Il s'est fait renverser par une voiture ; il est mort sur le coup. Je finis par tout oublier.

Je suis une ado en profonde dépression, mais ça passe inaperçu. Je réussis mes études, poursuis brillamment ma formation en piano au conservatoire. J'ai des amis, un petit ami... Tout fonctionne en apparence. Pourtant, depuis l'enfance, j'ai des comportements bizarres ; je me masturbe dans le salon, je touche à mon tour les autres enfants, je les excite. Je deviens lui... Adolescente, mon humeur est anormalement instable, je suis excitée, arrogante et trop sûre de moi. Et l'instant d'après, je suis amorphe, en boule sur une chaise et effroyablement vide. Je commence à fumer, j'arrête de manger et avale les coupe-faim de ma mère. Rien. Je laisse traîner une lettre sur mon bureau expliquant que j'ai envie de m'enfuir... *Rien*. Je finis par contracter un ulcère à l'estomac à l'âge de dix-sept ans, puis la maladie de Crohn à vingt ans. *Toujours rien*... Je sens que je déconne, cependant personne n'a l'air de penser comme moi. Je m'en veux d'être celle que je suis. Et je me sens coupable de ne pas être comme eux, d'être différente. Alors pas d'autre choix que d'étouffer ce que je ressens et ce que je pense. Comme ce que j'ai fait, des années plus tôt face au GP. J'apprends à mon tour à tuer la personne que je suis. Et c'est une réussite.

J'avais besoin d'être prise en charge, d'être soignée et soutenue. Que l'on me voie et qu'on m'entende. Il ne s'est rien passé de tout ça. Cette négligence de la part de ma famille qui a fait la sourde oreille a été un traumatisme supplémentaire. Mon salut, à ce moment-là, je le dois à mon premier amour... À seize ans, je rencontre J. [...] Ensemble, on découvre la force de l'amour. La vie et l'humour. Il m'a aimée, protégée, et j'étais comme enveloppée de son écorce. Il est le premier à me donner de l'amour bienveillant, de l'amour véritable, et à me respecter. À m'entendre et à m'observer de toute sa bienveillance. J'ai su lui donner mon amour aussi. Je lui confie mon secret qu'il est le premier à recueillir. Sa réaction me rassure

beaucoup, car rien ne change... Il continue à m'aimer et je l'aime de plus en plus fort pour ça.

Mais mon passé me rattrape et, au bout de presque trois ans de nous, je commence à aller très mal. J'essaie de lui dire mais je n'y arrive pas. [...] Je lui parle de « celle qui est au fond de moi », qui finira un jour « par être là »... J'ai l'impression de devenir dingue. Je commence à l'attaquer et je vais loin. J. continue de me donner tout son amour. Il me donne alors que je n'y arrive plus. Et je finis par ne plus pouvoir recevoir de lui. Je lui en veux, je crois, de continuer à m'aimer alors que j'ai besoin de l'agresser. Alors que je déteste ce que je deviens avec lui... Je couve ma première poussée de Crohn. J'étouffe et j'ai peur de cette haine que je sens monter en moi. J'ai peur de ce dont je suis capable. Cela commence à « lâcher », et c'est à la fois contre moi et contre lui. Je finis par le quitter froidement.

Et je fuis ma région et ma famille. Je venais tout juste d'avoir vingt ans, je vivais seule à M. et je n'allais pas bien du tout. Après avoir quitté mon premier amour, j'ai sombré... La vie en moi m'avait littéralement quittée. J'étais vide et morte. J'étais terrifiée. Je n'ai plus eu mes règles pendant sept mois, j'ai mis six mois à m'en rendre compte. Mon corps me signifiait ma souffrance, mais c'était comme s'il n'était pas là. Je l'oubliais, puis le maltraçais à mon tour. La petite fille brisée en moi me hurlait son angoisse mais, comme les adultes avant, je l'ai ignorée. [...] J'étais devenue son bourreau. [...] J'étais coupée en deux. Déconnectée de moi-même et en parfaite détresse. Vide, éteinte et trop ravagée pour comprendre. Du vide en moi, j'ai été pleine de haine et de colère. Méprisante à l'égard des hommes, particulièrement de ceux pleins de vie et d'amour, que j'aurais pu aimer. Pis, ceux qui voulaient m'aimer ! J'étais vivante mais dans la destruction de l'autre et de moi-même. Cette violence en moi, elle a duré des années. Autant de temps passé à me détester...

J'ai trente-deux ans aujourd'hui. Je ne suis jamais retournée vivre dans ma région près de ma famille d'origine. Je n'ai jamais revécu l'amour non plus. Je vais mieux mais je sais qu'il m'en faut peu pour exploser. Cela fait dix ans que je suis en thérapie et que je me bats pour ma survie. Aujourd'hui, pour apprendre à vivre. De nombreuses fois, j'ai voulu en finir. Ma survie, je la dois à mes précieux amis qui, sans jamais vraiment comprendre ni savoir ce que j'endurais, m'ont donné leur amour – ils ont reçu le mien ; rien n'est possible sans l'amour, je le sais aujourd'hui –, à

mes amies qui m'ont permis de me sentir comprise. Respectée et respectable. À mes différents pysys aussi... J'aurais pu quitter ce monde. Quitter cette non-vie. J'aurais pu devenir folle aussi.

Je suis devenue psychologue. Mon enfance m'a rendue plus forte, plus humaine, plus sensible à moi et aux autres. [...] Mon expérience m'a permis de réaliser que je devais être ma plus forte alliée. Et j'apprends à avancer main dans la main avec la petite fille abîmée que je porte en moi. J'ai compris que je n'avais plus à avoir honte. Que je n'avais plus à me cacher ni à me taire quand je ne vais pas bien. J'ai compris que je ne suis pas une coupable et que je n'ai pas à tout supporter. J'ai compris que je suis fragile. Que je dois accueillir et accepter ma vulnérabilité. Je ne veux plus être régie par ma peur et jouer à « la forte », quand automatiquement je suis méfiante [...]. Parce que j'ai encore peur qu'on profite de moi. Parce que j'ai peur aussi qu'on me rejette ou qu'on ne m'accepte pas telle que je suis. J'ai compris que mon passé fait de moi une femme particulière à protéger. À défendre. Et que je suis la première à devoir prendre soin de moi. J'ai accepté d'être marquée par mon passé. D'être en colère encore parfois. Abattue et meurtrie d'autres fois.

J'ai reconnu la petite fille brisée et abîmée, je la porte en moi. J'apprends à prendre soin d'elle et à la protéger. À la rassurer quand elle me crie qu'elle a peur. Je la console et lui apprends à avoir confiance en l'adulte que je suis. Je sais que je lui fais du bien quand je parle d'elle. Quand je lui donne la parole comme je l'ai fait plus haut. Je souhaite qu'elle retrouve sa douceur et toute cette vie en elle. Et quand l'adulte que je suis est terrifiée, quand j'ai peur de m'écrouler, ou quand je ne suis plus en mesure de la soutenir, je peux demander à mes proches amis et à mon psy de me rassurer. De prendre le relais. Je dois me battre aussi pour l'adulte que je suis, pour révéler la femme en moi. Pour libérer ma sexualité et ma féminité.

96 % des auteurs de viol sont de sexe masculin

& 91 % des victimes sont de sexe féminin

STATISTIQUES CONCORDANTES DU MINISTÈRE DE LA JUSTICE ET DU CFCV,
COLLECTIF FÉMINISTE CONTRE LE VIOL

C'est mon but personnel. Pour ne plus avoir peur. Être heureuse et m'épanouir.

[...] J'essaie de mettre les bouchées doubles, précisément parce que j'ai été maltraitée. C'est ma revanche sur ma vie telle qu'elle a été jusqu'à là. La conséquence heureuse, il en faut au moins une, de ce passé morbide. Je voulais dire aussi que rien n'est possible sans être aidé, [...], et sans parler. J'apprends beaucoup des témoignages que je lis. Je me sens moins seule et cela me fait beaucoup de bien. Je réalise que j'accepte d'être une victime. Comme les femmes qui témoignent ici, comme celles qui parlent ailleurs, et celles qui gardent le silence. Je suis moi aussi une victime de violences sexuelles. Une *victime*, et non une coupable. Ce que j'ai toujours refusé, j'en prends conscience aujourd'hui. C'était comme m'avouer vaincue, je crois. Ou risquer de m'effondrer sans jamais pouvoir me relever... et mourir, réellement cette fois.

Moi, Émilie, j'ai subi l'inceste. J'y ai survécu. Moi, petite Émilie, j'ai aussi survécu à l'abandon comme à la négligence de ma famille d'origine. On ne m'a jamais dit qu'on était désolé de ce qu'il m'est arrivé. Désormais, je ne veux plus d'amour qui me violente ou qui me tue.

Moi, Émilie, j'ai survécu à la haine destructrice et mortifère. À partir de maintenant, je veux [...] une vie pleine de vie. Je veux des relations où il y a de la place pour tout le monde. De l'amour qui fait du bien et qui rend vivant. J'ai été morte plein de fois. Aujourd'hui, je veux vivre.

Thérèse

Obtenir qu'il n'y ait plus prescription pour les actes d'agression sexuelle... Cette loi est une loi d'hommes, or ils ne peuvent ignorer l'attente, la gestation, le renoncement, la décision, l'hésitation, le renfermement, ce magma d'oubli, de fuite et de honte qui fait l'alambic pénible et aléatoire qui distillera peut-être un jour la vérité. Des années passent, de stupeur rendant stupide, de doute rendant inquiète, de dégoût rendant muette.

[...]

C'était en famille ou presque, c'était souvent, par un homme docte et discret qui avait toute la confiance de ma mère, c'était dans des lieux retirés mais pas vraiment, c'était bref mais interminable, ce n'était plus le temps

réel. Le plus inquiétant est peut-être les décennies où rien ne s'est manifesté, à peine remémoré.

Mais un homme tendre et aimé a pu faire ressusciter le cadavre puant des épisodes « particuliers ». M'a manqué un lieu où déposer ma rage, ma clameur, mon verdict, car l'agresseur est mort depuis trente ans. Sa tombe me semblait le seul lieu possible : taguer, écrire, dénoncer, obliger les gens du village à savoir. Écrire sur la pierre, sur son nom, dessiner des grossièretés, ses grossièretés.

Mais je ne suis pas Antigone, je ne touche pas aux tombeaux. Il me manque un lieu officiel de déclaration de sa culpabilité. Changez la loi ! Seul le relais de l'acte juridique peut nous décharger de notre épreuve !

Florence

Ma vie a changé il y a onze ans. Le fils d'une amie a été violé par son grand-père. Inimaginable. L'information me parvient au travers du téléphone de la part de sa mère. Elle dit les mots, raconte ce que son petit garçon lui a dit avec ses mots d'enfant de trois ou quatre ans. J'entends ces mots [...] et je reçois les images de mon propre viol, qui remonte du fond de ma mémoire.

Impensable, et pourtant je m'entends dire à mon amie : ça m'est arrivé à moi aussi. Voilà pourquoi ce déséquilibre, cette peur, cette soumission induite au masculin, cette rébellion contre les hommes et contre toute injustice en général.

Mais les images sont partielles. Je voudrais me souvenir et puis je ne veux pas. Mon corps, lui, est bloqué, il ne veut pas se souvenir, il m'interdit de sentir ce que font les événements de la vie, il reste dans la sidération de ces agressions. Autour de moi, j'en ai parlé aux gens qui me sont proches et qui me paraissaient pouvoir entendre, à ceux qui ont des enfants afin qu'ils les avertissent.

Dans leurs yeux, l'effroi et la peur réapparaissent comme un miroir de ce que j'ai enfoui en moi. Je voudrais le hurler mais je ne peux pas.

La petite Sara – 32 ans

J'ai gardé mon secret pendant plus de vingt ans, c'est la première fois que je vais le raconter. J'avais onze ans, j'ai fait une fugue de chez moi car j'étais une enfant battue par sa mère. Deux hommes m'ont suivie et m'ont amenée avec eux dans un immeuble. Ils disaient que leur tante allait prendre soin de moi et j'y ai cru. Ils m'ont violée, m'ont menacée et je n'ai rien pu faire. J'avais peur, ils voulaient me ramener chez d'autres hommes pour continuer – mais un homme m'a sauvée.

J'ai trente-deux ans, je vis avec ça tous les jours. J'ai fait dix tentatives de suicide, je m'automutile. Je suis seule et perdue, mais je me bats pour vivre.

Virginie

Viol : ce mot fait mal, ce mot détruit, mais il ne faut pas s'arrêter à cela pour faire changer les choses, il n'y a qu'une solution : libérer la parole. Il faut en parler, il faut s'entraider ; ce sont toutes nos histoires, nos vécus, notre force de vivre qui nous permettront d'avancer. On n'oublie pas, on apprend à vivre avec.

Petite fille

Aussi loin que je m'en souviens, j'étais en CP ou CE2, trop jeune, c'est une certitude... C'était mon père. J'ai vu la violence envers nous, ses enfants, envers ma mère, son épouse. J'ai vu la saleté qui incrustait notre habitat. J'ai supporté les attouchements, j'ai supporté les manipulations, le chantage. J'ai grandi la peur au ventre, peur du moment à venir, peur aussi que cela continue et que je finisse par tomber enceinte. Peur du regard des autres, de celui de ma mère à qui je n'ai jamais pu parler. Peur des moments sans ma mère, car cela représentait un risque de sévices.

Maintenant je n'ai toujours pas confiance en moi, je m'accroche pour trouver un sens à ma vie, pour ne pas me sentir inutile dans ce monde qui m'a vue grandir. J'ai choisi de parler quand j'avais treize ans. Je ne pouvais plus supporter de « vivre » dans ce contexte familial. Un père violeur, qui m'a contrainte à lui faire des choses, une mère qui n'avait pas de gestes d'affection, un grand frère qui commençait à suivre le chemin du père... Parce que j'étais une fille je suis devenue l'objet sexuel de mon père et bientôt celui de mon frère. Il fallait que cela cesse.

J'ai parlé, je me suis retrouvée seule. Ce moment n'a pas été facile, je n'ai été soutenue par aucun membre de ma famille. Ma propre mère m'a fait du chantage après le rendez-vous chez le gynéco : « Si ton père va en prison, je me suicide. » J'ai immédiatement voulu me rétracter, mais heureusement le gendarme était très professionnel, il ne m'a pas abandonnée. Je n'ai jamais évoqué mon grand frère devant la justice. Mon père a été arrêté, interrogé, il a avoué. Après avoir vu son avocat, il s'est rétracté, il a nié. Il a ajouté qu'il avait dit cela « pour rentrer rapidement à la maison et tout oublier ». Jusqu'au bout, il aura été pervers.

Il est allé aux assises, je m'en suis pris plein la gueule, mais j'ai pu compter sur mon éducateur et sur mon avocat. Je ne peux pas dire que j'ai gagné, car il n'y a rien à gagner. Mon père a été condamné à dix ans de prison, il en a effectué la moitié... La prison n'a rien changé, il a juste appris à être encore plus manipulateur. J'aurais aimé que ma famille, que ma mère me reconnaissent comme une victime, comme la victime de mon père. La société l'a fait, mais cela ne me donne pas une famille. Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir parlé, même si ce n'était pas facile. Le procès n'a pas effacé les souvenirs. Jugé, affaire classée, mais pour qui ? Pas pour moi qui dois faire avec ça tous les jours.

Dans ma relation de couple, certains éléments resurgissent et pourtant mon compagnon n'y est pour rien. J'en voudrais toujours à mes parents d'avoir été ce qu'ils étaient, de m'avoir mise au monde pour ne pas m'aimer comme on doit aimer ses enfants. Ce que je regrette le plus, c'est de ne pas avoir eu d'explications de leur part. Je ne dis pas qu'il y a des excuses à tout cela, je voudrais seulement comprendre ce qui les a conduits à agir de la sorte, au-delà de leurs pathologies.

Quand j'étais petite, on disait entre autres que j'étais une pipelette, maintenant j'entends souvent que je suis courageuse, ou que je l'étais. Ma

vie est un combat pour m'en sortir, comme on dit. Pouvoir m'épanouir dans ma relation amoureuse, pouvoir exercer mon travail et comprendre un peu plus la nature humaine.

Lydie

Tout a commencé lorsque j'avais trois ou quatre ans. Ma mère travaillait souvent de garde à l'hôpital. Mon père que tout le monde adore, que tout le monde admire pour sa générosité démesurée, sa « beauté » et sa joie de vivre, savait jouer de ça. Je l'admirais aussi car, petite, je le trouvais déjà « papa poule ».

Mais il avait un vice que je ne décelais pas trop. Il me demandait de venir faire la sieste avec « papa », me posait sur lui et se masturbait en me frottant contre lui. C'est plus tard que j'ai compris quelle était cette grosseur qui me dérangeait.

Beaucoup plus tard, à mes quatorze ans, il a recommencé à me demander si je voulais qu'il me montre des choses d'adultes. C'étaient ses termes. En me frôlant la poitrine, il réitérait sa demande, un soir, deux soirs, jusqu'à ce que j'éclate en sanglots et qu'il arrête. Tout cela m'a bloquée dans la vie.

À neuf ans, c'est l'ami de ma grand-mère qui a abusé de moi d'une autre façon, plus violente. Lorsque je l'ai dit à ma mère plus tard, à mes dix-sept, puis vingt-cinq, puis trente ans, elle n'a jamais réagi et m'a demandé de ne plus parler de ça, alors que c'est elle qui « portait la culotte », qu'elle a un très fort caractère connu de tout notre entourage, et que mon père a reconnu les faits.

Ma sœur de quarante ans a subi un peu la même chose de mon père, l'a révélé, mais adore toujours mes parents. Je le vis mal. Heureusement, j'ai un mari formidable et je suis enfin enceinte, de huit mois. J'ai ma chance.

Lucie

Parce qu'il est difficile pour moi d'écrire, je préfère exprimer mon silence, mon incompréhension, mon explosion par la peinture. Ce « non-dit » est une destruction silencieuse, il se répand avec le temps, prend toute sa place dans votre corps, dans votre tête.

Cette vérité, beaucoup préfèrent ne pas la voir ni l'écouter. Continuer à nier et accentuer le tout. Cela se caractérise par une violence, une autodestruction qui, encore une fois, sont regardées par tous. Cette sensation d'être un pantin mais d'une apparence plus humaine que ce jouet. Ses fils tenus par les membres de votre famille qui vous manipulent le cerveau de manière à vous taire...

Maman, beau-père, grande sœur et vous autres, vous m'avez laissée m'enfoncer. Vous avez su, vous m'avez vue me consumer moralement et physiquement. La vérité était certainement trop déchirante, trop gênante ! Oui, une jeune fille avait le droit de crier, de s'écrier et aujourd'hui d'écrire ces gestes qui ont été faits sans mon consentement. Mais tout cela gêne ! Le besoin d'une reconnaissance que *oui* j'ai été victime, que *oui* vous avez nié !

Laure – 28 ans

J'avais presque dix-huit ans. Déjà dix ans que ce garçon avec qui je sortais depuis quelques jours a abusé de moi. Maintenant, il est marié et père d'un enfant. Et moi... je suis incapable de regarder un homme et de m'investir dans une relation tant l'humiliation me colle à la peau. Inconsciemment ou non, je reste emmurée dans la souffrance, le silence et la *fuite*.

Élyse – 18 ans

Treize ans. Un père absent. Le refuge dans l'amitié, un « ami-papa » de dix-huit ans, un ami en qui on a confiance. Treize ans, c'est encore l'âge de l'enfance, de l'innocence et, finalement, de la naïveté.

L'acte inconnu, incompris : « Qu'est-ce que tu fais ? ! – C'est normal, laisse-toi faire. C'est normal. » Un an et demi de manipulations, de violences, d'humiliations, de questions informulées, de honte de soi-même : « C'est normal, ne t'inquiète pas, tu n'as pas à te plaindre, c'est normal. » Le secours d'un véritable ami qui m'ouvre les yeux sur l'horreur, et l'anormalité. La délivrance, mais aussi le glissement dans la culpabilité et l'angoisse. La honte, terrible, le mensonge par omission, surtout ne rien dire ! L'angoisse, intense, ne plus supporter ni la solitude ni le contact physique.

Cinq ans après, épaulée par l'amour et l'amitié, mais toujours dissimulée face à ma famille, je n'ai (je crois) plus honte, j'apprends à me respecter, et mon plus grand désir est d'apprendre à faire confiance à l'autre. Parce que non, ce n'est pas normal.

Céline

J'avais cinq ans, je n'étais qu'une enfant que l'innocence a quittée à cet instant... Il m'a fallu vingt et un ans pour le dire ! Ça fait cinq ans que la justice traîne des pieds, ça fait soixante-dix ans qu'il vit sa vie librement.

Il en faudra encore des années pour pouvoir un jour aimer mon corps meurtri, sali. Mais je suis là, avec cette peine souterraine qui ne m'empêchera plus de sourire tellement la vie est belle, et je prendrais tous les cadeaux qu'elle a à offrir.

Marjolaine

J'avais dix-neuf ans et je croyais que, pour être une fille cool, il fallait « séduire » un nouveau mec en boîte chaque jeudi soir. Mais qu'est-ce qu'il fallait en faire une fois qu'ils voulaient à tout prix baiser ? J'aurais été un peu nulle, un peu coincée, de leur dire de se rhabiller, même si moi je n'avais pas envie. Et eux ? Est-ce que ça leur semblait normal de s'activer sur une fille immobile, couchée sur le dos, qui regarde ailleurs ?

Maintenant je sais dire non, mais c'est trop tard, ma sexualité est cassée. Je la répare lentement.

Marie-Amandine

Le procès en correctionnelle est passé, je suis contente du résultat, du moins autant qu'on peut l'être lorsque son père avoue durant le procès qu'en fait, il vous a bien violée. Mais puisque la parole de la victime n'est pas primordiale et que c'est la première fois qu'il le dit, ça n'est finalement pas si grave. Agression sexuelle par ascendant sur mineur de moins de quinze ans... C'est drôle comme la justice peut trouver de longues phrases qui minimisent l'individu. Agression sexuelle par ascendant sur mineur de moins de quinze ans...

Mais ce que cela désigne en réalité est [...] terrible ! Sans parler du viol et de ce qu'il implique. Tout a commencé à ma sortie de la maternité, celle de ma mère en fait. J'avais quelques jours. Avez-vous déjà vu un bébé de quelques jours ? C'est quasi asexué, tellement petit, fragile, qu'on voudrait le prendre dans ses bras avec toute la délicatesse du monde pour le rassurer, le protéger...

Agression sexuelle par ascendant sur mineur de moins de quinze ans... Ma protection ne le concernait pas [...] et son désir, lui, était là ! De ces quelques jours à mes huit ou neuf ans, voilà ce que recouvrent ces mots !

Agression sexuelle par ascendant sur mineur de moins de quinze ans... Ils cachent aussi la répétition des événements, sur ma petite sœur, la honte, celle de l'avoir surpris avec elle mais de m'être détournée, la douleur,

physique, psychologique, morale, les années de reconstruction, pas terminée...

Agression sexuelle par ascendant sur mineur de moins de quinze ans... Que faire à présent ? La vie me semble si vide. Comme si la fin annoncée de mes souffrances me plongeait dans une nouvelle dépression. Et je m'en veux ! Que faire quand tout s'écroule ? Se reconstruire. Mais quand tout est là, prêt, le bonheur à portée de main, plus de combat ni de douleur. Pourquoi suis-je incapable de l'apprécier, me poser, me reposer ?

Viol... Le vrai mot, celui qui fait si peur, celui dont on a honte malgré tout ! Viol... Nous sommes des milliers, peut-être des millions et pourtant il reste là, ancré en nous ! Non, il ne nous définit pas, non, il n'est pas une fin en soi mais voilà... Viol... Il n'y a pas que soi que cela touche, c'est notre vie, nos rêves, nos attentes, nos comportements qui sont chamboulés. Notre propre existence et ses valeurs intrinsèques sont remises en question voire niées.

Viol... A-t-on le droit de vivre « normalement » après ça ? Sera-t-on capable de lire un jour ces chiffres, affolants, sur les « violences faites aux femmes » sans se sentir concernée, touchée, bouleversée, déboussolée et pour ma part en proie à un effroi sans nom ?

Viol... Oui, je suis là, pas malheureuse, pas franchement heureuse non plus, mais « je n'ai pas à me plaindre ». « Pas à me plaindre »...

Violeur, agresseur, monstre, pédophile, père incestueux, obsédé, pervers... Viol, agression sexuelle, atteinte sexuelle... Victime... Il y aura toujours moins de mots pour nous alors...

J'ai été violée.

#jesuislunedelles

C'est mon oncle et mon parrain, je l'aimais. Puis l'horreur est arrivée. Maintenant je le déteste, je voudrais qu'il soit mort.

Seules 9,3 % des victimes portent plainte notamment parce que dans 80 % des cas l'auteur des viols est connu de la victime, ce qui pourrait amener, selon certaines associations, le nombre réel de viols à 100 000 par an.

Alexandra – 21 ans

J'ai vingt et un ans. De mes quatre ans (je crois... je ne sais plus) à mes sept ans, j'ai été abusée par mon demi-frère. Le plus dur pour moi, [...] c'est d'avoir tout oublié. Car j'ai mal, je me sens perdue, en colère en permanence, mais je suis incapable de me souvenir exactement de ce pourquoi j'ai mal, je ne suis plus sûre de savoir ce qu'il m'a fait...

Mélodie

Aujourd'hui tout va bien, je n'ai pas pensé à ta vieille gueule.

Aujourd'hui tout va bien, je sais que même sans procès je me reconstruirai.

Aujourd'hui tout va bien, je me sens épaulée.

Aujourd'hui tout va bien, je peux prononcer le mot « violée ».

Aujourd'hui tout va bien, et j'espère que demain sera pareil.

Aujourd'hui tout va bien, ou presque.

Audrey

Comment en parler alors que personne ne sait ? J'avais cinq ans, il en avait quinze. J'étais en week-end dans sa famille avec mon père. La nuit, il s'est introduit là où je dormais et il m'a dit que c'était normal. De cette expérience, je ne veux rien me rappeler mais je sais...

J'avais sept ans, j'explique à ma cousine de dix-huit ans ce qu'il m'est arrivé. Elle me dit de le prouver en ne saignant pas lorsqu'elle m'enfonce quelque chose dans mon intimité. Après, elle m'oblige à lui faire des choses en m'expliquant que c'est normal. Je suis une enfant, le sexe, je ne sais pas ce que ça représente, elle est de ma famille, c'est une femme, je peux lui faire confiance, non ?

À douze ans, un homme me suit alors que je suis seule dans un magasin, il en profite pour me mettre les mains aux fesses et pour me

glisser des propos salaces à l'oreille ; je ne suis même pas encore une femme.

Lorsque je comprends tout ce que cela veut dire, tout ce qu'on m'a fait et que j'ai accepté par excès de confiance, j'ai honte de moi et culpabilise, ma vision de la sexualité est déformée.

Il faudra attendre dix ans pour que j'accepte de me voir comme une victime sans pour autant en parler autour de moi, dix ans pour réapprendre à dire non et à ne plus me voir comme un objet. Aujourd'hui, j'aspire juste à passer ne serait-ce qu'une journée sans y penser.

#jesuislunedelles

Bonjour, monsieur. Vous savez, si on a envie de quelqu'un, on le lui dit, on ne la touche pas dans son sommeil.

Nathalie

J'ai été abusée sexuellement par un ami de ma famille entre trois et dix ans. Tout m'est revenu en lisant un livre et j'ai eu comme des flashes. J'ai cherché dans ma tête et je me suis rappelé certaines scènes. Je vais voir un psy pour m'en sortir car la douleur est toujours là et latente, il faut apprendre à vivre avec. J'ai cru un temps avoir tout imaginé mais, lorsque j'ai contacté la petite fille de cet homme, elle m'a confirmé avoir elle aussi été abusée par son grand-père. Le violeur est décédé, sinon j'aurais porté plainte contre lui. J'espère que ce témoignage pourra aider quelques-unes à surmonter cela, car dans certains témoignages la souffrance est toujours là. Seul le temps peut vous faire oublier.

Fabienne

J'avais une dizaine d'années, la première fois. C'était un voisin qu'on nous faisait appeler « Tonton Jacques ». Lorsque je l'ai dit à ma mère, elle m'a rétorqué : « C'est normal, il est encore vert, et cela fait des années qu'il n'a plus de relations avec sa femme. »

Durant des années, elle nous a mis en situation de danger, nous laissant seules avec lui. Moi et ma sœur. Il est mort depuis longtemps. Pas ma mère, qui n'a eu de cesse durant des années de me parler de lui comme d'un homme « bien ».

Plus tard, lorsque j'en ai parlé à mon père, je lui ai demandé ce qu'il aurait fait, si je l'avais dénoncé auprès de lui. « Rien, je crois », m'a-t-il répondu.

Anonyme

Pendant toutes ces années... une chape de plomb sur tout ça. Je voulais croire que tout cet amour sale était du bel amour. Encore aujourd'hui, je ne peux en dire davantage... J'ai trop honte d'avoir subi... de n'avoir rien dit...

Gisèle M.

J'ai été victime d'abus sexuels et de viol de l'âge de sept ans et demi jusqu'à l'âge de quatorze ans. Mon beau-père (le second mari de ma mère) a abusé de moi durant toute cette période, faisant de moi son jouet et son souffre-douleur. Il m'a menacée de tuer ma mère et mes frères et sœur si je parlais, et j'ai gardé le silence durant des années.

Des années d'enfer, une enfance volée, une âme en mille morceaux. Puis un jour la force de porter plainte et la réponse de la justice : « Les faits sont prescrits. » Aucune enquête de moralité, rien, un violeur libre de continuer ses actes odieux !

Que dire de ce torrent de boue qui coule en nous, on se sent sale, humiliée, détruite et, alors que nous avons pris « perpet », les ordures qui nous ont violées continuent de vivre en toute impunité. Ce n'est qu'à l'âge de quarante ans que j'ai pu entamer une thérapie. Mais la blessure est là... cicatrisée. Jamais guérie.

#jesuislunedelles

Je n'en ai encore jamais parlé à personne. Trop d'horreurs en même temps. Peur de l'avenir. Peur de l'amour. La reconstruction est longue et difficile.

« Je le dis parce que je crois que ce qu'on ne dit pas, on ne le voit pas, on ne le reconnaît pas, on ne se le rappelle pas. Ce qu'on ne dit pas devient un secret et les secrets souvent engendrent la honte, la peur et les mythes. »

La dramaturge américaine Eve Ensler, auteure des fameux Monologues du vagin, exprime ainsi la raison pour laquelle elle a révélé avoir été violée par son père.

Chia

Quand on se rappelle à vingt-cinq ans des images anormales,
Quand on lutte pour ne pas y croire,
Quand on comprend enfin qu'elle est là, la dernière pièce du puzzle,
Quand on décide de parler,
Quand autour les oreilles se bouchent et les yeux se ferment,
Quand l'agresseur crie à la maladie mentale,
Une horrible impression de ne plus avoir pied dans la réalité,
L'angoisse ajoutée d'avoir tout inventé,
Reste un vide. Juste un vide.

Le Petit Prince

Aujourd'hui, j'ai trente-sept ans. Ma vie est détruite, depuis l'âge de onze ans. J'ai subi l'inceste par deux de mes frères. L'horreur. Depuis ce jour, je n'ai qu'une envie : mourir. Ma vie de famille brisée, ma vie tout simplement brisée.

Je suis maman d'une petite fille de bientôt douze ans. Elle a l'âge que j'avais. Par conséquent, tout revient en mémoire, et c'est l'enfer au quotidien. Suivie par un psy depuis plus de vingt ans, sous cachets, en invalidité, dans l'incapacité de travailler, divorcée depuis trois ans à cause de mon passé.

[...]

Aujourd'hui, je me bats pour que ma fille ne vive jamais cela. Mais ma vie est pour toujours détruite. Je suis anéantie de l'intérieur et de l'extérieur, car mon corps parle pour moi : je pèse cent dix kilos, rien de tel pour faire fuir les hommes et ne plus être agressée.

Mais je ne me supporte pas. Malheureusement, l'inconscient interagit malgré nous. Le viol, c'est l'enfer, la destruction aussi désastreuse qu'une guerre. J'ai le sentiment d'avoir un rat qui me mange de l'intérieur, je le sens dans mon vagin, c'est l'horreur et la douleur au quotidien. Je n'en peux plus.

Alda

C'était en juillet 2012. Chez lui. On avait eu une histoire très brève. On n'avait jamais couché ensemble. Là, ça a été du « sexe par surprise » ; il n'a pas utilisé de préservatif. Cent kilos se sont abattus sur moi sans que je puisse réagir.

Je suis sortie de mon corps, j'ai attendu que cela passe. Lui s'était transformé en une sorte de bête, un monstre. Pas de mot, pas de caresse, on est juste tel un pantin désarticulé, une chose, l'objet de sa satisfaction criminelle. Avant, j'étais en confiance, maintenant je ne suis plus rien.

J'ai porté plainte, pris un traitement par trithérapie, fait tous les examens à l'hôpital. La plainte a été classée comme étant « insuffisamment

caractérisée ».

Voilà, le viol n'est pas assez caractérisé... Dois-je me constituer partie civile ? J'ai peur, j'ai honte, et j'ai envie de le tuer !

Christine S. – 49 ans

J'ai été victime de viols collectifs en 1977. Mon histoire ressemble à celle de Laura (une des femmes qui témoignent sur la plateforme www.viol-les-voix-du-silence.fr). Et cela me bouleverse énormément.

J'ai été abusée pendant près de deux ans parce qu'ils me menaçaient ; lors d'un viol atroce (plus de vingt violeurs âgés entre seize et vingt ans), la police a été appelée par des voisins inquiets des cris venant de la cave de mon immeuble, un samedi après-midi du mois d'avril.

J'étais terrorisée. J'avais peur de dénoncer mes bourreaux. La police en a conclu que j'étais consentante. Ils ont cependant arrêté l'un des protagonistes.

Malgré le déménagement dans une ville voisine, la malchance a fait que je me suis retrouvée six mois plus tard dans une « boum » organisée par une de mes amies de l'époque. Vers 17 heures, ce jour-là, j'aperçois l'un des voyous ; je quitte cette petite fête sur-le-champ. Il me suit avec encore une vingtaine d'autres garçons et, de nouveau, le cauchemar recommence...

Difficile de se reconstruire.

Aujourd'hui, j'ai quarante-neuf ans, trois filles que j'aime plus que tout. J'ai une vie sexuelle équilibrée malgré tout. Je survis avec mes hauts et mes bas.

Je suis une morte-vivante, mais *vivante, vivante, vivante*.

Manon

Oui, je suis victime d'un viol. J'avais dix-sept ans. Un ami a pris des libertés avec mon corps lors d'une soirée.

Après une année de dépression, de doutes, de néant, j'ai trouvé un second souffle grâce à mon rêve de devenir pédiatre, et à mon entourage.

Qui doit porter la honte ? Qui doit être montré du doigt ? Certainement pas moi, certainement pas vous. Nous sommes les victimes. Ce sont eux qui ont pris notre confiance, notre assurance.

Mais nous, les victimes, avons quelque chose en plus que personne ne pourra nous enlever : nous avons trouvé la force de nous relever. Qui que vous soyez, ne restez pas enfermé dans votre souffrance. Et battez-vous. Vous êtes (ou serez) plus fort(e) que le mal qui vous ronge.

Véronique

La dernière fois qu'il m'a violée, c'était le 21 mars 1973.

Je l'ai dit à mes parents, à mes frères et sœurs, vingt-huit ans plus tard. J'ai parlé quand j'ai pu, pas quand je voulais. J'ai parlé parce que je n'en pouvais plus, parce que j'ai eu soudain envie de vivre, envie d'être moi. Parce que je suis tombée amoureuse, et que je ne voulais pas perdre l'homme que j'aimais désormais. Je ne voulais pas à nouveau saboter un mariage. Je sentais que c'était le moment. Mais je ne savais pas ce qui m'attendait...

Ma famille m'a, doucement mais sûrement, exclue du cercle familial. J'avais osé parler d'inceste, j'avais osé pointer du doigt l'aîné de la fratrie, *le* modèle. Jamais mes parents ne lui ont fait la moindre remarque, jamais un frère ou une sœur n'a osé aborder le sujet avec lui. Je suis partie très loin, avec mes quatre enfants. En parlant, j'ai perdu ma famille.

Avant de parler, il faut savoir que ça peut arriver. Et que c'est extrêmement douloureux de faire un retour sur son passé sans être soutenue, sans être comprise.

Vingt-huit ans après, j'ai senti les odeurs de sperme, j'ai senti mon cœur battre à tout rompre, mais pour la première fois de ma vie j'ai compris pourquoi il battait toujours si fort. Dix ans après avoir parlé, je vis avec l'homme que j'aime, entourée de mes enfants, loin de la famille qui m'a vu naître. Loin de mon ex-mari, qui lui aussi m'a violée. Et vous savez quoi ?
Je vais bien !

Veeee

J'ai été violée à l'âge de dix-neuf ans. Quatre heures du matin environ, je rentre chez moi, on me suit, on force ma porte, je me débats, je tombe par terre, dans mon petit vingt mètres carrés. On me répète : « Crie pas, surtout crie pas. » On, c'est lui, cet homme que je ne connais pas. Les minutes (les heures ?) passent. Persuadée d'être morte. Il part. Je reste étendue sur le sol. 4 h 11. Le numéro des urgences. « J'ai été violée, je crois qu'il est encore derrière la porte. » Et puis du flou. La valse des dépositions/hôpital/médicaments/amis/ennemis. Le corps étranger. Pas morte mais pire. (Sur) vivre. Ellipse. Procès. Je gagne. Ne jamais oublier. Ne jamais pardonner. Pardonner, c'est consentir. Phrase d'il y a sept ans. Parler toujours. Si je me tais, il gagne. (Sur) vivre. Parler encore, parler toujours. Vivre. Je gagne.

Pauline – 23 ans

J'ai été agressée sexuellement par mon cousin qui avait vingt-quatre ans. J'en avais quatorze. Aujourd'hui, je suis fière d'avoir porté plainte il y a quelques semaines. Même si c'est très difficile, je veux me battre pour vivre à nouveau.

J'ai vingt-trois ans, ma vie s'est arrêtée cette nuit-là, mais j'ai encore l'espoir de pouvoir me construire et devenir la femme que je souhaite incarner.

Parlez ! Portez plainte !

Isabelle

J'ai été violée trois fois dans ma vie d'adulte, en 2000, en 2001 et en 2007. Ces viols n'ont pas été commis dans les cités, ils ont été commis par des gens bien intégrés dans le milieu ciné-mode-pub parisien et ils sont de

nature barbare, puisque collectifs. Je m'en sors un jour sur deux, survivant seulement, car encore écrasée par la loi du silence de ce milieu.

Yasmine

Je suis auteure. J'ai écrit une pièce de théâtre où je raconte ce qu'il m'est arrivé enfant.

J'étais en vacances. Je ne voulais pas aller chez lui. Il me faisait peur, mais cela se fait, n'est-ce pas, d'aller en vacances chez son oncle. Il était immense, gluant, je détestais qu'il me parle. Il était violent. Je n'aimais pas son regard sur moi. Je dormais dans le lit de ma cousine et de son frère. J'avais six ou sept ans, je ne sais pas bien. Une nuit, j'ai senti des mains me soulever du lit. Je n'ai pas bien compris. J'étais en train de dormir et ses mains m'arrachaient à mon sommeil. J'étais toute molle. Les mains m'ont posée sur le sol.

Dans un brouillard, j'ai vu que c'était lui. Je ne comprenais pas. En même temps, je sentais le danger. Je ne pouvais pas crier. Je n'ai pas imaginé que je pouvais crier. J'ai senti sa langue dans ma bouche d'enfant. Je savais qu'il ne fallait pas. Ce n'était pas bien. J'avais très mal. Et puis j'ai ressenti une drôle de chose. Je ne voulais pas ressentir cela. Je luttais contre. J'étais toute tendue. Il m'a déshabillée et m'a retournée sur le ventre. J'ai entendu le bruit de la ceinture qu'il dégrafait. J'ai senti une grosse chose sur mon dos, sur mes fesses, entre mes fesses. Plus tard, il m'a rhabillée et remise au lit.

Je ne dormirai plus. Je guetterai la lumière de la salle de bains. Puis les mains qui me sortiront du lit. Je ferai semblant de dormir en croyant que je suis plus forte que lui car il ne sait pas que je le vois. Je voudrais mourir.

Julie – 30 ans

Objet de désir, depuis l'adolescence : les garçons au collège qui se croyaient le droit de poser leurs mains sur moi, et puis ce prof qui m'a touchée et humiliée. Silence, déjà...

Les années qui suivent, le « non » ne fait plus partie de mon vocabulaire, je subis le désir, deviens objet, c'est de plus en plus difficile d'arrêter les hommes, tout va crescendo.

Et puis vient le jour fatal, je le connaissais depuis l'enfance, je ne me suis pas méfiée. Il a refusé d'entendre mon faible « non » et est allé jusqu'au bout. Douleur, honte, salissure...

Trois ans de descente aux enfers, je me relève doucement les années qui suivent, mais toujours dans le silence.

Et puis, il y a six mois, un homme merveilleux a compris, m'a libérée de ce poids. J'ai enfin mis des mots sur ma douleur, ouvert les yeux, pleuré.

J'ai trente ans, tant d'années gâchées, je n'ai rien construit...

Laura

J'ai passé quinze ans dans le déni. Quinze ans de silence, de voile, de secret envers moi-même. Et pourtant, la vérité a ressurgi.

J'avais cinq ans. Toi, ami de mon père, tu avais la confiance de tout le monde. On m'a apportée à toi et tu m'as salie. Je ne peux oublier ton visage rouge d'alcoolique. Ce goût de vinasse sur tes doigts. Tu me dégoûtes autant que tes actes. Tu m'as touchée au plus profond de moi. Ce n'est pas tant mon corps que tu as souillé que mon âme que tu as écorchée. Mon cœur saigne chaque jour, depuis que la mémoire m'est revenue.

Sur environ 10 000 plaintes déposées chaque année, seules 1 300 débouchent sur une condamnation.

Ma colère est si grande qu'elle atteint la tombe dans laquelle, aujourd'hui, tu résides. Chaque jour est un combat, une reconstruction.

Anonyme

Dès neuf ans, cinq ans de calvaire, un frère qui se vante de prendre la place des parents pour faire mon « éducation ».

Comment se construire dans ces cas-là ?

Une justice qui considère plus un dealer qu'un violeur... Je suis scandalisée de voir qu'en France, les victimes de viol ne sont pas entendues.

Un viol, ça reste. Un meurtre, on n'est plus là pour le subir.

Marilyn – 33 ans

Je souhaite témoigner pour essayer de libérer une partie de mon fardeau que je traîne depuis tant d'années.

J'ai été violée quand j'avais vingt et un ans, au cours d'un voyage en Égypte. Aujourd'hui, j'ai trente-trois ans et je vis avec ce souvenir douloureux.

Depuis cette époque, j'essaye de me reconstruire. Ce parcours est extrêmement dur, car il est vraiment difficile de se confier sur un tel sujet.

Anonyme

« Tu l'as allumé. »

Je me suis longtemps demandé ce qu'avait mon corps pour provoquer ce regard, cette agressivité... Pourtant, je me souviens de ce gilet à rayures de toutes les couleurs, qui cachait un soutien-gorge gris. C'était mon premier soutien-gorge, qu'il a essayé d'enlever sous mon gilet, me bloquant contre la porte après avoir demandé à ma mère et à ma grand-mère de sortir, et me demandant de ne rien dire : « Tu ne diras rien, hein, tu ne diras rien. »

Ce n'était pas la première fois, il avait déjà tenté lorsqu'il était venu me soigner (il est médecin). Je n'aurais pas dû être naïve (j'avais douze ans), et c'est ainsi que la culpabilité vous hante, que votre corps devient l'objet de tous les maux et le lieu de la violence. Comment faire confiance après ça ?

Sylvie

C'était le 8 décembre 1979. Depuis, ma vie n'est pas supportable tous les jours. Je ne me regarde plus dans un miroir. Je suis seule. J'ai mal au quotidien.

Veeroo – 39 ans

Je m'appelle Véronique et j'ai trente-neuf ans. J'ai été violée à l'âge de quatorze ans par mon petit ami de l'époque. J'ai pensé pendant très longtemps avoir provoqué cette situation mais, quelques années après, avec des problèmes de somatisation, j'ai décidé d'aller consulter une psychiatre : quel soulagement de prendre conscience que j'étais une victime et qu'en aucune façon je n'étais responsable ! Dans mon malheur, mon violeur n'avait pas réussi à me pénétrer. Je devais être tellement tendue. Alors il m'a forcée à lui faire une fellation. Je me disais donc que je n'avais aucun moyen de prouver quoi que ce soit. De plus, j'avais été incapable de m'enfuir alors que la porte de sa voiture était ouverte. Je garde le souvenir très précis d'avoir regardé la lune et de m'être dit que ce que j'étais en train de vivre n'était pas réel. C'est comme si je m'étais coupée physiquement et mentalement de ce qui se passait. J'ai même marché avec mon violeur ensuite, comme si de rien n'était... Qui pouvait me croire ? J'étais sa petite amie. Aujourd'hui, vingt-cinq ans après, je suis devenue une femme épanouie. Avec, malgré tout, le regret de m'être tue toutes ces années. Et j'ai toujours une petite appréhension de le croiser et de l'affronter. Mais je me sens plus forte et plus armée. Même si je me suis sentie brisée, je suis ce que je suis aujourd'hui, et ce viol fait entièrement partie de moi [...]. J'ai deux filles à qui j'ai raconté mon histoire pour leur donner la force de parler si elles venaient à croiser un prédateur. Sans pour autant les faire vivre dans la crainte des hommes. Car non, tous les hommes ne sont pas des prédateurs. Bon courage à toutes et à tous ! Ne les laissons pas gagner, osons parler !

Grace

Trop d'histoires qui se ressemblent... Trop de personnes qui ne veulent pas voir... Trop de crimes qui demeurent impunis... Je suis une femme. Je n'ai jamais connu le viol mais, lorsque j'écoute les femmes qui m'entourent et que je parcours tous ces témoignages, la peur et la colère se mélangent en moi. Le viol nous concerne tous et toutes. Il est grand temps que les victimes puissent dénoncer haut et fort ce crime sans jamais avoir à baisser les yeux. Car, au travers de toutes ces horreurs, c'est bien vous qui faites preuve de courage et de dignité.

En 2011, sur les 4 983 VIOLS, 3 742 ont été commis à l'encontre de femmes et 432 contre des hommes. Parmi ces viols, 906 sont des viols conjugaux commis contre des femmes et 179 contre des hommes.

Les hommes aussi...

Pascal

Je suis le mari d'une victime, ma compagne a été violée par son supérieur hiérarchique, un proviseur. Le crime a eu lieu dans l'établissement scolaire, un acte prémédité et, selon l'enquête préliminaire, pas le premier pour ce personnage. Après deux années de silence et de malaise, qui ont mis en danger notre couple, ma compagne a enfin réussi à parler, à raconter son agression. Elle a porté plainte, prévenu le rectorat, et le combat judiciaire a commencé – six années de notre vie consacrée à plein-temps à cette lutte. Mais, malgré les aveux du violeur, malgré les demandes du procureur de la République et les nombreux témoignages d'autres victimes, le juge d'instruction a décidé de prononcer un non-lieu, déclarant : « Ce monsieur a effectivement un problème avec les femmes mais il n'est pas bien méchant. » Nous avons dénoncé, au cours de l'instruction, les relations douteuses de ce juge et du violeur, sans pouvoir obtenir cependant qu'il soit dessaisi du dossier. L'instruction avait fait apparaître une jeune fille mineure qui avait, semble-t-il, été abusée elle aussi ; le juge a refusé d'intégrer ce témoignage, car cette jeune fille avait fait plusieurs tentatives de suicide ! Et pour cause : durant ces années, nous avons pu voir la peur chez les femmes que nous avons réussi à rencontrer, femmes victimes de cet homme qui avaient peur de la réaction de leur mari, femmes turques, musulmanes qui avaient peur de leur communauté, femmes sous l'autorité de cet homme qui a tardé à être suspendu, femmes

qui avaient peur des conséquences sur leurs dossiers, dans leur carrière. En effet, cet individu marchandait de bonnes notations contre des relations sexuelles. Nous nous sommes battus jusqu'à la Cour européenne, qui a sorti un texte de loi lui permettant de rejeter notre demande, après avoir accepté le dossier, sans raison. La rectrice d'Académie a suspendu ce proviseur, et fait ce qu'elle devait, mais elle a été mutée au cours de l'instruction, et les choses ont changé. Une solidarité malsaine s'est mise en place entre des enseignants et d'autres proviseurs... Et, alors que la loi interdit de communiquer dans les journaux, le violeur s'est servi de ses soutiens politiques pour diffamer mon épouse publiquement, à un tel point que le procureur de la République a dû intervenir par voie de presse pour affirmer sa conviction sur ce crime et la réalité des accusations. Pendant toutes ces années, nous avons eu la force de rester ensemble, notre amour a été notre plus grande force, nous avons perdu beaucoup d'argent à cause d'un avocat indélicat, nous avons perdu nos amis, mon épouse a été rejetée par sa famille qu'elle ne voit plus depuis douze ans. Des gens bourgeois qui ont considéré ce viol comme une salissure sur leur image. Aujourd'hui, mon épouse va bien, malgré deux cancers quelques mois après le point final judiciaire de ce viol – sans aucun doute provoqués par le stress de ces six années. Elle a encore parfois des nuits difficiles... Nous avons nous aussi changé, nous avons perdu nos illusions et la confiance dans les autres. Le viol est un crime odieux, mais la façon dont notre société traite les victimes de viol est tout aussi scandaleuse. [...] Ce n'est pas facile de traverser une telle épreuve, mais l'on peut s'en sortir, on doit s'en sortir, pour ne pas laisser le pouvoir aux violeurs de détruire plus encore la vie. Nous n'aurons jamais d'enfants, mais notre amour est indestructible. Une grande amertume est toujours présente, le violeur est toujours en liberté, mis à la retraite pour l'empêcher de nuire encore au sein d'un établissement. À nos yeux, il reste un danger pour les jeunes filles et les femmes de son entourage ; pas facile d'accepter cet état de fait alors que nous savons qu'il est multirécidiviste. Comme beaucoup de compagnons de victimes, et certainement quelques-unes d'entre elles, j'ai pensé un temps à faire moi-même la loi, un enquêteur à la gendarmerie nous l'avait même soufflé durant l'enquête préliminaire, conscient des lacunes judiciaires en termes de viol. J'ai imaginé mille scénarios, préparé même des actions, mais cela n'aurait fait qu'ajouter du malheur au malheur pour ma compagne. Elle a eu le courage

de dénoncer ce crime, elle est allée jusqu'au bout de ce qui lui était permis, s'il recommence, elle n'en sera pas responsable. Il est à présent désigné comme violeur, il recommencera, c'est certain... Maintenant nous devons vivre, essayer.

Pascale

Pour mon frère, victime pendant plusieurs années de son chef scout.

Je n'ai pas su, je n'ai pas vu. Je l'ai appris il y a un an, les faits remontent à plus de trente ans.

Les larmes, la colère et un certain sentiment de haine me nouent la gorge...

Stéphane

Les garçons ne sont jamais violés, et d'ailleurs s'il n'y a eu qu'attouchements répétés et aucune pénétration, ce n'est pas un viol – officiellement. Les garçons n'aiment pas parler de ce genre de choses, ils sont virils, n'est-ce pas...

J'ai été violé par mon parrain, que je prenais pour mon meilleur ami. La honte, la culpabilité m'ont paralysé et, comme beaucoup de ceux qui ont passé du temps avec leur bourreau, j'ai composé, fait semblant, en me saoulant, en attendant que cela se termine.

Mes parents le savaient plus ou moins, j'avais quatorze ans quand ils me poussaient dans ses bras, par pure méchanceté. Vingt-cinq ans, quand il s'est permis ces libertés, et ils ne l'ont jamais su. Il est mort, je suis vivant, je vais bien, c'est très loin, mais je n'oublie pas, ni ne pardonne.

Allo

Je suis un homme. J'ai été violé par un inconnu, dans la rue, à l'âge de dix-sept ans. Il y a bientôt dix ans. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais osé en parler à ma famille. Je n'ai pas encore porté plainte. Je sais bien que je n'y suis pour rien, mais j'ai terriblement honte, et j'ai très peur du regard qui peut être porté sur un homme ayant subi un viol. Peur d'apparaître comme une victime pour la vie, ou comme un être un peu monstrueux, ou comme un homme incapable à la virilité compliquée. Et tout cela est sans doute vrai, mais j'ai trop peur que cela ne devienne caricatural et stigmatisant dans le regard des autres. La loi du silence total sur le sujet des hommes violés, dans les médias et même dans le débat public général, n'arrange rien. Qui pourra demain donner voix publique à ma souffrance ?

Bernard

Je suis de tout cœur avec toutes les femmes qui subissent la honte.

J'ai soixante-quatre ans, je suis un homme qui, entre l'âge de sept et douze ans, a subi aussi des agressions sexuelles à répétition. Je mesure donc combien cela détruit la personne et laisse des cicatrices qui ne se ferment jamais totalement.

Libérer la parole est un premier geste, certes, mais je pense que, toute la vie, il est indispensable de se sentir accompagné. Je ne mourrai pas de ce qui m'est arrivé il y a plus de cinquante ans, mais l'enfant que j'étais est mort.

L'adulte s'est construit sur une ruine... mais il s'est construit et vit avec sa mémoire.

Viol : parler pour éduquer la société

Andrea Rawlins-Gaston,
réalisatrice à l'agence CAPA

Aujourd'hui, elles sont des milliers à prendre la parole, des milliers à dénoncer le viol qu'elles ont subi. Tête haute, regard droit, elles nous interpellent : « Est-ce à moi d'avoir honte ou à l'homme qui m'a violée ? Est-ce à moi d'avoir honte ou à la société qui permet l'impunité de ce crime et qui se rend complice, par son malaise et son ignorance, de la masse de viols commis en France ? »

Oui, nous sommes tous complices et entretenons, souvent sans le vouloir, le tabou qui empêche les victimes de parler.

Dans le film *Viol : elles se MANIFESTEnt*¹, Clémentine Autain le dit bien : « Les gens ne comprennent pas ce qu'est le viol, n'en savent pas la réalité, n'en savent pas la banalité, n'en savent pas les conséquences et ne savent pas non plus les mécanismes qui opèrent. À partir de là, on a tout un tas de prêt-à-penser qui faussent le regard et donc la réaction potentielle. Et quand vous renvoyez à une femme victime, comme première réaction, la suspicion – Est-ce que tu as suscité du désir ? Es-tu sûre de ne pas avoir pu te défendre ? –, cela peut murer des femmes. Des femmes qui avaient envie de parler et qui parfois, par une question, peuvent totalement se refermer. »

Isabelle Demongeot², ancienne championne de tennis, violée par son entraîneur sportif pendant neuf ans et ce, dès l'âge de treize ans, a même entendu son entourage émettre des doutes : « Mais ne l'as-tu pas un peu cherché avec ta petite jupe ? »

Après avoir été violée par son compagnon, Anne Monteil-Bauer³, auteure, metteuse en scène et plasticienne, se réfugie chez son père, qui lui dit : « Ce sont des choses qui arrivent. »

Frédérique Hébrard⁴, écrivaine et scénariste, insiste : « Il y a toute une éducation à refaire. » Après des années passées sans réussir à évoquer le viol qu'elle a subi une quarantaine d'années plus tôt, un de ses amis ose : « Au fond, tu as vécu le rêve de toute femme, tu as été violée... »

Des paroles qui choquent, mais qui relèvent moins la malveillance que l'ignorance de notre société en matière de viol.

C'est aussi pour cela qu'il est important de parler. Dire la réalité crue d'un viol et ses conséquences. En finir avec le tabou. Porter le sujet sur le terrain public, politique. Éduquer la société et ne plus jamais entendre ce genre de propos. Enfin, faire reculer le viol.

Pourtant, quand j'ai commencé l'enquête de ce documentaire, *Viol : elles se MANIFESTEnt*, un film non pas *sur* le viol mais *contre* le viol, sous forme de manifeste précisément, la barre était placée haut. Des manifestes politiques, il y en avait eu beaucoup. Le plus souvent hébergés par la presse écrite. Mais un manifeste politique, sous forme de documentaire pour la télévision, à ma connaissance, cela n'avait jamais été fait.

La barre était placée haut car il s'agissait de convaincre non pas une, pas deux, pas trois, mais des centaines de femmes de dénoncer le viol subi, à visage découvert face caméra. Sans grimage, sans pseudo, sans floutage. Et, à l'instar du « Manifeste des 343 » de 1971 pour le droit à l'avortement, dont on avait choisi de s'inspirer, il s'agissait aussi de convaincre des femmes publiques... Pas simple.

L'enquête s'est révélée difficile. Oui, la plupart des femmes qui ont subi un viol n'étaient pas en mesure d'en parler publiquement, souvent par crainte des représailles. D'autres se sentaient encore trop fragiles. Certaines personnalités publiques avaient peut-être aussi peur d'écorner leur image, de ne plus être vues que comme des femmes violées. Car oui, le viol est un des crimes les plus stigmatisants. Là encore, la suspicion rôde. Comment était-elle habillée ? Ne l'a-t-elle pas un peu provoqué ? Dans les milieux

artistiques, du cinéma ou de la mode, on a l'habitude d'entendre : « Ben oui, c'est un peu monnaie courante, non ? » Comme s'il s'agissait d'une banalité, d'un passage obligé, d'un mauvais rhume qui va passer.

Cependant, pour que ce manifeste existe, pour qu'il ait l'écho des « 343 » pour le droit à l'avortement, il nous fallait le soutien et la participation de femmes publiques. On sait que les causes avancent toujours plus vite quand elles sont portées par des personnalités. Merci à Frédérique Hébrard, lumineuse écrivaine et scénariste. Merci à Isabelle Demongeot, courageuse championne de tennis. Merci à Marie-Laure Viebel de Villepin, artiste sensible et généreuse. Elles ont immédiatement compris qu'il fallait des visages publics auxquels se rattacher. Avant de penser à elles, elles ont d'abord pensé aux autres femmes. Merci pour leur générosité, leur combativité, leur courage.

Merci à Clémentine Autain – femme de caractère, de combats, belle de surcroît, ce qui ne gâche rien ! Dès le début, elle a accepté d'être la marraine, la figure de proue de ce manifeste. Sans elle, il n'aurait pas eu le même impact. Merci à elle aussi d'avoir été la première à m'éduquer sur le viol. Clémentine dit souvent que le viol qu'elle a subi à vingt-deux ans lui a permis de découvrir le féminisme et, du coup, d'enfiler une paire de lunettes de vue : à l'époque, en s'adressant au Collectif féministe contre le viol (CFCV), elle a compris que, non, elle n'avait pas été victime d'un détraqué sexuel, mais de l'expression ultime de la domination masculine. Je peux dire que ma rencontre avec Clémentine Autain m'a permis de chausser ces mêmes lunettes.

Clémentine a d'emblée rejoint notre petite équipe. À cinq, avec Elsa Vigoureux, journaliste au *Nouvel Observateur*, Clémentine Arnaud et Justine Martin-Chauffier, journalistes à CAPA, neuf mois durant, nous avons contacté tous nos réseaux, multiplié les appels, fait circuler ce projet tous azimuts. Nous voulions que le plus grand nombre de femmes en prennent connaissance et puissent s'en emparer si elles le souhaitaient, si elles le pouvaient.

Avec le temps, les messages ont afflué des quatre coins de France. Elles avaient entre quinze et quatre-vingt-cinq ans. Elles avaient eu connaissance de la préparation d'un documentaire sous forme de manifeste politique contre le viol et oui, elles voulaient rejoindre le combat. Pour la

majorité d'entre elles, le fait d'être ensemble, dans une démarche collective, rendait la prise de parole publique plus facile.

Très vite s'est créée une forme de sororité. Pas simplement parce que d'une seule voix elles dénonçaient le même crime, mais aussi parce que leurs paroles entremêlées tressaient, au fil des entretiens, une parole unique et universelle. Comme un chœur de femmes, quels que soient leur milieu, leur âge, leur profession et le viol qu'elles avaient subi, toutes avaient vécu la même sidération, la même culpabilité, la même honte, la même emprise, les mêmes conséquences dramatiques à plus ou moins long terme, le même joug masculin.

Merci à elles, anonymes et personnalités qui ont été nombreuses. Ce film manifeste n'existe que grâce à elles et à leur volonté de changer le regard de notre société. Chaque fois que l'on baissait les bras – parce que le projet nous paraissait trop ambitieux, trop lourd, impossible à réaliser –, elles étaient là pour nous encourager : « On compte sur vous, c'est le combat qu'on attendait. Ne lâchez pas, on vous soutient ! »

Merci à elles toutes de m'avoir enrichie et nourrie, et d'avoir permis à ce film d'être aussi un outil pédagogique.

Je pense notamment à Laura, une collégienne de quinze ans, victime de trois viols collectifs à l'âge de douze. Lors de notre première rencontre, je lui avais expliqué qu'elle ne pouvait pas participer au documentaire parce qu'elle était mineure, que c'était la loi, que c'était pour la protéger. Je me souviens de sa colère : « J'en ai assez. Sous prétexte que je suis mineure, personne ne veut m'écouter, personne ne me prend au sérieux. » Soudain j'ai compris que, moi aussi, en refusant à cette jeune fille la possibilité de venir témoigner, je me rendais complice du silence qu'impose, souvent sans en avoir conscience, notre société. Alors que je menais un combat pour libérer la parole, je me trouvais dans la position de la censurer à mon tour. Elle m'a alors raconté comment le policier, avant de prendre sa déposition et après avoir posé son arme sur le bureau sous ses yeux, lui a dit : « On est d'accord ? Si tu mens, tu vas en prison. »

Je pense aussi à Claudine Rohr, cinquante-deux ans, employée à Pôle emploi : « Parlez, ne restez pas dans le silence, ne vous sentez pas coupables. C'est votre prédateur, votre manipulateur qui est coupable. Si j'avais pu parler lorsque j'étais petite, je n'en serais certainement pas là aujourd'hui. » Ce qu'elle n'a pu dire petite, c'est que son père l'a violée à

l'âge de six ans. Menacée de mort par son géniteur, la seule personne à qui elle a fini par se confier bien des années plus tard, c'est son médecin traitant. Elle a quarante-deux ans, quand ce médecin la viole à son tour ! « Au cours de ma vie, j'ai été violée une fois, puis une deuxième fois... Pourquoi pas trois fois ? » Parler est la première étape de la reconstruction. Si une personne victime de viol n'est pas entendue rapidement, accompagnée, encouragée à s'exprimer, elle reste fragile. Et, comme les violeurs sont des prédateurs qui repèrent leur proie à leur vulnérabilité, les femmes violées une fois peuvent tout à fait l'être de nouveau au cours de leur vie. C'est cela aussi, la réalité du viol.

Mon film démarre par un mur entièrement tapissé de dizaines de photos de femmes qui ont été violées. Elles sont peut-être votre sœur, votre mère, votre voisine, votre collègue de travail, votre fille. Elles pourraient être moi, vous. À visage découvert, menton haut, face caméra, elles nous regardent dans les yeux et nous rappellent à quel point le viol est un des crimes les plus fréquents en France.

Officiellement, 75 000 femmes sont violées chaque année. En moyenne, une femme toutes les 8 minutes. Ce chiffre exorbitant pour un pays qui n'est pas en guerre est pourtant loin de refléter la réalité. Il ne tient compte ni des victimes mineures, qui représenteraient près de 60 % des personnes violées, ni des femmes majeures qui gardent le silence.

Ce crime est tabou et, tant que vous n'en parlez pas, personne ne vous dit qu'il/elle a été violé(e). En revanche, sitôt que vous abordez le sujet, les langues se délient. Je ne compte pas les personnes de mon entourage professionnel, amical, familial qui, à cette occasion, m'ont révélé que oui, elles aussi avaient été violées.

Assurément, le viol n'est pas un fait divers mais un fléau social qui frappe tous les milieux, tous les âges, toutes les professions. Il n'y a pas de catégorie de personnes particulièrement touchée.

Deuxième enseignement, dans 80 % des cas, le violeur est un proche. Un voisin, un professeur de musique, un oncle, un ami de la famille, un grand-père, un baby-sitter, un médecin, un copain, un entraîneur sportif... plus rarement un inconnu. Difficile de dénoncer le crime quand le violeur est son propre père, son conjoint ou son supérieur hiérarchique.

Enfin, contrairement à une autre idée reçue, les violeurs ne sont pas des malades mentaux. Loin de là. Selon les expertises judiciaires auprès des

tribunaux, seuls 10 % des violeurs souffrent de pathologies psychiatriques.

Comprendre la réalité d'un viol. Mener un travail d'éducation populaire. C'est aussi l'enjeu. C'est ainsi que de plus en plus de victimes pourront parler, parce qu'en face elles auront des interlocuteurs sensibilisés, prêts à entendre cette parole douloureuse. Des personnes qui ne refermeront plus cette parole par maladresse ou par manque de connaissance.

« Dans quel état de guerre vivons-nous pour frôler les murs, baisser la tête, subir à longueur de vie la peur de rentrer, de sortir, de marcher, de flâner ?
Dans quel état de guerre vivons-nous pour voir derrière tout homme un violeur en puissance ?
La guerre existe et nous ne l'avons pas déclarée. »

Annie Cohen (*Libération*, juin 1976)

^{1.} France 2, « Infrarouge », 25 novembre 2012.

^{2.} Isabelle Demongeot, *Service volé. Une championne rompt le silence*, Michel Lafon, 2007.

^{3.} Anne Monteil-Bauer, *Ecchymose*, Éd. À plus d'un titre, 2010.

^{4.} Frédérique Hébrard, *La Protestante et le Catholique*, Éd. Plon, 2012.

Une double peine

Karine Dusfour,
réalisatrice de *Viol, double peine*

Parce qu'elles sont à terre, souillées, humiliées, mutilées, la logique de notre démocratie voudrait qu'on se penche vers elles, qu'on leur tende la main et qu'on les aide à se relever. C'est ce film que je m'apprêtais à réaliser quand mes premières rencontres avec des femmes violées m'ont fait très vite découvrir une seconde réalité. Non seulement ces femmes sont victimes d'un crime atroce qui les laisse comme mortes, mais le comble, c'est que notre système policier, médical, judiciaire, social et politique leur enfonce encore un peu plus la tête sous l'eau en les ignorant ou en les suspectant.

Personne ou si peu, pour les aider. Circulez ! Y a rien à voir. « Il faut passer à autre chose », entendent-elles le plus souvent comme soi-disant gage de soutien.

C'est ça, leur double peine. Ne pas être crues, ne pas être entendues, ne pas être écoutées. Victimes de l'indifférence générale. Seules sur le chemin du retour à la vie. Tenues à l'écart, comme des pestiférées.

Réaliser ce film documentaire, *Viol, double peine*, m'a appris qu'il nous faut aujourd'hui regarder le viol en face. Ne pas détourner le regard, ne pas se boucher les oreilles, en finir avec le silence.

Silence des victimes qui dépérissent de l'intérieur et se sentent souvent coupables. Silence des agresseurs qui profitent de leur impunité. Pas de preuves, pas de plainte, pas de procès.

Silence de la société qui préfère ne pas voir, ne pas savoir.

Nous tous, hommes et femmes, pouvons faire changer cet état de fait. Tout doucement, à petits pas. Si nous nous y mettons tous, chacun à notre niveau, c'est sûr, les mentalités évolueront. Pourquoi ne pas oser poser des questions simples et directes quand une personne de notre entourage se révèle victime de viol. Au détour d'une phrase, une collègue de bureau, une voisine, une copine se confie... « Comment tu vas ? Raconte-moi ce qu'il t'a fait. Qu'est-ce que tu ressens ? Comment je peux t'aider ? »

Des questions simples que personne n'ose leur poser. Personne, même les plus proches. Et pourtant, elles n'attendent que ça, qu'on les invite à *parler*. Ne nous cachons pas derrière le respect, la pudeur ou la peur de raviver la souffrance pour justifier ce mutisme assourdissant qui enterre un peu plus, chaque jour, les victimes dans leur solitude. Si la démarche est sincère, douce et empathique, jamais aucune victime de viol ne pourra vous reprocher de vous être intéressé à elle.

« Silence = mort », lisait-on sur les pancartes des associations de lutte contre le sida.

Chaque jour, avec notre silence, nous emmurons vivantes ces femmes oubliées.

C'est ça, leur double peine. Apprendre à vivre avec le silence.

Nous, parents, devons évoquer avec nos enfants la sexualité, l'égalité entre les garçons et les filles, le respect de la femme, la notion du consentement, l'alcool... On leur enseigne en classe de troisième comment enfiler une capote, mais personne ne leur parle de sexualité, d'amour ou de violences sexuelles.

Nous, journalistes, réalisateurs, réalisatrices, policiers, gendarmes, médecins, magistrats, avocats, psychologues, psychiatres, assistantes sociales, professeurs, devons apprendre à connaître et comprendre ce que signifie un viol.

Connaître et comprendre que le traumatisme après un viol peut-être aussi dévastateur qu'après un attentat, un tremblement de terre, un tsunami ou une guerre. On l'appelle le syndrome de stress post-traumatique ou

PTSD (*post traumatic stress disorder*). Les Américains commencent à l'étudier sur les vétérans de retour d'Irak ou d'Afghanistan.

Comme les soldats revenus de l'enfer, elles ont vu la mort et elles en sont revenues.

« De la peur de la mort, je me souviens précisément. Cette sensation blanche, une éternité, ne plus rien être, déjà plus rien. C'est la possibilité de la mort, la proximité de la mort, la soumission à la haine déshumanisée des autres, qui rend cette nuit indélébile. Pour moi, le viol, avant tout, a cette particularité : il est obsédant. [...] C'est en même temps ce qui me défigure et ce qui me constitue. » (Virginie Despentes, *King Kong Theorie*).

Les psys savent très peu de choses sur les raisons qui poussent un homme à passer à l'acte. La seule chose sur laquelle tous les médecins s'accordent, c'est que le viol ne naît pas d'une pulsion sexuelle. Il est une volonté de destruction de l'autre.

Pour elles toutes, c'est cette morsure de la mort qui les brûle et les ronge de l'intérieur.

Insidieusement s'immisce alors en elles l'impensable, ce tabou incompréhensible de la culpabilité. Elles sont les victimes, mais elles se sentent coupables. Coupable d'avoir attiré un homme, coupable de ne pas s'être débattue avec assez de force, coupable de s'être trouvée au mauvais endroit au mauvais moment... Le viol est le seul crime où la victime se sent responsable. Se penser fautive au point de ne pas oser en parler, au point de se persuader qu'elles ne seront pas crues. Se sentir coupable jusqu'à vouloir en mourir. Le monde à l'envers.

Pour lutter contre le viol, la première arme est la parole. C'est pourquoi ce livre ne peut que faire évoluer les mentalités, il est de nécessité publique d'imposer à la société un débat sur les violences sexuelles.

Faire sauter les verrous de notre retenue et de nos peurs. Passer outre les préjugés.

Tout ce qui touche à la sexualité semble paradoxalement difficile à exprimer et à verbaliser dans une société qui exhibe et sexualise à outrance le corps des femmes.

Pourquoi ? Pourquoi cette honte et cette gêne qui nous clouent la bouche ? Pourquoi ne pas poser des questions et s'intéresser à ces femmes dévastées au lieu de les fuir ou de les considérer comme forcément coupables, toujours un peu coupables ?

Que pourrait-elle se reprocher, Mélanie, sauvagement agressée à l'arrêt du tramway à 5 heures du matin, alors qu'elle partait travailler pour payer ses études ? Qu'aurait dû faire Marie, rentrée de soirée seule en pleine nuit, parce qu'elle avait oublié son portefeuille pour payer son taxi ? Qu'aurait dû faire Marion, invitée à boire un verre par son cousin tout juste marié ?

Devrait-on se terroriser chez soi, ne parler à personne et vivre intégralement camouflée pour ne pas prendre le risque d'être violée ?

« C'est comme si je vivais en fauteuil roulant, mais sur un fauteuil roulant invisible. Je vis avec ce viol, c'est en moi et personne ne le voit. »

Quand Florence parle, elle ne veut surtout pas être considérée comme une victime. Elle vit très bien, merci. Elle a eu deux beaux enfants depuis. Mais elle en a bavé. Elle a dû réapprendre à sortir dans la rue, réapprendre à parler à des inconnus, réapprendre à travailler.

Florence a été violée par un multirécidiviste, déjà condamné à quinze ans de prison puis libéré sans aucun suivi. Elle fait partie de la deuxième « vague » de viols. Florence vient de traverser dix ans d'une double vie : la jeune femme qui sourit et donne le change vit comme tout le monde et travaille. Et derrière le masque, la Florence qui tremble, la Florence qui ne se balade plus jamais seule dans la rue, même en plein jour. « Ce n'est pas une double peine que j'ai subie et que je subis encore. C'est une triple, quadruple, quintuple... peine. Il n'y a pas de mot... » murmure-t-elle quand je lui parle de double peine.

Entre cinq à dix ans, c'est la durée moyenne d'une procédure judiciaire pour celles qui ont décidé de porter plainte. Du jour où elles franchissent les portes d'un commissariat jusqu'au procès en appel, voire à l'indemnisation pour les plus chanceuses, elles doivent sans cesse puiser en elles leurs dernières forces pour s'engager dans un véritable combat, un « parcours de la combattante », semé d'embûches et d'obstacles.

« Un chemin de croix », dit maître Lev Forster, avocat de Marion. Rien ne leur sera épargné durant ces longues années de lutte.

Au mieux, on les plaint et on les regarde avec pitié, au pire on les soupçonne, on les trouve incohérentes, pas fiables, on fouille leur passé pour les déstabiliser. Pourquoi cette méfiance quasi-systématique, au commissariat, au tribunal ? Pourquoi les médecins ne savent-ils pas les soigner ?

Ces femmes sont non seulement victimes d'une agression ultra-violente mais, par la suite, la société ne fait preuve à leur égard d'aucune compassion ou tentative de compréhension. Aucun soutien spécifique ni accompagnement psychologique adapté ne leur est proposé. Tous les obstacles s'accumulent alors que leur vie vient de basculer :

le chômage souvent, la solitude toujours, l'incompréhension des proches, l'obligation de raconter et re-raconter les faits des dizaines et des dizaines de fois devant des inconnus, les impasses de l'enquête, les confrontations, les reconstitutions et les expertises judiciaires...

« Une vie quadrillée d'attentes infinies et de rendez-vous judiciaires sans cesse recommencés », écrit Ève sur son site Viol Victime Victoire. « J'ai osé parler en portant plainte, j'ai pris un risque en signalant à la société que ces agresseurs étaient susceptibles de recommencer, j'ai parlé en pensant aux futures victimes... et en retour la justice ne m'a pas protégée et ne m'a pas respectée. J'ai mis treize années de ma vie entre parenthèses pour m'entendre reprocher par la Commission d'indemnisation des victimes de demander des dommages et intérêts ! »

En cas d'attentats, d'accidents ou de catastrophes naturelles, une cellule psychologique est systématiquement dépêchée sur place. Pour les victimes de viol, qui subissent les mêmes symptômes post-traumatiques, rien. Il faut que les lignes bougent, que nos mentalités s'affranchissent d'un sexisme qui ne dit pas son nom, que notre regard sur les victimes change.

Des débats suscités par l'affaire DSK au plus sordide fait divers régulièrement en une des journaux, le viol traverse la société française et interroge les relations hommes-femmes aujourd'hui. Quarante ans après les mouvements de libération de la femme, il est temps d'aborder l'égalité hommes-femmes du point de vue des violences sexuelles. Je ne sais pas si le viol est un instrument de domination masculine comme le soutiennent les militantes féministes. Mais s'attaquer massivement aux plus faibles et aux plus fragiles, profiter de son pouvoir et de sa force physique, voilà ce que sont les agressions sexuelles aujourd'hui en France.

Le viol est un crime dans la loi. Passible de quinze à vingt ans de prison.

Avec plus de la moitié des affaires jugées aux assises chaque année qui sont des viols,

il est devenu en trente ans un crime presque ordinaire, un crime du quotidien.

Mais un crime encore trop rarement dénoncé, un crime caché, minimisé et impuni. En France, les répercussions de l'affaire DSK ont montré que, pour beaucoup, le viol est une affaire sexuelle, un drame de l'intimité. Il y a vingt ans, quand une femme hurlait sous les coups de son mari, personne n'appelait la police. On disait que c'était la vie privée des gens.

Le viol n'est pas une affaire privée.

Le viol est un crime massif qui détruit des milliers de femmes et d'enfants chaque année. Presque sous nos yeux.

En réalisant ce film, je ne me suis jamais posé la question du voyeurisme. Plus on parle du viol, mieux on le combat. Toutes ces histoires individuelles et intimes doivent investir l'espace public pour, ensemble, faire reculer le chiffre noir des violences sexuelles.

Des mots pour combattre le viol, des mots pour que cesse l'impunité des violeurs.

Le « Manifeste des 313 » : « Je déclare avoir été violée »

En France, une femme est violée toutes les huit minutes. Le viol est un fait banal, massif. Il détruit physiquement et moralement. Et pourtant, il relève du tabou. On peut raconter dans un dîner entre amis ou à ses collègues de bureau que l'on a été victime d'un attentat, que l'on a perdu un proche ou subi un cambriolage. Avec le viol, silence radio. Cet acte touche à la sexualité, et la suspicion n'est jamais loin. Le viol est un crime dans lequel la victime se sent coupable, honteuse.

Trop de stéréotypes entourent le viol. Dans l'imaginaire collectif, il se déroule dans une ruelle sombre et est perpétré par un inconnu physiquement menaçant. Dans la vraie vie, les violeurs sont le plus souvent connus de la victime et leur arme ressemble plus au chantage affectif qu'à un couteau, à la menace professionnelle ou financière qu'à un pistolet. Là se niche toute la complexité de ce crime qui s'inscrit dans un rapport de domination historique, celui du masculin sur le féminin.

Ne pas pouvoir dire ce que l'on a vécu rajoute à la violence subie et contribue à l'impunité des violeurs. Seul un viol sur huit environ fait l'objet d'une plainte. Il est temps de libérer la parole, condition sine qua non pour en finir avec le viol. Nous voulons briser le silence sur ces millions de femmes violées. Je déclare que je suis l'une d'elles. Je déclare avoir été violée. Le dire publiquement, ensemble, est un acte politique. Ce manifeste est une interpellation des pouvoirs publics et de la société tout entière pour favoriser l'émergence de notre parole, ici et maintenant.

Signataires :

Clémentine Autain, 39 ans, femme politique
Frédérique Hébrard, 85 ans, écrivain et scénariste
Isabelle Demongeot, 46 ans, ex-championne de tennis
Marie-Laure de Villepin, 50 ans
Marie Pauline Ferrari, 51 ans, vice-consule à l'ambassade des
Seychelles
Lea Belek, 43 ans, directrice de clientèle dans la publicité
Caroline Sinz, 49 ans, journaliste
Marie-Hélène Delteil, 51 ans, développeuse Web
Sarah Ripoche, 27 ans, assistante de distribution cinématographique
Jessica Marosz, 20 ans, étudiante
Françoise Madrelle, 61 ans, secrétaire
Alessia Lamponi, 42 ans, professeur
Alexandra Ledroyien, 32 ans, assistante
Isabelle Giraud, 23 ans, sans emploi
Alix Fournier, 26 ans, assistante metteur en scène
Marie-Claude Reymond, 47 ans, graphiste
Magalie Pailler, 39 ans, enseignante
Suzanne Legrand, 41 ans, auteur
Rosen Hicher, 55 ans, sans profession
Javiera Coussieu, 33 ans, traductrice
Béatrice Alonso, 39 ans, professeur
Céline Moustache, 24 ans, journaliste
Monique Bitaud, 61 ans, retraitée
Liliane Gabel, 60 ans, écrivain et artiste
Évelyne Bachelier, 56 ans, aide maternelle
Émilienne Rastoll, 58 ans, retraitée
Alexandra Coenraets, 36 ans, médiatrice
Camille Farrie, 22 ans, demandeuse d'emploi dans le médico-social
Marjorie Blanchet, 31 ans, assistante évaluation
Claire Serre-Combe, 29 ans, chargée d'administration dans un théâtre
Angeline Montoya, 37 ans, journaliste
Vanessa Deroo, 26 ans, intérimaire

Juliette Bozec, 25 ans, comptable
Sophie Taillard, 38 ans, collaboratrice d'un groupe politique
Meera Chakraverty, 45 ans, chef d'entreprise
Chantal Biet, 59 ans, cadre supérieur dans la fonction publique
territoriale

Marie Murphy, 48 ans, enseignante
Anne-Marie Mourrain, 39 ans, agent administratif
Évelyne Merlier, 59 ans, retraitée
Nathalie Le Martelot, 43 ans, sans profession
Marie-Jeanne Douarinou, 63 ans, institutrice retraitée
Aurélien Jost, 26 ans, étudiante
Aude Gogny-Goubert, 28 ans, actrice
Élodée Perrault, 30 ans, sans profession
Françoise Guglielmini, 53 ans, sans profession
Véronique Verger, 46 ans, sans profession
Geneviève Celant-Auduberteau, 68 ans, présidente de la FPASVV
Alice Boyer, 56 ans, sans emploi
Marie-Paule Glachant, 64 ans, psychothérapeute
Caroline Breton, 33 ans, actrice
Jacqueline Merville, 59 ans, écrivain et peintre
Odile Camette, 56 ans, mère au foyer
Sabrina Le Corre, 47 ans, sans profession
Swan Nguyen, 42 ans, auteur
Judith Ardagna, 23 ans, éducatrice
Agnès Courville, 53 ans, enseignante
Irène Andréakos, 32 ans, accompagnatrice en développement
personnel

Odile Moulin, 39 ans, musicienne
Élisabeth Petit, 45 ans, auteur
Joanne Avateoglou-Textoris, 63 ans, retraitée
Claire Launchbury, 36 ans, enseignante-chercheuse
Louise Vallex, 22 ans, étudiante en arts appliqués
Véronique Boulant, 56 ans, infirmière
Luce Sportagni, 47 ans, auxiliaire de vie scolaire
Alix Heuer, 23 ans, cadre dans une start-up Web
Valérie Roblet, 22 ans, vendeuse

Estelle Delpech, 32 ans, ingénieur
Nicole Besacier, 54 ans, graphiste
Mary Genty, 49 ans, artiste
Cécile Fustino, 41 ans, journaliste
Agathe Vidal, 30 ans, assistant teacher
Christelle Cochelin, 43 ans, aide à domicile
Éliane Luigi, 67 ans, retraitée
Geneviève Boulay, 55 ans, adjoint administratif
Éloïse Artavole, 27 ans, sans profession
Jodie André, 29 ans, enseignante doctorante
Zannie Perreau-Voisin, 66 ans, secrétaire
Corinne Reblaub, 42 ans, bibliothécaire
Laure A., 51 ans, écrivain
Valérie Balmès, 48 ans, entomologiste
Nadia Aboud, 47 ans, artiste
Nathalie Martin, 53 ans, intervenante à domicile
Charlotte Mus, 32 ans, étudiante
Aline Martin, 52 ans, consultante
Nathalie Jacquemain, 40 ans, professeur
Frédérique Foucaud, 46 ans, guide conférencière
Viviani Raffaella, 31 ans, travailleuse sociale et formatrice
Odile Bourin, 52 ans, violoncelliste
Anne Monteil-Bauer, 50 ans, auteur
Fred Phi, 43 ans, directrice artistique
Valentine Rodet, 30 ans, musicologue
Samantha Hoornaert, 32 ans, ingénieur
Corinne Gervais, 41 ans, cadre supérieur
Angélique Touguer, 39 ans, serveuse
Luce Rempotelli, 56 ans, cadre
Cécile Ambert, 43 ans, artiste
Marie-Christine Hardouin, 61 ans, médiatrice scientifique
Éve Lebrun, 33 ans, comédienne
Dominique Breton, 29 ans, modiste
Samya Saidi, 43 ans, sans emploi
Estelle Rebitz, 39 ans, coordinatrice projets
Chloé Métaireau, 26 ans, bookermanager

Bérengère Laboutique-Viala, 43 ans, adjointe au directeur d'un service social

Bérangère Quillard, 36 ans, professeur de danse

Corinne Casino, 52 ans, chômeuse en fin de droits

Claudine Rohr, 52 ans, technicienne qualifiée

Erika fischer, 67 ans, retraitée

Christel Prudent, 35 ans, plasticienne

Sylvie Constance de Pasquale, 47 ans, photographe

Lola Sémonin, 61 ans, actrice

Natacha Atacha Henry, 44 ans

Nicole Serieys, 61 ans, retraitée

Audrey Morel, 26 ans, journaliste

Georgette Inge, 69 ans, retraitée

Sophie Soria, 37 ans, webdesigner

Amara Dia, 40 ans, serveuse

Margaux Bergey, 23 ans, journaliste

Victoria Chasle Castillo, 30 ans, comportementaliste

Audrey Labisle, 18 ans, étudiante

Annie Soubie, 56 ans, enseignante, retraitée

Béatrice Gamba, 37 ans, éditrice

Catherine Eliot, 53 ans, cadre supérieur

Cécile Depoilly, 28 ans, assistante commerciale

Chantal Glacet, 59 ans, cadre de santé

Charlotte Ricart-Dépret, 33 ans, sans profession

Viviane Gurdain, 77 ans, retraitée

Delphine Guerin, 29 ans, assistante de notaire

Céline Benne, 39 ans, journaliste

Pascale Surpas, 55 ans, médecin

Sandrine Scardigli, 36 ans, correctrice

Catherine Cochard, 45 ans, styliste

Suzanne Navellou, 85 ans

Aude Colmant-Delcourt, 45 ans, scénariste

Bleuenn Guilloux, 32 ans, chercheur

Cécile Raspatort, 43 ans, sans emploi

Clémence Dejammet, 24 ans, travailleur social

Anne Monteil-Bauer, 50 ans, auteur

Marie Blanc, 38 ans, en contrat de professionnalisation
Lilia Malyan, 29 ans, infographiste
Sandrine Martinez-Lopez, 33 ans, animatrice
Chantal Maury dite Tao, 38 ans, coordinatrice artistique
Marianne Barrault, 28 ans, élève éducatrice
Marthe Bernard, 56 ans, kinésithérapeute
Caroline Kiss, 43 ans, diététicienne
Pascale Luse, 51 ans, profession non communiquée
Gwenaëlle des Cognets-Trillat, 44 ans, journaliste et réalisatrice
Brigitte Périllié, 58 ans, conseillère générale du canton de Vif
Dominique Terrien, 62 ans, sans emploi
Rayhana Obermeyer, actrice
Katia Lecoeuche, 41 ans, juriste
Sophie Hutin, 36 ans, metteur en scène
Patience Priso, réalisatrice et photographe
Tiziana Porcelli Contel, 52 ans, professeur
Céline Robert, 42 ans, cadre commercial
Dolorès Colmont, 55 ans, secrétaire
Patricia Trailin, 60 ans, cadre de santé
Claude Gillion, 57 ans, sans emploi
Anne Goyer, 33 ans, chargée de communication
Corinne Van Loey, 67 ans, psychologue
Catherine Fleury, 47 ans, gérante de société
Élodée Lévy, 19 ans, étudiante
Aurélie Bernard, 29 ans, éducatrice spécialisée
Gaëlle Sarroche, 35 ans, fonctionnaire
Élisabeth Petit, 45 ans, téléconseillère
Sandrine Rochel, 37 ans, aide-soignante
Marilyn Feltrin, 27 ans, credit manager
Thérèse Leduc, 58 ans, conseillère Pôle Emploi
Emmanuelle Cesari, 52 ans, art-thérapeute
Véronique Verger, 46 ans, profession non communiquée
Noelline Besson, 34 ans, designer
Anne-Louise Vertolles, 44 ans, artisan
Évelyne Barsamian, 58 ans, retraitée
Dalila Zitouni, 47 ans, secrétaire comptable

Lucie Espinasse, 25 ans, photographe
Mélanie Cordier, 36 ans, assistante de direction
Marie-Ange Le Boulaire, 43 ans, journaliste et réalisatrice
Magali Perriol, 38 ans, professeur des écoles
Perrine Grandjean, 33 ans, mère au foyer
Céline Ormancey, 36 ans, responsable client
Pascale Hugonet, 49 ans, artiste
Patricia Chamaly, 41 ans, apicultrice
Adeline Poidevin-Segura, 30 ans, rédactrice
Marine Aubin, 25 ans, consultante
Gloria Granado, 55 ans, citoyenne
Cécile Lesgourgues, 54 ans, cadre
Nathalie Daumas, 47 ans, cadre supérieur
Nahema Hanafi, 29 ans, doctorante
Marine Courtillat, 25 ans, étudiante
Samia Berdjii, 34 ans, animatrice
Mélodie Moore, 48 ans, écrivain
Samia Bensalem, 46 ans, consultante
Alia Souarimi, 41 ans, fonctionnaire
Maryse Smith, 58 ans, invalide
Yoon Cachot, 29 ans, assistante commerciale
Anne Geindre, 65 ans, cadre de santé, retraitée
Sandra Sourdoyère, 37 ans, fonctionnaire
Cristal Divol, 26 ans, dessinatrice en architecture
Stéphanie Crespín, 26 ans, animatrice sociale
Carole Villiger, 39 ans, chercheuse en histoire contemporaine
Karine Drignon, 35 ans, directrice de projet
Catherine Berton, 54 ans, assistante maternelle
Pauline Amar, 19 ans, étudiante
Isabelle Ferchaud, 50 ans, relaxologue
Aline Purdalas, 36 ans, sans emploi
Céline Bulteau, 32 ans, chanteuse
Catherine Pech, 61 ans, retraitée
Fanta Emma Gassama de Visme, 47 ans, technicienne en informatique
Astrid Waliszek, 55 ans, écrivain et réalisatrice
Charlotte Beydon, 25 ans, réceptionniste

Claire Latève, 37 ans, sans emploi
Hélène Lhoste, 46 ans, peintre décoratrice
Laura Jacquet, 32 ans, assistante commerciale
Denise Tisserand, 77 ans, retraitée
Julie Gottvalles, 31 ans, financier
Carine Gasti-Bianchi, 36 ans, ingénieur forestier
Claire Germouty, 47 ans, journaliste
Aude Romary, 37 ans, musicienne
Annette Surmand, 63 ans, retraitée
Héloïse Marais, 32 ans, couturière
Géraldine Cabannes, 39 ans, directrice marketing
Emmanuelle Bonhomme, 42 ans, accompagnatrice à l'emploi
Christine Fleurquin, 42 ans, traductrice
Sabrina Toutsikian, 34 ans, employée
Victorine Charlie Zoia, 20 ans, étudiante
Justine Ambroise, 31 ans, chef de produit
Camille Farrié, 22 ans, sans emploi
Laura Verveur, 27 ans, assistante de régie
Nina Benagria Guinot, 24 ans, étudiante
Anne-Zoé Vanneau, écrivain
Florence Duclos, 34 ans, mère au foyer
Cécile Poulain, 30 ans, photographe
Emmanuelle Bodu, 29 ans, contractuelle de la fonction publique
Patricia Van Der Meersch, 58 ans, tapissière d'ameublement et décoratrice

Bénédicte Départ, 43 ans, infirmière
Catherine Delmombres, 65 ans, retraitée
Sophie Gomme, 27 ans, sans emploi
Valérie Kerleau dite Val K., 42 ans, photographe
Virginie Oudin-Jeanningros, 36 ans, secrétaire et assistante dentaire
Dominique Lemarchal, 59 ans, enseignante-chercheuse
Nicole Fayard, 55 ans, retraitée
Sonia Kirch-Abad, 37 ans, docteur en histoire de l'art
Sylvie Negroni, 53 ans, cadre commercial
Valérie Rizzato, 46 ans, assistante maternelle
Claude Henri-Elas, 67 ans, retraitée

Héloïse Deluitroup, 43 ans, cadre
Rose Poignon, 82 ans
Dominique Mulot, 54 ans, enseignante
Judith Benazra, 38 ans, graphiste
Nathalie Ferrand, 35 ans, directrice d'école
Stéphanie Schoene, 27 ans, artiste photographe
Louise Dunand, 38 ans, animatrice
Lucia Maria dos Santos Tavares, 45 ans, déléguée médicale
Marén Berg, 65 ans, auteur-compositeur-interprète
Eva Thomas, 70 ans, retraitée de l'Éducation nationale
Céline Lapertot, 26 ans, professeur de français et écrivain
Nathalie Vermot, 47 ans, secrétaire administrative
Najet Sillaudron, 39 ans, mère au foyer
Estelle Preslet, 59 ans, infirmière
Anne Hirsch, 47 ans, journaliste
Nathalie Cohen, 37 ans, chanteuse
Lisa Virondeau, 25 ans, auxiliaire de vie
Claire Massalon, 26 ans, chargée de clientèle
Samira Saïdi, 50 ans, femme au foyer
Louise Parallendro, 25 ans, caissière
Karyn Avoine, conseil en communication
Christine Wendelen-Brenta, 64 ans, décoratrice de cinéma
Mélanie Chenault, 20 ans, étudiante
Maud Le Moëne, 36 ans, attachée de presse
Nathalie Bellay, 32 ans, profession non communiquée
Mathilde Huart, 22 ans, étudiante
Muriel Portet, 67 ans, retraitée
Marion Plumet, 26 ans, artiste
Chantal Flouret-Goldt, 67 ans, médiateur
Jane Gautheron, 37 ans, assistante juridique
Lorelei Moutiez, sans emploi
Jennie Desrutins, 29 ans, doctorante
Christine Richer, 57 ans, formatrice et consultante
Élisabeth Fazilleau, 51 ans, consultante
Liliane Brunetti, 63 ans, professeur de langues, retraitée
Jessica Roumeur, 28 ans, auteur et rédactrice

Karima Belkhadri, 32 ans, sans emploi
Véronique Riffaud, 49 ans, traductrice et correctrice littéraire
Nadine Lofficial, 57 ans, fonctionnaire
Sylvie Abrou, 54 ans, sans emploi
Mireille Ginoux, 57 ans, sans profession
Aïcha Loisiaut, 27 ans, animatrice
Elsa Quibel, 55 ans, avocate
Clara Levy, 29 ans, chef d'entreprise
Aude Gogny-Goubert, 28 ans, actrice
Audrey Robin, 30 ans, opératrice de saisie
Patricia Dechevrens, 45 ans, invalide
Marjorie Durieux, 31 ans, éducatrice spécialisée
Delphine Guerin, 29 ans, assistante de notaire
Delphine Musseau, 42 ans, assistante de réalisation
Illana Tretz, 55 ans, intermittente du spectacle
Elena Grinberg, 25 ans, étudiante
Hélène Gomis, 37 ans, éducatrice de jeunes enfants
Catherine Cochard, 45 ans, styliste
Hélène Girardot, 50 ans, secrétaire au chômage
Martine Airault-Vaquez, 42 ans, avocate
Emmanuelle Dégardin-Perrault, 28 ans, aide médico-psychologique
Myriam Louihrani, 26 ans, étudiante
Francine Leclère, 44 ans, enseignante
Julie Mainguet, 34 ans, professeur
Juliette Baldit, 37 ans, éducatrice
Anne-Lise Lerat, 33 ans, sans emploi
Vanessa Martin, 33 ans, infographiste
Oriane de Vathaire, 26 ans, monitrice d'équitation
Chantal Simon, 32 ans, journaliste
Isabelle Dhillit, 50 ans, assistante

Remerciements

France Télévisions tient à remercier chaleureusement l'ensemble des acteurs ayant participé de près ou de loin aux différentes initiatives et projets soutenant les victimes d'abus sexuels et portés par les chaînes du groupe.

Les deux documentaires *Viol, elles se MANIFESTEnt* et *Viol, double peine*, ainsi que la plateforme « Viol, les voix du silence » ont permis de créer un écosystème de paroles, de témoignages et de confidences sur lequel ce recueil s'appuie.

Cet ouvrage est une modeste entreprise au cœur d'une dynamique plus vaste ayant nécessité l'implication et l'engagement de nombreuses personnes et entités dont voici la liste, non exhaustive :

Clémentine Autain, qui porte haut cette parole ;

Pour le documentaire *Viol, elles se MANIFESTEnt* : CAPA Productions ainsi que les réalisateurs Andrea Rawlins-Gaston et Stéphane Carrel ;

Pour le documentaire *Viol, double peine* : Morgane Productions et la réalisatrice Karine Dusfour ;

Pour la plateforme « Viol, les voix du silence » : Morgane Productions, Darjeeling, l'équipe de gestion et la psychologue animant la cellule de soutien en ligne ;

Les unités « documentaire » de France 2 et France 5 ;

La cellule Nouvelles Écritures de France Télévisions ;

Nos trois partenaires presse qui ont étendu la portée de ces voix :
France Inter, *Le Nouvel Observateur*, *Marie-Claire* ;

Le ministère des Droits des femmes ;

Le SCÉRÉN-CNDP.

À ces noms s'ajoutent évidemment ceux de tous les contributeurs à la plateforme « Viol, les voix du silence ». Si leur identité demeure tapie dans l'ombre, leurs témoignages résonnent et enrichiront les suivants.

Car le silence a été brisé. Il ne doit pas retomber.